U d'/of OTTAWA
39003002290400

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/dejeanbaptistero00four

DE

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

A

ANDRÉ CHÉNIER.

1949 ec 2414
Fournel. (V.) de J.B. Rousseau à Chenier. 1886. in-12 br.

DU MÊME AUTEUR.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

De Malherbe à Bossuet, *Études littéraires et morales sur le XVIIe siècle.* Un vol. in-18. — Prix..... **3** fr.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

VICTOR FOURNEL.

DE

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

A

ANDRÉ CHÉNIER.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES

SUR LE XVIIIe SIÈCLE.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

56, RUE JACOB, 56.

1886.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
263
.F7
1886

DE

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

A

ANDRÉ CHÉNIER.

I.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

Jean-Baptiste Rousseau naquit en pleine splendeur du règne de Louis XIV. Agé de trente ans quand le siècle finit, de quarante-cinq quand le grand roi mourut, il avait pu voir la plupart des écrivains illustres qui furent la gloire de l'époque et dont il eut toujours la prétention d'être l'héritier. C'était le fils d'un brave cordonnier qui, ayant acquis quelque aisance, voulut faire donner à ses enfants une instruction supérieure à son rang social. Jean-Baptiste et son frère en profitèrent : celui-ci devint, sous le nom de père Léon, un religieux connu par

son talent de prédicateur ; celui-là, un poète qu'on a longtemps regardé comme le plus grand de nos lyriques.

Il fit d'excellentes études chez les jésuites. Talent essentiellement imitateur, il gardera toute sa vie et dans toutes ses œuvres ce caractère d'élève brillant des maîtres ; on sentira toujours en lui, même alors qu'il croit s'émanciper, le disciple qui a son modèle et son type sous les yeux. Après ses premiers essais, il se tourna vers le théâtre, et donna une suite de pièces auxquelles ne se rattache que le souvenir d'une anecdote honteuse pour lui et dont on voudrait pouvoir douter. Après le demi-succès du *Flatteur,* comme son père, grisé de joie et d'orgueil, était allé le chercher jusqu'au foyer pour le féliciter et l'embrasser, il le repoussa, dit-on, en lui répondant qu'il ne le connaissait pas. Le trait est si vilain qu'il en paraît invraisemblable. Mais il courut alors tout Paris ; un peu plus tard, Autreau l'encadra dans une complainte qui devint populaire parmi les gens de lettres, et la Motte, fils d'un chapelier, en prit prétexte pour adresser à son confrère des stances sur le *Mérite personnel,* qui débutent par ce vers significatif : *On ne se choisit point son père*, — et où il serait difficile de ne pas reconnaître une allusion explicite. Nous ne voyons pas que Rousseau ait jamais protesté, même indirectement, contre ce récit, et il est remar-

quable d'ailleurs qu'il ne se rencontre dans ses œuvres aucun ressouvenir de son enfance, aucune allusion à sa famille et à la maison paternelle, malgré l'expansion naturelle aux poètes lyriques.

Ce qui manquait à Rousseau pour réussir dans la comédie, ce n'était pas l'esprit, mais le naturel et la gaieté. Après la chute du *Capricieux*, en 1700, il prit le parti de ne plus s'exposer aux sifflets du parterre. Les cinq ou six autres pièces qu'on trouve dans ses œuvres, et dont on peut lire quelques scènes avec agrément, ne se sont jamais produites au théâtre. Il suffit de signaler *les Aïeux chimériques*, une de ses meilleures, peut-être parce qu'il avait pu étudier en lui-même l'original de cette comtesse de Critognac dont il se moque avec assez d'inconséquence. Toutes ces pièces, versifiées facilement et assez bien dialoguées, mais froides et sans relief, sont souvent très spirituelles et n'atteignent jamais au comique.

En même temps qu'il assiégeait ainsi le théâtre, J.-B. Rousseau s'était fait connaître dans un autre genre où il devait mieux réussir. Dès l'âge de vingt ans, on avait remarqué de lui divers petits ouvrages pleins d'élégance et d'esprit. Boileau, devenu vieux, ne dédaigna pas de l'honorer de son amitié et de ses conseils. Il se vit recherché par des personnages du plus haut rang, accompagna, en qualité de secrétaire, le maréchal de Tallard à Londres, et, à son

retour, trouva en M. Rouillé du Coudray, directeur des finances, une sorte de Mécène qui l'accueillit en ami dans son opulente maison. Libre ainsi de tout souci matériel, J.-B. Rousseau put se livrer librement à son goût pour la poésie. Il vivait dans la société intime de la Fare, de Chaulieu et de tous les hôtes du Temple, où il puisait de plus en plus, avec l'amour des vers, celui de l'indépendance et de l'épicuréisme pratiques.

Le grand siècle finissait. De tous les écrivains qui l'avaient illustré, Boileau restait presque seul, morose et découragé, s'effrayant de l'invasion croissante du mauvais goût, et regrettant Pradon, qu'il trouvait un génie en comparaison des nouveaux venus. Cette sève puissante et féconde, qui s'était épanouie en tant de productions éclatantes, semblait enfin épuisée : elle s'arrêtait comme pour reprendre de nouvelles forces et réparer ses pertes. J.-B. Rousseau, nourri à l'école de Boileau et encouragé par lui, se crut appelé à former la transition entre les deux époques, à recueillir l'héritage du dix-septième siècle expirant, et à maintenir les traditions du goût au milieu des tâtonnements hasardeux de la nouvelle littérature. Il n'était pas de taille à remplir ce rôle ; mais la vanité n'a jamais manqué aux poètes, et surtout elle ne manquait pas à Rousseau. Ses débuts avaient été des satires, qui tout d'abord lui créèrent

beaucoup d'ennemis : c'est, du reste, un talent qu'il ne perdit jamais. Dans ces dernières années du règne de Louis XIV, l'exemple du roi et de Mme de Maintenon imposait aux mœurs une austérité hypocrite. Chaque courtisan avait mis le masque de Tartufe sur son visage. Mais ces apparences cachaient un désordre d'autant plus profond qu'il était obligé de se contraindre et de se déguiser. Dès qu'on n'était plus sous l'œil du maître, on se dédommageait, avec une sorte d'emportement, de l'ennui de cette dévotion de commande. Les œuvres de J.-B. Rousseau reflètent cette duplicité morale, à laquelle il s'était plié dans sa vie, comme la société qui l'entourait. D'ailleurs, en homme habile, sinon en honnête homme, il lui parut qu'on pouvait tirer adroitement parti de la situation, et flatter à la fois le camp d'Israël et celui des Philistins. Il se fit donc, comme on l'a dit, Pétrone à la ville et David à la cour. Tandis qu'il composait des odes religieuses pour l'édification du duc de Bourgogne, il limait dans l'ombre des épigrammes obscènes, destinées à réchauffer les sens usés et à réveiller la gaieté cynique du grand prieur de Vendôme et des libertins lettrés du Temple : c'est ce qu'il appelait, en plaisantant, les *Gloria Patri* de ses Psaumes. Cette double face du talent de Rousseau est un commentaire expressif à l'histoire des dernières années du règne de Louis XIV.

On voit déjà la distance qui le sépare de la grande école des écrivains classiques du dix-septième siècle, ces hommes sincères dont une même pensée et un sentiment invariable inspiraient les fortes œuvres. Bien qu'il se rattache à cette époque glorieuse par la date de sa naissance, par son éducation et ses tendances littéraires, enfin par quelques-unes de ses qualités extérieures et matérielles, il en est, au fond, aussi éloigné que possible. En faisant ainsi de la poésie une forme indifférente et banale, qui se soucie peu du sentiment vrai et de la conviction, il s'est condamné à la médiocrité foncière et à la réputation superficielle des poètes qui ne voient dans leur art que le métier d'arrangeurs de mots. On s'aperçoit bien vite qu'il a plus de paroles que de pensées, plus de faconde que d'éloquence; sous l'enthousiasme factice, sous le mouvement de la période et le coloris de l'image, on sent la froideur de l'âme et la sécheresse de l'inspiration.

A l'âge de trente ans, Rousseau s'était déjà acquis une véritable réputation littéraire. Il avait su se produire habilement près des grands; il était protégé, fêté, recherché. Mais le nombre respectable d'ennemis qu'il s'était faits par son caractère, ses satires et ses épigrammes, l'*affaire des couplets* allait prodigieusement l'accroître, en lui ravissant le repos du reste de sa vie. J.-B. Rousseau était-il l'auteur de

ces vers atroces qui s'attaquaient à la plupart des jeunes écrivains alors en vue : à Danchet, à la Motte, à Boindin, etc., et que l'auteur ne s'était pas contenté d'envoyer par la poste à tous les intéressés, mais qu'il avait jetés sous les tables du café de la veuve Laurent et déposés en paquets sous les portes? Il l'a toujours nié, sans pouvoir désarmer des soupçons persistants et des accusations formelles. Il avait conçu un ressentiment profond de la chute du *Capricieux*, qu'il attribuait aux cabales des habitués du café. On prétendait le reconnaître à l'écriture, au style et à une foule d'autres particularités. Par malheur pour lui, Rousseau ne se borna pas à se défendre ; il voulut rejeter l'accusation sur Saurin, et ce fut cet excès stratégique qui le perdit : il fut prouvé que les témoins produits par lui avaient été subornés, et le 7 avril 1712, après de longues péripéties, un arrêt du Châtelet le déclarait « dûment atteint et convaincu d'avoir composé et distribué les vers impurs, satiriques et diffamatoires qui sont au pròcès, et fait de mauvaises pratiques pour faire réussir l'action calomnieuse qu'il a intentée contre Joseph Saurin... Pour réparation de quoi, ledit Rousseau est banni à perpétuité. »

Ce triste épisode de notre histoire littéraire ne dura pas moins d'une douzaine d'années, avec des périodes d'accalmie, suivies de reprises plus vio-

lentes. Rousseau avait devancé l'arrêt par une fuite volontaire. Sa vie se partage, pour ainsi dire, également de chaque côté de cette date fatale ; mais nous ne dirons pas, avec la célèbre épitaphe composée par Piron, qu'elle fut trop longue de moitié, car beaucoup de ses plus belles œuvres appartiennent à la période d'exil, où sa gloire se consolida et s'assit.

Que d'autres confirment ou revisent l'arrêt. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il avait au moins contre lui des présomptions fort graves. Mais nous n'oublions pas qu'il supporta sa disgrâce avec quelque dignité, malgré les plaintes et les récriminations dont sa correspondance est remplie ; qu'il refusa d'abord des lettres de rappel pur et simple, ne voulant point de grâce sans justification, et qu'il ne varia jamais, même à son lit de mort, dans ses dénégations énergiques. Des hommes tels que Fénelon, Rollin, L. Racine, lui gardèrent leur estime dans une épreuve qu'ils croyaient imméritée. Quoi qu'il en soit, il était condamné par l'opinion. Ses ennemis l'accablèrent de pamphlets et d'épigrammes, et le vil Gacon eut le courage de lancer contre lui tout un volume d'invectives : l'*Anti-Rousseau*. Il trouva du moins à l'étranger d'illustres et persévérants protecteurs : le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse, le prince Eugène, le duc d'Aremberg, le comte de Lannoy, le prince de la Tour-Taxis, dont la géné-

reuse intervention le sauva de la misère. En 1722, Voltaire, encore jeune, mais déjà célèbre, eut une entrevue avec lui à Bruxelles ; elle ne fut pas heureuse et ne pouvait l'être. Rousseau était orgueilleux et irascible ; la gloire naissante de Voltaire l'importunait et, de plus, il se parait alors d'un zèle religieux qu'on voudrait croire sincère. Il traita son jeune rival de rimeur de deux jours ; Voltaire répondit dans le *Temple du Goût* en raillant son *jargon,* qu'il compare aux coassements d'une grenouille.

Les odes de Rousseau, en particulier ses odes sacrées, forment son titre le plus incontestable : il n'a rien laissé de plus parfait que ces dernières, ni d'une forme plus travaillée. Ce sont, pour la plupart, des traductions, tout au moins des imitations assez rigoureuses des psaumes, où l'on trouve quelquefois des accents dignes de ses modèles, surtout de l'élégance, de la noblesse, de l'harmonie, de la pompe, avec un certain éclat de figures et une grande variété de mètres, mais aussi des impropriétés de termes, des répétitions fréquentes dans les images et dans les idées, et de la langueur dans le style. Ses odes profanes ont à peu près les mêmes défauts et les mêmes qualités, quoique à un degré inférieur : sous le cliquetis des mots et des métaphores, on peut dire qu'elles manquent souvent de force, d'inspiration et de poésie. Il a rencontré plus d'une fois

des vers énergiquement frappés, des images vives et pittoresques; mais il ne se soutient pas. Il ne sait point s'arrêter à temps. Son style, froidement et laborieusement composé, n'est pas d'une seule et même trame comme celui des grands écrivains. Il manque de délicatesse et d'expression pour le sentiment. Lorsqu'il a écrit : « L'ode est le véritable champ du pathétique, » il s'est condamné lui-même, car s'il a souvent des images fortes, jamais elles n'émeuvent le lecteur.

C'était moins la vocation que le calcul qui avait poussé Rousseau vers un genre auquel sa nature d'esprit et son caractère semblaient si peu l'avoir préparé. La poésie lyrique avait manqué, comme la poésie épique, à la gloire littéraire du siècle de Louis XIV. Il y avait là un vide à remplir, une place à prendre. Et quelle place! Celle de créateur, pour ainsi dire, dans un genre auquel s'attache une sorte de caractère non seulement auguste, mais religieux. Rousseau n'avait ni l'âme assez haute, ni l'esprit assez large, ni le cœur assez chaud, pour être un vrai poète lyrique, vibrant à tous les souffles généreux, ému et inspiré par tous les grands sentiments et les grandes choses. L'indifférence de son époque pour la nature lui fermait même une des sources où, à défaut des grands sujets héroïques et sacrés, est revenue le plus fréquemment s'abreuver

la poésie lyrique moderne, et ce thème, inépuisable dans la variété de ses formes et dont l'intérêt se renouvelle toujours, du contraste entre l'implacable sérénité des choses et l'agitation de l'homme ; entre la jeunesse éternelle du soleil, du printemps et des fleurs, et la mobilité de toutes nos joies ; entre la fragilité du bonheur, de la jeunesse, de la vie, et la permanence de la nature impassible, dont le sourire peut passer pour une consolation ou pour une raillerie suivant la disposition d'esprit où l'on se trouve : cet admirable lieu commun lui manquait. Il crut pouvoir remplacer l'inspiration par l'artifice et par le métier. La merveilleuse habileté du versificateur va jusqu'à simuler le frémissement du trépied sacré.

Trois défauts caractéristiques nous frappent tout d'abord dans ses odes : l'abus excessif de la mythologie, le luxe et la multiplicité des épithètes, l'emploi fréquent des termes abstraits et des personnifications métaphysiques.

L'usage de la mythologie n'a pas chez lui cette espèce de bonne foi qu'on rencontre, par exemple, dans André Chénier. C'est pour Rousseau un pur mécanisme, qu'il emploie froidement, et qui le plus souvent nous semble ridicule et nous ennuie. Dans ses odes au prince Eugène, au duc de Vendôme, à Malherbe, le poète n'arrive à son héros qu'après une longue suite de comparaisons, d'apostrophes, d'in-

terrogations, de visions mythologiques et pindariques. Quoi de plus puéril, malgré l'admiration de la Harpe, que ce procédé faux et systématique par lequel, voulant remercier le comte du Luc de sa générosité, il fait intervenir le vieux pasteur des troupeaux de Neptune, Orphée, Pluton, les Parques, que sais-je encore? comme s'il prenait à tâche de refroidir son lecteur par cette érudition déplacée!

Rousseau aime ces débuts gigantesques, qui ne tiennent pas ce qu'ils semblent promettre, et qui rappellent involontairement la fable de la montagne accouchant d'une souris. Du reste, ce pompeux appareil mythologique était commun à tous les poètes d'alors; le moindre rimeur se serait cru perdu s'il n'avait commencé par invoquer les chastes nymphes du Permesse, les neuf vierges qui gardent les sommets de l'Hélicon. On n'avait pas encore compris que la mythologie chez les anciens n'était pas une simple machine poétique, un artifice de rhéteur, un appareil échafaudé sur le vide.

C'est de l'emploi des épithètes que Rousseau tire le plus souvent ses effets de style. Généralement, il sait les fondre avec habileté dans le tissu de sa poésie, mais il lui arrive de les prodiguer sans mesure et, en croyant atteindre l'énergie et la grandeur, de n'atteindre que l'emphase. Il suffira, pour montrer jusqu'où il pousse quelquefois l'abus des adjectifs, de

citer cette strophe de l'ode sur Malherbe, que la vieille critique admirait beaucoup :

Impitoyables Zoïles,
Plus *sourds* que le *noir* Pluton,
Souvenez-vous, âmes *viles*,
Du sort de l'*affreux* Python.
Chez les Filles de mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent *abhorré*,
Dont l'haleine *détestée*
De sa vapeur *empestée*,
Souille le séjour *sacré!*

Voilà des vers dont on ne saurait dire, comme Rivarol l'écrivait du Dante, qu'ils se tiennent debout par la seule force du substantif et du verbe.

Quant aux termes abstraits et aux personnifications, rien n'est plus propre à refroidir le mouvement lyrique. C'est un défaut très fréquent chez Rousseau :

Inspirez à ce jeune Roi
Cette clairvoyante Équité,
Qui de la fausse Vraisemblance
Sait discerner la Vérité.

Ainsi de suite, dans plusieurs strophes et dans cent endroits différents. L'emploi même de la mythologie se reliait sous sa plume à l'emploi des personnifications, et il a pris soin de formuler lui-même sa théorie à cet égard dans quelques vers où il nous apprend que les déités sont

Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.

Ne nous étonnons donc plus qu'il en ait fait un usage aussi glacial.

Dans l'*Épître au baron de Breteuil*, Rousseau se moque agréablement de ces poètes

> Tous de sang froid, *s'écriant :* « Je m'égare!
> Pardon, Messieurs, j'imite trop Pindare. »

Il n'avait pas eu besoin d'en aller chercher bien loin le modèle. En homme qui sait son Boileau par cœur, Rousseau, en effet, s'applique sans cesse à mettre un beau désordre dans ses odes et à l'y mettre avec art; il s'égare, mais n'ayez crainte : il l'a fait exprès et il sait d'avance par quels chemins il se retrouvera. Il a bien et dûment réglé le nombre de strophes durant lesquelles il doit être en proie au délire, et d'ailleurs, au milieu de son enthousiasme le plus désordonné, il conserve une pleine possession de soi qui nous rassure.

L'ode sur la naissance du duc de Bretagne n'est qu'une maladroite amplification de rhétorique. On y rencontre avec surprise les crocodiles du Nil, les lions bondissants réconciliés avec les tendres brebis, et l'on se demande s'il était bien nécessaire de mettre en jeu tout cet attirail poétique. L'ode à la Fortune est le développement didactique d'un lieu commun, chargé de déclamations et d'idées fausses, avec des répétitions, de la prolixité, du prosaïsme, mais de

l'harmonie et quelques images heureuses. Rousseau trouve parfois de ces vives et brillantes métaphores qui saisissent l'esprit au passage, des bonheurs d'expression, des vers bien frappés. En ses meilleurs jours, il n'a pas seulement la pompe et l'énergie, comme dans les odes au prince de Conti, au comte du Luc, au prince Eugène, sur l'armement des Turcs contre Venise ; il a encore la grâce, l'agrément et même, ce qui est le comble de l'art chez un poète aussi laborieux, la facilité, comme dans les stances à Chaulieu, à une veuve, à l'abbé Courtin.

Ce fut Rousseau qui créa ou du moins qui transplanta en France une nouvelle variété du genre lyrique : la cantate. Il y a déployé un talent particulier de mise en scène et d'harmonie, et son vers atteint parfois à de beaux effets de sonorité musicale. On dirait qu'il y a travaillé surtout pour l'oreille, en se préoccupant peu du reste. La plupart de ces pièces sont de véritables apologues, divisés en couplets d'inégale structure ; mais il eût dû demander à la Fontaine le secret de donner un tour spirituel et piquant aux réflexions finales. Que de plates périphrases et d'hémistiches rebattus s'y cachent sous la magnificence des mots ! La cantate de Circé elle-même, renommée entre toutes, n'échappe point à ces banalités, et les *terreurs*, les *fureurs* et les *horreurs* s'y heurtent avec les *effroyables*, les *redoutables* et les *formidables*.

L'imitation de Marot, son premier maître, comme il l'appelle, se mêle à celle de Boileau dans ses *Épîtres*. Ses *Allégories* sont généralement de froides et insipides compositions satiriques, que ses fureurs mêmes n'ont pu réchauffer. Mais, comme Lebrun, un autre de nos prétendus lyriques, J.-B. Rousseau triomphe dans l'épigramme. C'est là qu'il est original, malgré l'imitation du style marotique ; il a parfois porté le genre à sa perfection par la franchise et la vivacité du trait, la concision du tour, la justesse de l'expression, la finesse ou la naïveté piquante du langage. Un grand nombre de ces épigrammes sont malheureusement d'un cynisme révoltant, et Rousseau a trouvé moyen d'y dépasser çà et là Martial et Catulle, qui du moins n'avaient pas fait de poésies sacrées.

Le dix-huitième siècle l'admira jusqu'à lui donner le nom de *grand*, « distinction, dit Palissot, qui n'est pas inutile pour le distinguer d'autres auteurs qui ont porté le même nom ». Cette explication n'est qu'une impertinence à l'adresse de Jean-Jacques ; mais, sauf la secte de l'*Encyclopédie*, et malgré les railleries de Voltaire, le siècle eut pour Rousseau les yeux de Palissot. On sait en quels termes magnifiques son meilleur élève, Lefranc de Pompignan, a déploré sa mort. Sabatier (de Castres), dans ses *Trois Siècles*, va jusqu'à l'appeler

« le génie le plus étonnant que notre nation ait produit », et, malgré toutes ses critiques, la Harpe le place encore très haut. Dans une de ses notes sur Malherbe, A. Chénier lui-même l'appelle, comme tout son siècle, « le grand Rousseau ». Aujourd'hui sa réputation est bien déchue, — trop peut-être. Rousseau est un versificateur de premier ordre, un très adroit artisan de strophes lyriques, qui a repris l'œuvre commencée par Malherbe et restée stationnaire depuis ; à ce point de vue, il mérite la même attention que Balzac et Fléchier, par exemple, et c'est par là que Chénier le goûte. Il a doctement et heureusement reproduit les formules extérieures, la marche, l'appareil de la grande poésie classique, à défaut de cette poésie elle-même ; il a le corps, s'il n'a point l'âme.

Le soin du style et du rythme, de la facture riche et sonore, le choix des tours rares et des épithètes, le sens profond de l'harmonie, la préoccupation de la rime riche, la place enfin que tiennent toutes les questions de forme dans sa manière de comprendre la poésie, le désignent comme le précurseur, sur plus d'un point, d'une école contemporaine que son nom fait probablement sourire de pitié, mais qui se montre bien aveugle et bien ingrate en ne le reconnaissant pas pour l'un de ses ancêtres.

II.

VOLTAIRE.

I. — AROUET.

Qui ne s'est arrêté vingt fois, sous le vestibule du Théâtre-Français, devant cette incomparable statue de Voltaire, marbre animé, chair vivante, pensée prise au vol et rendue visible par l'artiste? J'ai sur ma table de travail, en écrivant ces lignes, le buste original, donné par Houdon même à l'un des membres de ma famille, qui servit de point de départ et de modèle à sa statue. L'expression de cette tête amaigrie, que ronge l'agitation dévorante du foyer intérieur, atteint à une intensité presque surnaturelle. A peine si le corps existe; l'esprit ne rayonne pas seulement, il étincelle, il éclate à travers ce cadavre transparent, qu'il anime et brûle à la fois. Le visage est de flamme : flamme en ces yeux qui pétillent; flamme sur ce grand front découvert,

qui se déroule et se replie comme un parchemin consumé par le feu; flammes serpentant le long de ces lignes ardentes et mobiles dont le réseau court sur le masque; flamme à chaque coin de ce rictus pincé, qu'encadrent des rides moqueuses et qui va se détendre en sifflant; flammes dans les veines et les saillies tumultueuses de ce cou d'oiseau de proie, dans cette taille de guêpe et ces griffes de chat.

Flamme, c'est le vrai nom de Voltaire, le nom de son corps et celui de son âme. Pendant que l'ardeur de l'intelligence, le choc des passions, l'orgueil toujours en éveil, le dévoraient au dedans, le travail forcé, la privation de sommeil, l'abus de l'opium et du café attaquaient à l'envi la frêle enveloppe. Mais, comme la salamandre, il vivait, sans en souffrir, dans le feu, son élément, et il fût mort si on l'en eût retiré. Ce prétendu valétudinaire avait l'âme chevillée au corps, et ce perpétuel moribond traîna sa remuante agonie jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

La longueur, comme l'activité et la mobilité extrêmes d'une existence si prodigieusement remplie, font de la biographie de Voltaire une des tâches les plus ardues qu'on puisse assumer, et la multitude des documents ne contribue pas à la faciliter autant qu'on serait tenté de le croire. Il semble que le biographe ait un point d'appui continuel dans cette four-

millante correspondance que Voltaire éparpilla pendant trois quarts de siècle à tous les vents, comme les feuillets de la sibylle, et dont on retrouve d'innombrables vestiges et des fragments dispersés dans la plupart des grandes collections publiques ou particulières de l'Europe ; mais cette correspondance intarissable et qu'on n'épuisera jamais est un danger au moins autant qu'un secours. Elle abonde en renseignements faux, dont les uns sont des erreurs et les autres des mensonges. Voltaire semble se faire un malin plaisir de dérouter à chaque pas ceux qu'il se charge de conduire.

Le besoin de varier semble tellement inhérent à son intelligence d'une mobilité étonnante et d'une activité fiévreuse, qu'il change sans cesse jusque dans les questions où il est le plus désintéressé, et qu'un des recueils les plus gros, mais aussi les plus banals qu'on pût entreprendre, serait celui des contradictions de Voltaire. Il faut une vigilance très attentive pour se retrouver au milieu des perpétuelles oscillations de cet esprit irritable et nerveux, sensible et personnel au plus haut point, ouvert aux moindres impressions, qui déconcerte et désoriente à chaque pas par la fantaisie, le caprice et l'*humeur* qu'il porte dans la raison même. S'il est ainsi par nature, qu'est-ce donc quand son intérêt se trouve en jeu ? Toujours en lutte et toujours en défiance, Voltaire, dans les renseigne-

ments qu'il fournit sur son compte, ressemble à ces aventuriers qui cherchent à faire la nuit sur leurs actes en ayant l'air de les éclairer, et s'attachent, même sans qu'un besoin immédiat le leur commande, à opposer les uns aux autres des documents contradictoires, à brouiller les dates et les faits, afin que le juge d'instruction ne s'y puisse retrouver le jour où ils seront mis en accusation.

Cette tactique ne cessa jamais d'être la sienne, et elle a contribué à fournir un perpétuel aliment de discussions sur les points même qui semblent les plus simples et les plus faciles à vérifier. La controverse commence dès la première heure de sa longue vie. Est-il né à Paris ou à Châtenay, le 21 novembre 1694, comme le dit formellement son acte de baptême, ou le 20 février précédent, comme le veulent bon nombre de ses historiens, et des plus autorisés, d'après de graves présomptions, appuyées du témoignage de Voltaire lui-même, qui a d'ailleurs fourni des armes aux deux camps suivant les circonstances? Ce début peut faire juger du reste. Ses biographies sont sans cesse à recommencer. On les recommence donc ; mais, quel que soit le talent des derniers venus, il est permis de croire qu'on les recommencera encore et qu'elles seront toujours à faire.

M. Gustave Desnoiresterres a consacré spécialement à *la Jeunesse de Voltaire* le premier volume de

son grand ouvrage (1), où il a fait preuve de l'érudition la plus curieuse et d'une sincérité, d'une impartialité aussi grandes qu'on puisse l'attendre d'un écrivain qui a un faible, et ne s'en cache pas, non seulement pour le dix-huitième siècle, mais pour l'homme dont ce siècle est rempli. D'autres n'ont embrassé qu'un point, un épisode de sa jeunesse, si bien que les guides ne manquent pas pour étudier Arouet avant d'aborder Voltaire.

Son enfance même, comme son adolescence, offre l'image parfaite de sa vie future, qu'elles préparent et présagent. L'*Écossaise* et le *Dictionnaire philosophique* sont déjà plus qu'en germe dans le *Bourbier* et l'*Épître à Julie*. L'auteur de la *Pucelle* s'exerce à son rôle en apprenant la *Moïsade* par cœur dès l'âge de trois ans, sous la direction d'un parrain sans préjugés. Le *sens moral* de Voltaire est formé de bonne heure par ce parrain, l'abbé de Châteauneuf, un abbé *in partibus infidelium*, dont la principale paroissienne était Mlle de Lenclos ; par le chansonnier Rochebrune, par Ninon elle-même, dont le dernier acte connu est une entrevue avec le jeune Arouet.

On sait que la vieille courtisane lettrée et philosophe se prit d'une affection prophétique pour le bambin très éveillé qu'on avait trouvé plaisant de mener

(1) *Voltaire et la société au dix-huitième siècle*, 8 vol.

chez elle, et, s'il faut en croire Voltaire lui-même, en dépit des erreurs évidentes dont il a rempli son récit, lui légua par testament deux mille livres pour se former une bibliothèque. Nous ne voyons pas que Mme Arouet se soit préoccupée en aucune façon de disputer au parrain Châteauneuf, dont elle était la grande amie, ni à Mlle de Lenclos, dont la société n'avait rien qui l'effrayât, leur influence sur son fils : c'était une femme d'esprit, mais coquette, insouciante, frivole, et Voltaire en a parlé tout au moins avec une légèreté singulière, sur un ton leste et dégagé où l'on ne peut s'empêcher de voir à la fois le résultat et le châtiment de ce genre d'éducation.

Lorsqu'il entra chez les jésuites, le pli était pris, et rien ne devait le défaire. Il n'a manqué à la jeunesse de Voltaire aucun des habituels désordres de la vie la plus oisive et la plus dissipée. Mais quoi! faut-il la juger comme celle d'un homme ordinaire? Les esprits larges voient les choses de plus haut, et je me souviens d'avoir lu jadis, en une biographie enthousiaste, symbolique et humanitaire : « Qu'on ne s'arrête pas à ses commencements frivoles! La véritable enfance de Voltaire, ce furent les mille ans passés par des millions de victimes dans l'abrutissement, l'oppression, la misère! »

Dans la jeunesse d'Arouet, ses années de collège ont été l'objet de recherches toutes particulières et

fourni la matière de plusieurs livres. M. Henri Beaune (1) l'a suivi depuis sa naissance jusqu'à sa sortie de Louis-le-Grand, au moment où l'élève des jésuites, entrant dans le monde par la porte dérobée du grand prieur de Vendôme, devient le disciple et l'émule des audacieux épicuriens du Temple. Il a enrichi sa correspondance de quelques lettres inédites ou jusqu'alors éparses en divers recueils, et qui, sans mettre en lumière aucun fait nouveau, sans dégager aucun trait inconnu de sa physionomie, nous montrent déjà l'homme sous l'adolescent. Dans celles qui sont écrites du collège, l'incrédule commence à percer çà et là en plaisanteries malséantes, et le futur coryphée du déisme, suivant le mot très bénévole qu'une légende suspecte prête à son professeur de rhétorique, a l'air de s'essayer à son rôle par d'ironiques boutades où l'impiété se voile à demi sous l'espièglerie de l'écolier. Quelques-unes de ces lettres de jeune homme ont le sel, la gaieté amère et la grâce féline qu'on lui connaît; sa forme nette, rapide et vive, transparente comme le cristal, aiguë et tranchante comme une lame d'acier; la savante escrime et la tactique plus habile que loyale de cette plume qui ressemble à un fleuret dont on sent la pointe même quand il est moucheté.

(1) *Voltaire au collège*, 1 vol. in-8°.

Dans les lettres suivantes, qui se rapportent à toutes les époques de sa vie, apparaissent les éternelles lamentations de Voltaire sur sa pauvreté, sa vieillesse, son état maladif; ses sollicitations aux puissants et ses appels au bras séculier contre les gens assez hardis pour ne point adorer sa royauté littéraire ; son âpreté dans les questions financières, les incroyables violences de cette personnalité tyrannique et nerveuse, pour qui toute attaque est un crime de lèse-majesté, tout dissident un ennemi, tout ennemi un coquin qu'il faut mettre hors la loi. Plusieurs roulent sur son procès avec le président de Brosses, et, dans cette occurrence, Voltaire se souvient fort à propos d'un ancien condisciple et ami, pour mettre l'affaire sous la protection de son fils, premier président au parlement de Dijon, et pour laisser voir une fois de plus avec quel art il sait exploiter ses relations au profit de ses intérêts. L'une est écrite en latin; c'est un mauvais thème qui fera perdre à Voltaire l'estime de beaucoup de professeurs; il vient, pour sa part, à l'appui du livre où M. Pierron a démontré cette thèse qui fit scandale dans l'Université : Voltaire fut un humaniste médiocre, qui, non content de ne pas savoir le grec, savait assez mal le latin (1).

(1) *Voltaire et ses maîtres*, 1 vol. in-18.

On trouvera sans doute qu'il existe au monde beaucoup de questions plus intéressantes que celle qui fait le sujet du livre de M. Pierron ; que Voltaire pouvait fournir aisément matière, même après tant de travaux, à une étude d'une portée plus large et d'une signification plus haute ; qu'il est, au fond, assez oiseux de rechercher si l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* était fort en thème et capable de faire une version sans faute ; bref, que Voltaire n'en sera pas moins Voltaire pour avoir écrit en latin de cuisine à ses correspondants, et estropié, en les citant, les vers d'Hésiode. Mais à quoi bon demander à un auteur autre chose que ce qu'il a voulu faire? Il est libre de choisir le terrain qui lui convient, d'après ses goûts et ses aptitudes, comme on est libre de ne pas l'y suivre. Si la question est plus petite que bien d'autres, elle a, en revanche, l'avantage d'être plus neuve, et aucun article du code littéraire ne défend de traiter les petites questions, pourvu qu'on ne cherche pas à les grandir hors de propos.

A peine fondé, le collège Louis-le-Grand avait conquis la faveur publique. Les princes et les riches familles bourgeoises y envoyaient leurs fils à l'envi. Le notaire Arouet y mit le sien en 1701. M. Pierron a recueilli curieusement, dans la correspondance de Voltaire, toutes les allusions à ce temps de ses premières études, tous les passages où il parle de ses

maîtres, et toujours, lorsqu'il s'exprime en son nom personnel, sur le ton le plus affectueux. Il est vrai qu'il a fort rudement raillé leur enseignement, mais en respectant le souvenir de ses professeurs, au moins, selon la remarque peu charitable de son biographe, tant que les jésuites furent en faveur et qu'il eut besoin d'eux.

Le jeune Arouet faisait partie, à Louis-le-Grand, des pensionnaires en chambre, réunis par groupes de cinq élèves, sous l'autorité d'un préfet, à la fois *maître d'étude*, précepteur et chef quasi paternel de cette petite famille. Il fut un des plus brillants académiciens du collège, — car Louis-le-Grand, comme toutes les maisons enseignantes de l'ordre, avait ses académies, puissant moyen d'émulation employé par ces habiles instituteurs ; et les trois académies, celle des théologiens et des philosophes, celle des rhétoriciens et celle des grammairiens, donnaient, les dimanches et les jours de congé, des séances où les talents précoces brillaient de tout leur éclat. Il nous reste cinq ou six échantillons de ses poésies de collège, dont quelques-unes sans doute furent composées spécialement en vue de ces solennités scolaires. La plus connue est l'ingénieux placet qu'il fit pour un invalide, et qu'il a eu soin de conserver dans ses œuvres, mais en ayant soin aussi de la corriger. Il en subsiste deux autres : une *Ode à sainte Gene-*

vière et celle qui est intitulée *le Vrai Dieu*, toutes deux librement traduites des vers latins de deux régents du collège, qu'il a niées plus tard avec une énergie singulière, et qui n'en sont pas moins parfaitement authentiques. Ces deux odes valent à peu près toutes celles qu'il a reconnues; mais il se fût cru déshonoré aux yeux de ses fidèles pour avoir eu la faiblesse de faire fumer son encens poétique sur les autels d'une sainte.

Voici maintenant M. Pierron qui monte en chaire et met l'élève Voltaire sur la sellette. Il épluche comme des devoirs la prose et les vers latins qui lui ont acquis à peu de frais, auprès de ses correspondants et de ses admirateurs, la renommée d'un humaniste consommé. Il résulte de cet examen que Voltaire ne s'élève pas tout à fait, en prose, à la hauteur d'un médiocre élève de troisième; qu'il est un peu plus fort en vers, bien qu'on puisse relever dans ses hexamètres des fautes de quantité, des termes de décadence, des impropriétés, des gallicismes, des constructions vicieuses, des expressions plates ou vides, et qu'il ait à plusieurs reprises poussé l'oubli de toute prosodie jusqu'à confondre un tribraque avec un dactyle! Il faut voir comme M. Pierron malmène ce déplorable humaniste et le crible de mauvais points! Je ne prétends pas opposer mes faibles lumières à celles de ce terrible censeur,

mais il me semble que, dans cet effort à trouver des fautes, il dépasse un peu la mesure, et que plusieurs de celles qu'il relève sont au moins contestables.

Quant au grec, c'est autre chose ; il est avéré qu'il n'en sait pas un mot. Je connais des gens qui seront assez abandonnés des dieux pour répondre que cela leur est parfaitement égal, que Voltaire n'était point un professeur de grec, et qu'on n'a pas encore démontré qu'il ne savait pas le français. C'est vrai ; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il avait des prétentions d'helléniste, qui ont été prises au sérieux par beaucoup de gens dont l'ingénuité était le moindre défaut. La valeur de cette prétention peut servir jusqu'à un certain point à donner la mesure de la valeur des autres.

Ici, d'ailleurs, la responsabilité de l'ignorance de l'élève remonte surtout à ses maîtres, tandis que pour le latin elle lui était toute personnelle. Si M. Pierron a exagéré en disant que l'enseignement du grec était nul, ou à peu près, dans les collèges des jésuites, comme le prouvent plusieurs passages même de l'ouvrage du père Jouvency qu'il cite à l'appui de son assertion, et aussi le plan tracé en détail dans le *Ratio studiorum*, on ne peut nier toutefois que les études latines n'y fussent beaucoup plus florissantes. Au commencement du siècle suivant, Rollin signalait la décadence de cette étude

dans l'Université même, et il serait difficile de prétendre qu'elle s'est relevée dans les lycées d'aujourd'hui. Les *grecs*, comme on disait alors, étaient assez rares au dix-septième siècle et dans les premières années du suivant. Au temps de Molière, c'était presque un ridicule de trop bien savoir la langue de Démosthènes, et on y courait risque de passer pour un Vadius ou un Trissotin. Les malins ajouteront que les jésuites étaient trop habiles gens pour vouloir donner un ridicule à leurs élèves. Si Corneille a surtout imité Lucain et Sénèque, c'est qu'il avait été instruit par la Société de Jésus ; si Racine, au contraire, a pu puiser tant d'inspirations dans Euripide, c'est qu'il sortait de Port-Royal! Crébillon, plus tard, crut nous rendre Eschyle ; mais, hélas! sa version était d'un écolier des jésuites, et celle de Voltaire aussi, quand, assis sur le devant de sa loge, à la représentation d'une de ses tragédies, il s'écriait naïvement (Voltaire naïf!) : « Applaudissez, Athéniens ; c'est du Sophocle. »

M. Pierron ne s'en tient pas là. Il démontre que ses citations classiques sont fausses et qu'il s'est grossièrement trompé dans ses étymologies. Évidemment il a dépouillé les œuvres complètes de Voltaire pour multiplier les exemples et rendre sa thèse irréfutable. La fin de son volume tombe dans une discussion technique qui rappelle, à s'y mépren-

dre, une classe de rhétorique. Ce n'est plus une plume qu'il tient, mais une férule. Parfois il se donne la peine de prouver ce qui est évident et d'enfoncer des portes ouvertes ; il a trop, surtout trop longuement raison. Ses quatre ou cinq derniers chapitres n'offrent guère d'intérêt que pour les professeurs et les candidats à la licence. Du moins, sa conclusion relève ce qu'il y a de trop professionnel dans le débat. Il montre à l'œuvre, par des exemples frappants, le procédé habituel de Voltaire pour suppléer par la raillerie à la raison qui lui manque, ou à la connaissance du sujet dont il parle ; pour mystifier le lecteur en criblant son adversaire d'épigrammes, et profiter de notre sottise tout en se moquant d'elle. Il raconte la stupéfaction, l'incrédulité avec laquelle ses amis universitaires accueillirent son paradoxe, la première fois qu'il l'énonça devant eux. C'étaient assurément des gens d'esprit, des hommes instruits et fort capables de vérifier par eux-mêmes une chose si simple, et qui eût dû leur crever depuis longtemps les yeux. Ils auraient tous refusé Voltaire au baccalauréat, mais ils avaient tous accepté sur ce point, comme sur bien d'autres, la légende sans la contrôler, et il a fallu que M. Pierron écrivît son livre pour les convaincre. Pourquoi? Écoutez la réponse de l'auteur : « C'est qu'on ne lit pas Voltaire pour s'informer de ce qu'il savait ou ne savait pas. Combien y

a-t-il de personnes, même parmi les lecteurs assidus de Voltaire, qui soupçonnent jusqu'à quel point Voltaire ignorait quelques-unes (*quelques-unes* est modeste) des choses sur lesquelles il disserte avec la plus intrépide assurance! » Ce sera la moralité de cette leçon de grec et de latin.

A vingt ans, Arouet, qui allait vite en toutes choses, avait déjà eu le temps de se faire déshériter par son père et d'exciter tellement, par ses aventures et ses extravagances, ce digne receveur des épices de la chambre des comptes, que celui-ci avait obtenu une lettre de cachet contre lui et qu'il parlait de l'envoyer vivre aux îles avec du pain et de l'eau. Le père Arouet n'était guère moins indigné de son obstination à rimer ; il se plaignait avec amertume d'avoir pour enfants deux fous : l'un en prose (c'était son aîné, le janséniste), l'autre en vers ; il prévoyait qu'une telle aberration tournerait mal. Pour le désarmer, son fils cadet entra dans l'étude d'un procureur; mais deux ans après il était exilé loin de Paris, comme soupçonné de vers satiriques contre le Régent et la duchesse de Berry, et l'année suivante écroué à la Bastille pour d'autres vers de même nature. Il dut se dire alors que les défiances paternelles n'avaient pas si grand tort et qu'il est dangereux de rimer. Lors même qu'on l'eût accusé sans fondement, ce n'en était pas moins sa renommée

naissante qui l'avait désigné aux soupçons. A l'en croire, ce qui l'affligea le plus, ce ne fut pas d'aller en prison, mais d'y aller pour de si méchants vers :

Vois ce que l'on m'impute, et vois ce que j'écris.

Mais faut-il s'en rapporter à un démenti si intéressé?

Il resta onze mois à la Bastille, y lut ou y relut Homère et y composa les premiers chants de la *Henriade*, ou plutôt de la *Ligue*, qui ne se ressentent guère de cette lecture. *Œdipe* était terminé et reçu à la Comédie française. Elle en avait suspendu les répétitions en voyant son jeune poète arrêté comme un criminel ; elle les reprit à sa sortie de prison. La pièce était déjà connue par les lectures qu'Arouet en avait faites dans le monde et par les indiscrétions des comédiens : on en avait grande idée et on l'attendait avec impatience. Quand toute la troupe, en première ligne le glorieux Quinault-Dufresne, lui eut suffisamment fait sentir son importance, elle joua sa tragédie, et ce fut un cri d'admiration. On crut entendre un nouveau Sophocle, avec un tour sentencieux et philosophique dont l'accent particulier de hardiesse n'était pas fait pour déplaire à cette aurore du dix-huitième siècle et en pleine Régence.

Le retentissement d'*Œdipe* fut énorme : quarante-cinq représentations suffirent à peine à en épuiser le succès. Le bonhomme Arouet lui-même ne put résister au désir d'aller savourer en rechignant le triomphe de son fils. Partagé entre sa rancune et son admiration : « Ah ! le coquin ! Ah ! le coquin ! » murmurait-il entre ses dents, caché dans un coin du parterre, s'il faut en croire une légende dont on ne saurait garantir que la vraisemblance. L'œuvre souleva tout un mouvement de brochures, de critiques et d'apologies. Arouet, déjà expert à exploiter et à prolonger le succès, en fit suivre la publication de plusieurs lettres, dans l'une desquelles il prenait sa revanche contre les insolences des comédiens ; d'autres étaient consacrées à l'examen, d'abord des tragédies de Corneille et de Sophocle, qu'il traitait d'assez haut, souvent avec irrévérence, parfois même avec persiflage ; enfin de la sienne, envers laquelle il affectait l'impartialité d'un critique désintéressé. On ne saurait pousser plus loin l'art de constater son succès et d'en prendre possession. Il eut grand soin d'envoyer sa tragédie au Régent, au roi d'Angleterre, au duc et à la duchesse de Lorraine, avec les compliments les plus ingénieux, les plus hyperboliques et les mieux calculés. Tout Voltaire est déjà dans cet habile manège.

C'est précisément à propos d'*Œdipe* que le nou-

veau nom apparaît pour la première fois. Il a signé la dédicace à Madame : *Arouet* de Voltaire ; bientôt même il va laisser complètement Arouet, qui avait le tort de fournir un texte à de méchantes allusions et à de perfides calembours.

II. — VOLTAIRE.

La maturité de Voltaire ressemble à sa jeunesse, et sa vieillesse à sa maturité. Il n'est pas de génie plus multiple, plus complexe, plus ondoyant et divers que celui de cet homme-siècle en qui se personnifie une époque en travail, bouillonnante, confuse, désordonnée, contradictoire ; mais il garde son unité dans sa complexité, et l'on pourrait dire que c'est cette complexité même qui la constitue. Jeune, il a déjà non seulement la verve de l'esprit, mais l'éclat du talent, et il se hausse du premier coup à ses plus grandes œuvres : il commence *Œdipe* à dix-huit ans et la *Henriade* à vingt-trois ; mûr et même vieux, il n'a rien perdu de son activité et de sa flamme.

Après la représentation d'*Œdipe,* Voltaire achève son grand poème de la *Ligue.* Il se trouva beaucoup de braves gens pour croire que la France avait enfin une épopée. Des critiques comme Marmontel et la Harpe l'ont prouvé par raison démonstrative, en

dressant le catalogue de toutes les qualités de la *Henriade :* la sagesse de la conduite, la convenance des épisodes, la nouveauté des allégories, l'observation des règles et le respect du goût, bref toutes les qualités négatives qui font penser à cette magnifique jument de Roland dont le seul tort était d'être morte. La *Henriade* est l'œuvre d'un versificateur ingénieux, souple et habile, mais d'un poète glacé, sans feu et sans invention. On peut dire d'elle, comme de la *Pucelle* de Chapelain, qu'elle est mauvaise dans toutes les règles. Elle est plus que mauvaise, elle est médiocre, ce qui est particulièrement impardonnable dans un poème épique. Au fond, ce n'est qu'une thèse philosophique, comme la tragédie de *Mahomet*. Les admirateurs de Voltaire furent particulièrement choqués, comme d'une injustice violente et d'un acte éclatant de mauvaise foi, que Fréron eût comparé la *Henriade* à la *Pharsale :* il lui faisait pourtant un honneur immérité, car, à défaut des grandes conceptions poétiques, du souffle, de l'inspiration, de la vie épiques, il s'en faut que Voltaire, dans ses récits, ses portraits et ses descriptions, ait la richesse de coloris, la netteté de relief et l'âpre énergie de Lucain. On en peut détacher de beaux vers, des tableaux bien tracés, de brillants morceaux pour les cours de littérature ; mais à qui viendra l'idée, qui aura le courage de jamais lire aujour-

d'hui la *Henriade* dans son ensemble et en entier, sinon par devoir professionnel (1)?

La *Henriade*, après *Œdipe*, c'était Virgile après Sophocle. Voltaire est à la mode; on le recherche dans les châteaux et à la cour; on se l'arrache, la tête lui tourne ; il jouit de sa faveur et en abuse avec un aplomb qui ne s'arrête pas toujours avant l'impertinence : « Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut? » demandait le chevalier de Rohan à la table du duc de Sully; et Voltaire, se chargeant lui-même de la réponse : « C'est un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais sait honorer celui qu'il porte. » De telles répliques ne se pardonnent pas. Pour un propos aussi hautain, l'officier espion Beauregard, sur la dénonciation duquel il avait été mis la première fois à la Bastille, l'avait bâtonné trois ans auparavant sur le pont de Sèvres. Un Rohan ne pouvait être moins susceptible; seulement le gentilhomme avait des valets grâce auxquels il n'eut pas besoin de s'abaisser jusqu'à frapper lui-même un vilain. Il assistait à l'exécution, et ses laquais ne s'arrêtèrent que lorsqu'il daigna faire signe que c'était assez.

(1) Croirait-on que la *Henriade* soit de toutes les œuvres de Voltaire celle qui a eu le plus d'éditions! Nous n'en comptons pas moins de 117 dans la *Bibliographie* de M. Bengesco. Elle a été traduite en une foule de langues mortes ou vivantes : en vers latins, en anglais, en italien, en allemand, en hollandais, etc.

On n'était plus à l'époque où les auteurs se reconnaissaient bâtonnables à merci. Le temps n'était pas loin où Piron, se couvrant fièrement, allait passer devant un marquis, en disant ces paroles révolutionnaires : « Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang. » Voltaire demanda donc justice à son amphitryon ; mais le *duc adorable*, comme il appelait Sully en 1720, dans une épître où il vantait avec abandon son goût, son esprit, sa candeur, sa bonté et son inaltérable douceur, n'écouta pas ses plaintes. Dès lors il s'enferme, il étudie l'escrime et l'anglais : l'escrime pour sa vengeance, l'anglais pour l'exil qu'il prévoit. Puis il envoie un cartel au chevalier de Rohan : celui-ci l'accepte pour le lendemain, et, le soir, obtient une lettre de cachet contre son adversaire, qui est enlevé la nuit et emporté pour la seconde fois à la Bastille.

Cette aventure exerça une influence décisive sur celui qui en avait été la victime, et fut certainement grosse de conséquences. Après six mois de captivité, on le relâche, avec ordre de quitter la France. Il part sans avoir pu retrouver le chevalier de Rohan, et se rend en Angleterre. Son séjour dans ce pays développa en lui les germes du libre penseur. Il allait en revenir trempé dans le Styx et armé pour la lutte.

Voltaire rapporte d'abord en France la tragédie de *Brutus*, puis les *Lettres sur les Anglais*, brûlées par

arrêt du parlement, comme tant d'autres de ses ouvrages. Après quoi il se présenta à l'Académie, où il n'eut pas même l'honneur de balancer les suffrages.

« M. de Voltaire ne sera jamais un personnage académique, » dit alors le gros de Boze d'un ton doctoral.

Une seconde épreuve sembla donner raison à cette prophétie. Après la mort du cardinal de Fleury, le poète se vit préférer le théatin Boyer, depuis évêque de Mirepoix. Il eût paru étrange, en effet, qu'un profane comme lui succédât au cardinal : la manière dont il en a parlé dans ses mémoires nous fait croire qu'il aurait pu être gêné pour en prononcer l'oraison funèbre dans son discours de réception, si Voltaire avait jamais pu être gêné de quoi que ce fût. Il ne parvint à se faire élire qu'à l'âge de cinquante-deux ans, en prenant le parti d'écrire au père de Latour une lettre où il protestait de son respect pour la religion et de son attachement aux jésuites. Triste comédie qu'il renouvellera trop souvent. Ce champion de la vérité n'a jamais reculé devant le mensonge. Son *Épître à Uranie* fait scandale : il *prouve* qu'elle est de Chaulieu, qui ne pouvait réclamer, parce qu'il était mort. La *Pucelle* soulève toutes les consciences de dégoût, sauf celles des encyclopédistes : Voltaire nie avec d'effroyables ser-

ments la paternité de cette œuvre, à laquelle il a prodigué lui-même les justes épithètes qu'elle mérite. Sa correspondance n'est pleine que de désaveux de ce genre, dont on peut dire que plus ils s'expriment en termes injurieux et méprisants, plus on peut les regarder comme des certificats d'authenticité. Il s'indigne à chaque instant contre ceux qui osent lui attribuer ses œuvres. Plus tard on le verra, pour désarmer ses accusateurs, descendre à l'ignoble parodie d'une communion solennelle par-devant notaire, accompagnée d'un sermon en pleine église, — et, dans une maladie qui précéda sa mort de quelques jours, remettre à l'abbé Gauthier une profession de foi déclarant qu'il meurt dans la religion catholique, et qu'il demande pardon à Dieu et à l'Église, s'il a pu les offenser.

Non seulement les désaveux sous serment, mais les imprécations, ne lui coûtaient rien. Pour peu qu'il y eût d'intérêt, il se couvrait des épithètes les plus flétrissantes, en déclarant, qu'un « scélérat insensé et imbécile », un plat et lâche coquin, une âme ignoble, un être odieux et abominable, pouvait seul avoir composé une pareille infamie, n'hésitant pas à s'avilir pour se sauver. Combien de fois n'a-t-il pas proclamé sous toutes les formes que la *Pucelle* ne pouvait être l'œuvre que de « la plus vile canaille ». Parfois il s'exprime avec un accent de douleur et

d'indignation qui paraît tellement sincère, que, même en le connaissant, on s'y laisserait prendre, si l'on n'avait la preuve de son mensonge.

Tel ouvrage original est présenté comme une traduction, tel autre comme une édition nouvelle d'un livre ancien tombé dans l'oubli et disparu. Au besoin, il ne se borne pas à se faire imprimer avec de fausses indications de lieu, ce qui est l'une des supercheries les plus fréquentes dans l'histoire de la librairie clandestine ; il va jusqu'à la fausse date. Il publie le même ouvrage sous des noms différents, ou divers ouvrages sous le même titre. On juge s'il est facile de se reconnaître dans ce chaos, déjà si compliqué par lui-même et encore compliqué à plaisir par Voltaire, qui ne semble occupé qu'à effacer, à confondre, à croiser ses traces pour empêcher de les suivre.

A-t-on jamais essayé de compter ses pseudonymes? Il les crée de toutes pièces, ou il les emprunte aux morts et aux vivants, aux inconnus et aux gens célèbres, aux amis et aux ennemis, aux Français et aux étrangers. Quelquefois il en essaye cinq ou six pour un ouvrage : par exemple, pour le *Droit du Seigneur*. Il prête les *Guèbres* à Desmahis, après avoir d'abord songé à Guimond de la Touche ; il charge Grétry de présenter son opéra du *Baron d'Otrante* comme l'œuvre d'un jeune poète provincial aux co-

médiens italiens, qui ne veulent pas le recevoir. (Il arrivait fréquemment à Voltaire d'être refusé lorsqu'il employait ce stratagème pour ses pièces.) Lantin, Duroncel, Dubut, Lamart, Malicourt, Dardelle, Baudine, Monlieu, Covelle, Boursier, Tamponet, Guillaume Vadé, Jérôme Carré, etc., etc., c'est par centaines que vous relèverez ces noms de guerre sous lesquels il se cache comme derrière un bouclier, sans compter tous ceux qu'il prend à des contemporains plus ou moins célèbres, et même à ses adversaires, afin de se décharger sur eux, soit de leur consentement, soit pour leur jouer un bon tour, des responsabilités qu'il redoute. Voltaire a publié ou voulu publier des ouvrages sous les noms de l'abbé Desfontaines, de Piron, de J.-J. Rousseau, de Mouhy, de du Laurens, de Ximénès, d'Abauzit, de la Harpe, de dom Calmet, de Baluze, de Saint-Hyacinthe, de l'abbé de Tilladet, de l'abbé Bazin, de l'abbé Coyer, que sais-je encore? Il était particulièrement heureux quand il pouvait mettre un opuscule bien compromettant sur le dos d'un docteur en Sorbonne, d'un pasteur ou d'un capucin. On lui rendait la pareille, et il était mal fondé à s'en plaindre, car il avait enlevé d'avance toute autorité à ses démentis.

De bonne heure on voit éclater et s'épanouir les traits essentiels de son caractère et de sa vie : la malignité satirique jointe à l'esprit courtisanesque et

l'impertinence à l'obséquiosité, l'égoïsme sous toutes ses formes, un démenti perpétuel des maximes du philosophe par ses actes, dès que son intérêt ou son amour-propre est en jeu; un mépris parfait de la vérité, s'il s'agit d'esquiver un péril ou seulement un embarras; une absence totale de pudeur vulgaire, qui se traduit en *pantalonnades* inouïes où Pasquin s'allie à Tartufe, et qui s'emporte, sans l'ombre d'un scrupule, aux calomnies les plus noires et aux vengeances les plus atroces contre quiconque se rencontre en travers de son chemin; un orgueil démesuré qui bondit à la moindre piqûre et s'exhale, sans jamais s'assouvir, en représailles aussi disproportionnées avec l'importance de l'attaque qu'avec celle de l'adversaire; bref, l'attristant contraste entre un esprit lumineux, souple, rapide, pénétrant, et une âme cynique; entre un talent qui touche au génie et dont l'humanité est en droit d'être fière, et un caractère qui ne cesse guère de faire honte que pour faire pitié.

En Angleterre, il n'avait pas lu seulement les écrits des sceptiques et des libres penseurs, il avait lu Pope, qui lui servit de modèle pour ses poèmes philosophiques; Addison, dont le *Caton* ne lui fut pas inutile pour écrire son *Brutus*, et même Shakespeare, dont il s'était déjà inspiré dans l'ombre d'*Ériphyle* lorsqu'il s'en inspira bien plus directement en-

core dans *Zaïre* (1732). — *Zaïre!* Cette tragédie tient assurément, avec *Mérope,* la première place dans son théâtre et marque une date en sa vie. Nous ne lui ferons pas tort en l'étudiant comme le meilleur type de son œuvre dramatique.

« Après l'échec d'*Ériphyle,* raconte la Harpe en son *Cours de littérature,* les beaux esprits que Mme de Tencin rassemblait chez elle, et à leur tête Fontenelle et la Motte, engagèrent cette dame à le détourner du théâtre. Je demandais à Voltaire ce qu'il avait répondu à ce beau conseil : « Rien, me dit-il, mais je donnai *Zaïre.* »

Les analogies de *Zaïre* avec *Othello* sautent aux yeux, surtout dans les deux derniers actes. Orosmane, c'est Othello transporté sur les bords du Jourdain, ennobli, changé en soudan, élevé à la dignité tragique ; la vertueuse Zaïre, c'est Desdémona ; Corasmin lui-même est un Yago édulcoré et affadi. Les deux lettres dédicatoires à M. Falkener, négociant anglais, quoiqu'il affecte, tout en y parlant de Dryden, d'Addison et du théâtre britannique, de ne pas prononcer le nom de Shakespeare, suffiraient à désigner la source où il a puisé ; on peut même dire que ce silence est un argument de plus.

Voltaire écrivit *Zaïre* en vingt-deux jours ; il s'en vante dans l'*Avertissement* et dans sa correspondance. — « Le sujet m'entraînait. La pièce se fai-

sait toute seule. Tout le monde me reproche ici que je ne mets pas d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux, que ce que je versifie à présent pour leur plaire. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorency, de saint Louis, de Saladin, de Jésus et de Mahomet s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera (1). » Mais ne vous laissez pas prendre à cette apparente ironie, à ce ton d'escamoteur méditant un tour de passe-passe où les badauds ne verront que du feu : Voltaire attachait une extrême importance à *Zaïre;* il était persuadé que la précipitation et la fièvre avec lesquelles il l'avait composée étaient l'inspiration de la sibylle sur son trépied ; et les passages mêmes où il en parle avec cette légèreté inséparable de son style ordinaire ne prouvent-ils point quels avaient été, jusque dans l'entraînement du sujet, l'effort et l'artifice de ses combinaisons? *Zaïre* touchait à toutes les cordes et pouvait satisfaire tout le monde : les femmes, par la tendresse et la passion qui débordent

(1) Lettre à M. de Formont.

de chaque scène; les *patriotes*, par les grands souvenirs de l'histoire de France; les chrétiens, par la chaleur des tirades religieuses et l'épisode de Lusignan; les philosophes, par l'espèce d'égalité établie entre le christianisme et le mahométisme, l'intérêt jeté sur Orosmane, les exemples de vertu, de grandeur d'âme et de générosité puisés dans les deux religions.

> Oui, je vais, mon cher Cideville,

écrivait-il un mois avant la représentation,

> Vous envoyer incessamment
> La pièce où j'unis hardiment
> Et l'Alcoran et l'Évangile,
> Et justaucorps et doliman,
> Et la babouche et le bas blanc,
> Et le plumet et le turban...

En faudrait-il davantage pour juger cette tragédie *chrétienne*, dont il dit négligemment ailleurs : « On l'a jouée fort souvent à la place de *Polyeucte*. » Le Théâtre-Français a précisément repris ces deux œuvres au lendemain l'une de l'autre en 1874, comme s'il eût voulu nous faire mesurer la distance qui sépare le génie du talent, l'inspiration vraiment et profondément chrétienne d'un christianisme de surface et de convention, employé uniquement en guise de machine dramatique.

Mais enfin la chevalerie et l'amour, l'Orient et la France, le dix-huitième siècle et le treizième, se trouvaient mêlés dans un amalgame habile qui donnait à la pièce l'illusion de la nouveauté, les apparences d'une conception originale, d'un drame religieux et national à la fois. *Zaïre* remuait toutes les fibres d'un auditoire qui n'était pas encore en 1732, comme il le fut plus tard, profondément desséché par le scepticisme, et qui, à la voix de Voltaire, crut revenir à la nature, se retremper et se rajeunir.

Cependant la victoire ne fut pas remportée sans combat. Les comédiens, dépaysés dans un milieu nouveau pour eux, alarmés peut-être des *hardiesses* de l'auteur, jouèrent d'abord assez mollement. Le parterre, le premier soir, était partagé en deux camps à peu près égaux, et les ennemis du poète ne laissèrent passer ni les défauts de l'intrigue, ni les négligences échappées à son improvisation (1). Voltaire corrigea en toute hâte les fautes soulignées par les murmures des spectateurs hostiles ou simplement impartiaux.

(1) Quand Haller vit jouer la pièce à Monrepos, il ne fit pas d'autre réflexion que celle-ci : « Voilà la première fois que je vois donner un rendez-vous d'amour pour se faire baptiser. — Il est heureux, dit Voltaire en apprenant la remarque de Haller, que le malin Suisse n'ait pas tenu ce propos au parterre de la Comédie française : ma *Zaïre* était... *perdue*. »

La vogue, une fois conquise, ne se refroidit plus. *Zaïre* marqua, pour ainsi dire, une ère nouvelle au théâtre ; elle fut, toutes proportions gardées, quelque chose comme le *Cid* du dix-huitième siècle : « Voltaire, s'écrie un biographe enthousiaste, M. Eugène Noël, Voltaire ne venait pas seulement de faire un chef-d'œuvre ; le génie s'allume au génie : il venait de créer des grands hommes. Les J.-J. Rousseau, les Buffon, les d'Alembert, les Diderot, furent comme évoqués par cet éclat sublime. On vit que tout n'était pas dit, que tout, au contraire, était encore à dire et à faire, et qu'il s'agissait, en littérature, en philosophie, en politique, de la création d'un nouvel ordre de choses. Le monde se retrouvait comme aux premiers jours. Les âmes candides s'emplissaient de délices, et, trente ans plus tard, si l'on eût interrogé les grands hommes du siècle, tous auraient retrouvé dans leurs souvenirs ce moment de *Zaïre*. Quand un tel chef-d'œuvre est donné au monde, celui même qui en est l'auteur ne peut savoir l'étendue de la tâche qu'il accomplit, car il devient, même à son insu, une des colonnes de la conscience publique. Heureux et bénis ceux qui, chez un peuple, ont entretenu l'enthousiasme, ont éveillé et fortifié la conscience ! Celui qui fut le plus agrandi par le succès de *Zaïre*, ce fut Voltaire lui-même : plus de repos, chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre !...

Dirai-je que deux ou trois gazetiers, opprobre de la littérature, firent de la critique et se firent huer? Mais qu'importent des gazetiers? Pour ne pas sentir une telle œuvre, de tels vers, il fallait être la plus abandonnée créature, un abbé Desfontaines, un Fréron. »

Que les temps sont changés! A la reprise de 1886 comme à celle de 1874, ce furent justement les plus voltairiens qui maltraitèrent le plus *Zaïre*. M. Noël a dû bien souffrir en voyant que les « gazetiers, opprobre de la littérature », s'appellent aujourd'hui légion. M. Vacquerie, particulièrement, dans le *Rappel*, se conduisit comme « la plus abandonnée créature » : il dépassa Desfontaines et Fréron en dénonçant presque, dans la reprise de cette tragédie, une manœuvre des ennemis de Voltaire, qui, pour le déshonorer, exhumaient les parties inférieures de son œuvre. M. Vacquerie s'est laissé entraîner trop loin par son ardeur romantique. L'auteur de *Ruy-Blas* n'eût pas signé *Zaïre*, mais il fut un temps, nous le verrons tout à l'heure, où il l'admirait.

Les défauts de la pièce sont nombreux et choquants. L'intrigue est puérile, le plan défectueux, la forme surannée. Quelques scènes appartiennent au domaine du mélodrame plutôt que de la tragédie. La croix grâce à laquelle Lusignan reconnaît sa fille vaut la fameuse *croix de ma mère* qui a fait un si long service au boulevard du Crime, et le

dénouement repose sur une sorte de calembour, sur le double sens du mot *fidèle*, qui termine le billet de Nérestan à Zaïre, et qu'Orosmane interprète comme une trahison à sa *flamme*, tandis qu'il est simplement synonyme de *chrétienne*. La fragilité des ressorts qui amènent ce dénouement affreux est extrême et leur invraisemblance excessive. Comment admettre qu'un homme du caractère d'Orosmane, intelligent, généreux, magnanime, soit conduit à l'assassinat de ce qu'il aime par un billet d'une insignifiance aussi absolue, conçu en termes tellement vagues, dans leur physionomie ambiguë, qu'on n'imagina jamais moyen plus primitif, et que la moindre explication suffirait pour tout éclaircir? Comment admettre la prolongation de cette équivoque, où se trahit sans cesse l'effort de l'auteur pour écarter le mot qui la dissiperait si naturellement? Tous ces ressorts mesquins sont en disproportion trop évidente avec la catastrophe qu'ils produisent, et celle-ci n'est pas mieux préparée par la peinture superficielle de la jalousie d'Orosmane que par les moyens matériels et l'intrigue du drame. Voltaire, qui traitait Shakespeare de sauvage, aurait eu tout à apprendre de lui pour l'art savant des préparations, des développements et des caractères.

Ce n'est pas tout : l'auteur nous peint un Orient de fantaisie, comme il nous montre des chevaliers de romance. Le moyen âge de Voltaire est, à peu de

chose près, celui du comte de Tressan. Sa *jeune et belle* Zaïre eût été digne d'épouser le *jeune et beau* Dunois. Oserai-je même dire que, malgré les farouches *turqueries* de la fin, les amours d'Orosmane et de sa captive font songer à celles de Mathilde et de Malek-Adel dans le roman de Mme Cottin? Les personnages posent, déclament, se répandent en longues tirades et en maximes bouffies. L'abus de la sentence est poussé presque aussi loin que celui de l'épithète oiseuse, dans ce style sans précision, sans propriété, dans cette versification facile et diffuse, dont la trame molle et lâche, relevée de quelques traits brillants, est aussi éloignée de la perfection de Racine que de la vigueur de Corneille.

Mais la pièce a la qualité souveraine sans laquelle les autres ne sont rien, et qui recouvre tous les défauts : elle plaît, elle émeut, elle entraîne. L'intérêt se soutient et croît d'un bout à l'autre. Il y a là une jeunesse, un pathétique, une flamme, une émotion sincère et communicative que Voltaire ne retrouvera plus. Les beaux *couplets*, comme on disait jadis, abondent dans *Zaïre* et remuent l'âme de l'auditeur. Pièce enchanteresse, a écrit Rousseau, et le mot est vrai ; *Zaïre* a ce charme et cet éclat qui, sur certains visages, dominent toutes les imperfections et les irrégularités. Le deuxième acte laisse dans la salle un de ces frémissements que soulèvent les grandes

situations dramatiques. Les plus blasés ne peuvent entendre la tirade classique du vieux Lusignan sans que le cœur leur batte. Aussi, quoique cette tragédie soit une pièce d'un intérêt purement romanesque, où le spectateur *sensible* se trouve incité à prendre les intérêts de l'amour de Zaïre contre la dureté de la foi qu'on lui impose, ce n'en est pas moins à la source chrétienne que Voltaire a puisé son inspiration la plus haute et la plus irrésistible. « Mon cher ami, disait Charles Nodier à Casimir Delavigne après ses premières *Messéniennes,* je n'ai qu'un conseil à vous donner : c'est, lorsque vous voudrez vous remettre à rimer, de conduire d'abord votre muse à la messe. » Casimir Delavigne se souvint de ce conseil en écrivant sa *Jeanne d'Arc,* et cela lui porta bonheur. Voltaire, lui aussi, a conduit une fois sa muse à la messe, et il en est né l'admirable épisode de Lusignan. N'est-ce pas la plus significative victoire dont puisse se vanter la poésie chrétienne, que d'avoir, en un jour d'inspiration, de sincérité, de jeunesse, échauffé, fécondé Voltaire lui-même, jusqu'à lui dicter le plus beau et le plus éloquent passage qui soit jamais sorti de sa plume!

Après l'éclatant succès d'*Œdipe,* Voltaire avait essuyé successivement plusieurs échecs au théâtre, avec *Artémise, Marianne,* l'*Indiscret.* Il s'était relevé un peu avec *Brutus,* qui n'eut pourtant pas plus

de quinze représentations ; mais il retomba avec *Ériphyle*. Après le triomphe de *Zaïre*, il retombe de nouveau avec *Adélaïde Duguesclin* et le *Duc de Foix*. Que d'autres chutes encore : *Zulime*, *Olympie*, le *Triumvirat !* Mais il ne laisse rien perdre ; il refait, quelquefois à plusieurs reprises, ses pièces malheureuses ; il en ramasse les débris qui peuvent servir encore ; il change le dénouement d'*Hérode et Marianne*, puis y substitue un rôle à un autre ; il ajoute des chœurs à *Ériphyle ;* d'*Adélaïde Duguesclin* il tire trois autres pièces, d'abord *Amélie, ou le Duc de Foix*, puis le *Duc d'Alençon, ou les Frères ennemis*, en réduisant la tragédie en trois actes et en retranchant les rôles de femmes ; enfin *Alamire*, qui n'a pas été imprimée. Avec sa facilité sans rivale, de telles transformations ne lui coûtaient rien. « Je n'ai pas cette raideur d'esprit des vieillards, mon cher ange, écrivait-il à d'Argental ; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir une bêtise, j'en mets vite une autre à la place. »

Après *Adélaïde Duguesclin* vinrent la *Mort de César*, cette tragédie non seulement sans amour, mais sans femmes, faite « dans le goût anglais », d'après « l'ouvrage monstrueux » de Shakespeare, homme de génie, malheureusement gâté par la gros-

sièreté de son siècle, — et qui peut passer pour la reine des tragédies de collège; puis la touchante *Alzire*, qui fit verser bien des larmes; puis *Mahomet*, dont le pape Benoît XIV accueillit l'hommage; puis *Mérope*, que le P. de Tournemine se chargea de présenter lui-même au public, dans une préface sous forme de lettre au P. de Brumoy, comme une de nos tragédies les plus parfaites, qui nous rendait la simplicité, le naturel, le pathétique d'Euripide, qui concourait à faire du théâtre une école des mœurs et où l'art du versificateur, aussi bien que celui du poète dramatique, s'était surpassé.

On a dit de *Mérope* que c'est, toutes proportions gardées, l'*Athalie* de Voltaire, et ce rapprochement, qu'il ne faut pas vouloir pousser trop loin, vient d'autant plus naturellement à l'esprit que *Mérope* est, comme *Athalie*, une tragédie sans amour, débarrassée de cet élément romanesque que Voltaire avait lui-même, après Corneille, introduit dans *Œdipe*, et ramenée à la noble simplicité de l'art grec. Il n'a pas ici, comme dans *Zaïre* et dans *Alzire*, le mérite de la conception, qu'il a prise à Maffei, mais le mérite de l'exécution lui reste tout entier; il a su mettre très habilement en scène, avec une sobriété et souvent une vigueur saisissantes, les situations dramatiques de la pièce, dessiner nettement les figures, concentrer l'intérêt, porter par degrés l'émotion et

l'anxiété à leur comble, et, si le style y reste bien loin encore de la perfection soutenue de son modèle Racine, s'il garde toujours çà et là des traces d'improvisation, l'empreindre néanmoins de vigueur et de pathétique, et y semer, — sans abuser de la maxime, presque sans déclamation, — des vers frappés en médailles et passés en proverbes.

A *Mérope* succédèrent coup sur coup *Sémiramis*, *Oreste* et *Catilina*, trois sujets déjà traités par Crébillon. On juge bien qu'une pareille rencontre n'avait rien d'involontaire. Mme de Pompadour s'était sentie prise d'une admiration subite et assez inattendue pour le vieux poète tragique, juste au moment où Voltaire venait de s'émanciper jusqu'à décocher contre elle quelques épigrammes ; elle lui avait donné une pension et une place à la Bibliothèque du roi. Piqué au jeu, Voltaire ne voulut plus se borner à maltraiter son rival par des railleries qui n'étaient pas toujours des raisons ; pour écraser celui qu'on osait lui opposer, il résolut de reprendre la plupart des sujets traités par Crébillon, comme Sophocle avait recommencé plusieurs tragédies du vieil Eschyle. Il refit donc successivement *Sémiramis*, puis *Électre* sous le titre d'*Oreste*, *Catilina* sous celui de *Rome sauvée*, le *Triumvirat*, en lui conservant le même nom, et enfin *Atrée*, qu'il appela *les Pélopides*. Il ne laissa à Crébillon qu'*Idoménée*, *Xerxès*, *Pyrrhus*, que peut-

être il n'avait pas jugées dignes de son émulation, quoique cette dernière pièce en fût certainement très digne, et *Rhadamiste,* contre le succès de laquelle il n'osa entrer en lice. Mais il n'a pas toujours été vainqueur dans cette lutte corps à corps ; car, s'il a triomphé dans sa *Rome sauvée* et sa *Sémiramis*, les *Pélopides* et le *Triumvirat* sont restés au-dessous de Crébillon, et *Oreste* même n'est pas parvenu à faire oublier *Électre.*

Voltaire s'écriait dans un bel accès d'indignation :

On m'ose préférer Crébillon le barbare !

On avait tort sans doute. Et cependant il ne serait pas trop paradoxal de prétendre que, si le barbare est très inférieur à l'auteur de *Zaïre* comme écrivain, il l'emporte par des qualités plus fortement tragiques.

Voltaire ne se contenta pas d'avoir lutté directement contre l'auteur d'*Atrée* et d'*Électre :* au lendemain de sa mort, il en publia une critique sans ménagement, déguisée sous le titre menteur d'*Éloge,* tant sa rancune était profonde contre le *barbare* qu'on avait osé mettre au-dessus de lui. Il ne lui donne guère que des louanges insignifiantes ou perfides, qui aboutissent aussitôt, sous de beaux semblants d'impartialité, à une impitoyable censure.

Personne ne s'y trompa ; on y reconnut du premier coup l'esprit et la main de Voltaire, et d'Alembert lui-même, qui pourtant n'aimait pas Crébillon et devait, seize ans plus tard, lire à l'Académie un autre prétendu *Éloge* du même poète, qui n'est en réalité que l'éloge de Voltaire, se scandalisa « qu'on eût choisi le moment de sa mort pour jeter des pierres sur son cadavre ».

Les succès des principales œuvres tragiques de Voltaire s'expliquent aisément par ses qualités brillantes, quoique superficielles, par le mouvement des scènes, la chaleur et quelquefois l'éclat du style, par des situations pathétiques et de beaux coups de théâtre. On ne sait pas assez et il est piquant de rappeler que Victor Hugo, dans sa jeunesse, fut un admirateur de ces ouvrages. Lisez, dans *Littérature et philosophie mêlées*, l'étude sur Voltaire datée de 1823-1824 ; vous y trouverez, mêlé à un virulent réquisitoire contre le philosophe, un vif éloge de ses tragédies, « où il se montre réellement grand poète, où il trouve souvent le trait du caractère, le mot du cœur », où il a « tant d'admirables scènes ». Il ne craignait pas d'ajouter qu'un examen approfondi de l'œuvre dramatique de Voltaire l'avait convaincu de sa haute supériorité au théâtre et que, si « au lieu de disperser les forces colossales de sa pensée sur vingt points différents, il les eût toutes réunies vers

un même but, la tragédie, il eût surpassé Racine et peut-être égalé Corneille ».

En même temps que ses tragédies, Voltaire sème en se jouant les épîtres, les discours en vers, les petits poèmes, les stances, les madrigaux, les satires, et il entame en 1747, avec *Zadig* et *Babouc,* cette longue série de contes qui ne devait se terminer que deux ou trois ans avant sa mort, par l'*Histoire de Jenni* et les *Oreilles du comte de Chesterfield.* Dans les épîtres et les discours moraux ou philosophiques, on reconnaît l'imitateur de Pope, le disciple littéraire de Boileau, avec une forme moins châtiée, mais plus vive et plus piquante. Vous les mettriez dans un creuset, depuis le premier vers jusqu'au dernier, sans en pouvoir extraire un atome de poésie. N'y cherchez surtout aucune invention poétique dans le style, quoiqu'ils puissent faire illusion par une chaleur souvent factice, par une verve ingénieuse et une facilité brillante. L'image y est rare, l'épithète banale et la rime négligée. C'est de la prose lumineuse, à laquelle le rythme attache des ailes. Voltaire touche de plus près à la poésie dans le vers libre, le petit vers, mieux accommodé à la nature de son génie. Il ne s'agit pas de l'ode, car il n'est pas plus un poète lyrique que Boileau, mais de la stance et de ce qu'on appelle la poésie légère. Là, comme dans les strophes délicieuses : *Si vous voulez que j'aime encore,* il lui

arrive de trouver un moment la poésie par la grâce aimable, le tour alerte et piquant, l'alliance d'un peu de sentiment à beaucoup de malice.

Les contes en vers ont été relégués dans l'ombre par les contes en prose, qui ne sont pour la plupart que des pamphlets philosophiques sous une nouvelle forme, des œuvres de polémique arrangées en récits, toutes pleines d'allusions satiriques et de personnalités cruelles, où un esprit véritablement diabolique pétille à chaque phrase. Nul ne sait mieux l'art de ridiculiser un homme ou une théorie par un trait décoché en passant, de glisser un raisonnement sous forme de plaisanterie, de mettre une idée en relief par d'ironiques contrastes ou des rapprochements imprévus. Toutes ces fictions, où Voltaire ne recule pas devant le fantastique, mais en y portant toujours la même allure railleuse et dégagée, reposent sur un fond de morale accommodante et d'incurable scepticisme. Le type du genre est ce *Candide* à la verve éblouissante et cynique, dont la gaieté impie, agressive, effrontée, finit par serrer le cœur.

III. — VOLTAIRE ET FRÉDÉRIC.

Nous ne pouvons songer à suivre d'étape en étape cette longue vie si pleine et si agitée. Arrêtons-nous du moins à l'un de ses épisodes les plus caractéris-

tiques : l'histoire des relations personnelles qui se nouèrent étroitement et se dénouèrent violemment entre les deux plus grands rois du dix-huitième siècle, — le roi Frédéric et le roi Voltaire. Cet épisode ne projette pas de moindres lumières sur la figure du souverain que sur celle de son ami. On n'y voit ni le général, ni le politique, ni le monarque, ni le fondateur de la Prusse, mais simplement le philosophe en déshabillé, le poète en goguette, le Mécène à la façon prussienne, — composé singulier, a dit Macaulay, de Mithridate et de Trissotin. — On le connaît plus intimement en le replaçant dans le milieu qu'il s'était créé lui-même et où il revenait avec prédilection, lorsqu'il n'était pas occupé à battre l'Autriche ou la Saxe. Son entourage le peint, et si cette galerie d'originaux, qui se résume dans le nom de Voltaire comme dans sa plus haute expression, est curieuse à étudier en elle-même, elle ne l'est pas moins pour la façon dont elle nous aide à bien comprendre un homme qui se rattache à l'histoire de notre philosophie et de notre littérature au dix-huitième siècle.

Toutes les nations, — sauf la sienne, — étaient représentées dans ce noyau de libres penseurs et de joyeux épicuriens que le roi de Prusse avait groupés autour de lui. Il s'y trouvait des Français, des Anglais, des Italiens ; il s'y trouvait même un Alle-

mand, mais qui n'avait d'allemand que le nom et le lieu de naissance, — si bien qu'un Parisien admis aux soupers de Sans-Souci eût pu s'écrier, en parlant à Frédéric, comme jadis un de ses compatriotes à la table du duc de Zell : « En vérité, Monseigneur, ceci est assez plaisant : il n'y a ici que vous d'*étranger!* » Mais Frédéric lui-même s'efforçait d'être un véritable Français : il l'était, au moins d'intention, par l'esprit et par le goût. Il vivait les yeux fixés sur la France. Son idéal était à Paris, dans les bureaux de l'*Encyclopédie*, et l'objet de son émulation fut toujours de copier, dans les petitesses de leur vie comme dans celles de leurs œuvres, nos philosophes et nos poètes.

Chose bizarre! le créateur de la Prusse, ce monarque dont Joseph de Maistre a dit spirituellement qu'il fut moins un grand homme qu'un grand Prussien, faisait aussi peu de cas de ses compatriotes que de sa langue natale. Il considérait l'allemand comme un jargon et se vantait volontiers de n'en savoir que ce qu'il fallait pour donner un ordre à ses domestiques ou à ses grenadiers. Tout Prussien était, par principe, exclu de ces soupers où pétillait, dans des orgies de sophismes et de paradoxes, la verve cynique des habitués : « Le roi, écrit Zimmermann, croyait qu'un bel esprit allemand était un être absolument imaginaire. » Jadis pareille

impertinence, exprimée sous une forme moins tranchée dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, avait soulevé toute l'Allemagne savante contre le père Bouhours ; mais les Prussiens de Frédéric avaient le caractère mieux fait : ils se résignaient sans peine à reconnaître une supériorité que le rapprochement rendait plus évidente et plus incontestable, et c'est un Prussien qui nous a transmis l'opinion de Frédéric, en s'y ralliant.

En 1750, à l'époque où Voltaire, après deux séjours passagers à la cour du roi de Prusse, allait venir s'y fixer pour trois ou quatre ans, l'Allemand qui figurait dans la galerie philosophique de Postdam et de Sans-Souci était le baron de Pollnitz, aventurier spirituel et sans scrupules, espèce de Casanova germanique, qui n'eut jamais d'autre règle de conduite que son intérêt et son plaisir, qui changeait de religion comme on change de gants, et nous a légué, dans ses lettres amusantes et cyniques, un des miroirs où se reflètent le plus sincèrement les mœurs du dix-huitième siècle. La Grande-Bretagne était représentée par les frères Keith et par milord Tirconnel, — « ce gros cochon de milord Tyrconnel, » dit Voltaire, qui l'aimait et lui prodigue les gentillesses de ce genre dans sa correspondance, — franc épicurien, voluptueux sans préjugés, gourmand héroïque, homme d'esprit d'ailleurs, et dont les

dents lui servaient à mordre son prochain autant qu'à se donner des indigestions. L'Italie avait envoyé près de Frédéric le chevalier Algarotti, égoïste aimable, charmant et mielleux, très discret, très prudent, très habile, d'une souplesse parfaite et d'une grâce toute vénitienne, qui excellait à recouvrir la science de fleurs et à mettre en termes galants à l'usage des dames les principes et les découvertes de Newton.

Quant à la France, outre le chevalier de Chasot, la plus sympathique figure du groupe, étourdi, prodigue, inconsidéré, libertin, mais brave, ardent, plein de verve et de belle humeur, elle comptait, avant l'arrivée de Voltaire, trois personnages principaux à la cour de Frédéric. C'était d'abord le marquis d'Argens, devenu philosophe après une jeunesse orageuse et folle; portant dans ses doctrines le même dévergondage audacieux, le même mépris de toute règle qu'il avait montrés dans sa vie, pamphlétaire, fabricateur de petits livres destinés à être vendus sous le manteau; esprit fort tout pétri de faiblesses, de crédulités, de superstitions et de terreurs; étrange tissu d'inconséquences qui en faisaient un objet de risée même pour ses amis, ne croyant pas en Dieu, mais croyant à la funeste influence du vendredi, du nombre treize et des salières renversées. C'était ensuite l'immonde la Mettrie,

qui se qualifiait l'*athée du roi*, comme jadis Scarron s'était appelé le *malade de la reine*, enfant perdu de la philosophie, sceptique et sensualiste, désavoué même par son propre parti, qu'il compromettait et qu'il effrayait, impudent bouffon, si grisé de matérialisme, que ses doctrines ressemblaient aux rêves d'un esprit aviné. Ce drôle licencieux, ce paillasse et cet Arétin d'un parti qui eût voulu pouvoir le secouer, mais auquel il s'attachait comme la gale; ce philosophe de mauvais lieu, qui indignait Diderot, qui consternait d'Holbach et que d'Argens lui-même reniait, mais dont les gamineries sans frein charmaient Frédéric, peu délicat de sa nature, devait finir par *crever* d'indigestion pour avoir englouti goulûment un pâté tout farci de truffes et de lard au chevet d'un malade, — lord Tyrconnel, — qui croyait lui-même, comme son médecin, que « Dieu (?) avait fait l'homme pour manger et pour boire ».

Le plus illustre de cette petite ménagerie était Maupertuis, savant géomètre et astronome, dont le mérite avait malheureusement pour contrepoids un orgueil excessif, une vanité irritable, une originalité calculée, un esprit de domination poussé jusqu'à la tyrannie. L'orgueil de Maupertuis, en se heurtant à celui de Voltaire, devait amener un conflit retentissant dont sa réputation est demeurée la victime. La postérité a oublié, ou peu s'en faut, l'auteur de la

Vénus physique, le président de l'Académie de Berlin, le héros de l'expédition au pôle nord, pour ne se souvenir que du « Lapon natif de Saint-Malo », et de ses desseins parricides contre le bon docteur Akakia. Grâce à cette immortelle diatribe où Voltaire retournait contre son adversaire ses propres armes avec une supériorité écrasante, et lui rendait à usure les épigrammes et les invectives dont Maupertuis était lui-même si prodigue, le nom de celui-ci provoque à peu près le même sourire que ceux des Nonotte et des Patouillet.

Voltaire s'est fait l'historien de son premier séjour à Berlin en 1740, et, tout en nous tenant en garde contre un narrateur si suspect, principalement dans sa propre cause, en le complétant et en le redressant au besoin, nous allons suivre son récit d'aussi près que possible, car qui oserait le refaire après lui ?

Lorsque Frédéric-Guillaume mourut, son fils entretenait avec Voltaire, depuis plus de quatre ans, une correspondance qui avait débuté de la part du prince royal de Prusse par une vraie déclaration d'amour. Il en usait de même avec beaucoup d'autres écrivains ; mais le principal fardeau était tombé sur l'auteur de la *Henriade*, à qui il envoyait des lettres en vers, des traités de métaphysique, d'histoire, de politique, en le qualifiant d'homme divin, de Platon,

de « mortel qui fait honneur à la parole ». Voltaire, en retour, le traitait de Marc-Aurèle et de Salomon du Nord. A l'entendre, Frédéric faisait des vers comme Catulle, jouait de la flûte comme Télémaque, et réunissait en lui Auguste et Virgile. Plus tard, ce sera César et l'abbé Cotin; mais n'anticipons pas. C'était alors un échange de coquetteries charmantes, où les épithètes ne coûtaient rien, et les cadeaux mêmes se mettaient de la partie. Un jeune Courlandais, qui faisait des vers français tant bien que mal, et qui en conséquence était alors le favori de Frédéric, fut d'abord dépêché à Cirey. Voltaire le reçut avec une belle illumination où l'on voyait le nom du prince royal accompagné de cette devise : *l'Espérance du genre humain.* Aussi ne faut-il pas s'étonner si Frédéric ne cessait d'entretenir son *cher ami* des marques d'amitié solide qu'il lui destinait quand il serait sur le trône.

Enfin il y monta, et dépêcha sans perdre de temps à Voltaire, alors à Bruxelles, son ambassadeur Camas, qui fit prier le poète de passer chez lui sur l'heure, parce qu'il avait le plus magnifique présent à lui faire de la part du roi son maître :

« Courez vite, dit Mme du Châtelet; on vous envoie sûrement les diamants de la couronne. »

Voltaire courut, et trouva un quartant de vin que le roi lui envoyait. Il s'épuisa en protestations d'é-

tonnement et de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de Sa Majesté, substituées aux solides dont elle l'avait flatté jadis, et partagea le quartaut avec Camas.

Ce fut vers cette époque que Frédéric, qui venait de tomber malade dans le petit château de Vesel, à deux lieues de Clèves, écrivit à notre poète que, ne pouvant aller le voir incognito, comme il en avait l'intention, il comptait sur lui pour faire les avances. Pour un homme qui professait à ce point la passion des philosophes, sinon de la philosophie, Voltaire était le complément et le couronnement indispensable de sa collection. Il se décida donc, et partit pour la résidence de Marc-Aurèle. Il trouva à la porte un soldat pour toute garde. Le conseiller privé Rambonet, ministre d'État, se promenait dans la cour en soufflant sur ses doigts. Ce personnage important avait de grandes manchettes de toile sales, un chapeau troué, une vieille perruque dont un côté entrait dans l'une de ses poches, tandis que l'autre passait à peine l'épaule.

Voltaire fut conduit dans l'appartement de Sa Majesté, qui n'avait que les quatre murailles. Il aperçut dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel un petit homme, qui n'était autre que le roi, suait et tremblait la fièvre, enveloppé dans une mé-

chante couverture. Il lui fit la révérence, et commença la connaissance par lui tâter le pouls. L'accès passé, Frédéric se mit à table, et l'on traita à fond, pendant le souper, de l'immortalité de l'âme, de la liberté et des androgynes de Platon.

Le roi se remit entre les mains du poète, le prenant pour son Mentor et le priant de lui prodiguer ses conseils. Celui-ci, touché, commença par l'exhorter à la paix, dont il lui fit un magnifique tableau : « Vous arrivez bien, répondit Frédéric ; j'ai un petit démêlé avec l'évêque de Liège, qui me dispute la possession d'un faubourg. Je vous serais obligé, mon cher Platon, d'aider Rambonet, que voici, à me faire un manifeste qui constate mes droits à la face de l'Europe. »

Voltaire était trop poli pour refuser ; et l'apôtre de la paix débuta par une déclaration de guerre, ne doutant point qu'un roi avec qui il soupait, et qui l'appelait son ami, ne dût avoir toujours raison.

« Je ne laissai pas, dit-il, de me sentir attaché à lui, car il avait de l'esprit, des grâces, et de plus il était roi, ce qui fut toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire, ce sont nous autres, gens de lettres, qui flattons les rois ; celui-là me louait depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que Desfontaines et d'autres gredins me diffamaient dans Paris au moins une fois la semaine...

Le moyen de résister à un roi victorieux, poète, musicien et philosophe, et qui faisait semblant de m'aimer! Je crus que je l'aimais. »

Peu de temps auparavant, Frédéric, qui n'était point encore souverain, et à qui son père n'avait pas fait aimer le pouvoir absolu, s'était avisé d'écrire, de bonne foi et avec la naïveté d'un enthousiasme tout juvénile, l'*Anti-Machiavel,* où il réfutait vertueusement la théorie des deux morales. Voltaire lui représenta qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le même temps qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Mais le libraire hollandais demanda tant d'argent pour arrêter l'édition, que le roi, qui d'ailleurs n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que payer pour ne pas l'être.

Sur ces entrefaites, un plat de champignons changea la destinée de l'Europe en causant une apoplexie à l'empereur Charles VI. Il parut bientôt que Frédéric II, roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de Machiavel que le prince royal avait semblé l'être. Il songea à envahir la Silésie, et Voltaire, pour laisser le champ libre à cette évolution imprévue du nouvel Antonin, retourna tranquillement philosopher à Cirey.

Quelques années plus tard, il devait revoir en

diplomate, en agent secret du gouvernement, le souverain qu'il avait visité d'abord en poète. Tous les historiens de Voltaire ont signalé cet épisode de sa vie, dont on peut d'ailleurs suivre la trace dans sa correspondance comme dans ses mémoires. Mais il n'avait pas encore été éclairé d'une lumière aussi abondante en ses particularités les plus intimes que dans le livre de M. le duc de Broglie : *Frédéric II et Louis XV*, dont il forme l'un des plus piquants épisodes, et aussi l'un des plus neufs, grâce aux documents nouveaux que lui ont fournis les archives des affaires étrangères, et spécialement aux lettres inédites de Voltaire à Amelot avant son entrée en Prusse et après son retour.

C'est Richelieu qui, servant de trait d'union naturel entre les vices de Louis XV et l'impiété de Voltaire, qu'il réunissait en lui seul, imagina cette mission occulte, où le poète nous a donné la comédie à ses dépens, — une comédie rappelant par quelques points le *Comte de Boursoufle*, mais qui vaut mieux. En cette année 1743, dans la complication et l'entre-croisement d'intérêts qui venaient encore une fois de bouleverser l'échiquier sur lequel se jouait la longue partie de la succession d'Autriche, le grand Frédéric gardait l'attitude inquiétante du sphinx, et le gouvernement français avait un intérêt puissant à connaître ses dispositions secrètes.

Une première fois, l'année précédente, il nous avait perfidement faussé compagnie en écrivant au maréchal de Belle-Isle : « Ma partie est gagnée ; songez à la vôtre, » et Voltaire n'avait pas craint de l'en féliciter par une lettre dont la divulgation souleva contre lui une indignation générale. Peu s'en était fallu même qu'on ne prît contre lui des mesures de rigueur parfaitement méritées. Maintenant le besoin qu'on avait de ménager Frédéric faisait à Voltaire un titre de cette amitié, et, loin de s'en défendre, il l'étalait comme un honneur et comme une sauvegarde. « L'on a besoin du roi de Prusse : on n'a garde de le chagriner (c'est-à-dire de chagriner Voltaire), lit-on dans le *Journal de police* à cette date (16 avril 1743). Aussi Voltaire ne demande pas mieux qu'on le croie bien avec ce prince, et je suis persuadé qu'il ne néglige rien pour accréditer cette opinion. D'ailleurs, on peut se servir de lui pour traiter avec le roi de Prusse. » On pouvait s'en servir du moins pour l'espionner, et voici comment.

Voltaire, on l'a vu, avait eu la singulière idée de se présenter à l'Académie pour y recueillir la succession du cardinal de Fleury. Malgré le succès tout récent de *Mérope* et le soin qu'il avait pris d'écrire à Boyer, évêque de Mirepoix, ainsi qu'à Languet, archevêque de Sens, deux de ces lettres édifiantes qui, à l'occasion, ne lui coûtaient rien, il échoua

complètement. Son irritation fut extrême et se manifesta aussitôt par une pluie d'épigrammes contre ceux qu'il avait encensés la veille. Il ne manqua pas de les envoyer à Frédéric, qui lui répondit par des compliments où il avait soin de retourner de son mieux le fer dans la plaie. Dès que la vanité de Voltaire était en jeu et sa bile en mouvement, il ne savait plus s'arrêter. Il s'acheminait à une lettre de cachet; ses amis lui conseillèrent de se dérober à l'orage. S'il s'éloignait, son refuge naturel était la cour du royal ami de Berlin. Il paraît bien que ce fut Richelieu qui imagina d'utiliser au profit de l'État cet exil volontaire, en se servant du poète pour sonder les intentions du souverain, qui, déjà édifié sur son patriotisme accommodant et le sachant exaspéré, ne se défierait pas de lui. Aussi dépourvu de scrupule envers son ami qu'envers sa patrie, Voltaire embrassa l'idée avec empressement, d'abord comme un moyen de rentrer en grâce par un service signalé, puis par l'ambition de remplir un rôle politique, fût-ce un rôle aussi peu brillant et aussi... délicat (c'est l'épithète la plus polie dont on puisse se servir) que celui où il allait débuter.

Pour lui faire la partie belle et mettre toutes les chances de son côté, on eut soin, par un supplément d'artifices, de lui fournir bien à point un nouveau grief. Après la brusque interdiction de sa *Mort de*

César, Coriolan partit en secouant la poussière de ses pieds, muni d'instructions secrètes, sans oublier le viatique ministériel. Mais, avant de passer chez les Volsques de Berlin, il s'arrêta à la Haye. Cette première étape n'était pas inutile ; elle lui permettait d'attendre, auprès du représentant même de Frédéric et dans le centre le plus hostile à la France, les permis de poste et les passeports dont il avait besoin pour traverser l'Allemagne en armes. Il y pouvait prendre langue, s'initier et rendre les premiers services. Il n'y manqua pas. Le public n'avait aucun soupçon de la comédie : « L'on fait observer, écrit le 1er juillet l'auteur du *Journal de police*, qu'on aurait dû se ménager ce poète, ou s'en assurer. Il est fort mécontent, fort outré et fort bien avec le roi de Prusse. » Malheureusement la prudence de Voltaire n'égalait pas son zèle, et ce diplomate aussi novice qu'impatient de se distinguer ne tarda point à se trahir par des intempérances de langage, une activité brouillonne et des inconséquences bien propres à dessiller tous les yeux. Il n'avait pas encore quitté la Haye, que son rôle était percé à jour aux yeux de son grand ami.

Voulant éclaircir les soupçons qu'il avait conçus tout d'abord, Frédéric s'était avisé d'un moyen aussi simple qu'ingénieux et tout juste aussi peu scrupuleux que celui de Voltaire lui-même, car les deux

compères se valaient. Il expédia à Paris, aux mains d'un ami sûr chargé de la faire passer sous les yeux de qui de droit, la plus impertinente et la plus meurtrière des épigrammes que Voltaire lui eût envoyées à lui-même dans le premier feu de son exaspération, celle où il englobait « le plus stupide des rois » dans ses invectives contre la sottise académique et contre le fanatisme du *pédant de Mirepoix*. Si l'on ne se fâchait pas, plus de doute : c'est qu'on avait des raisons pour faire la sourde oreille. Ce fut précisément ce qui arriva. Dès lors le roi de Prusse savait ce qu'il voulait savoir, et son parti fut pris.

Il faut lire dans l'ouvrage du duc de Broglie les péripéties amusantes de cette comédie d'intrigue où Voltaire, qui a affaire à plus fort que lui, fait de son mieux pour soutirer à son grand ami des aveux qu'il n'obtient pas et pour abuser d'une confiance qu'on lui refuse. Avec cette malice cruelle qui était le propre de son caractère, Frédéric le berne en prenant plaisir à exciter ses désirs et ses espérances, puis en se dérobant au moment décisif. Il joue avec le poète comme le chat avec la souris. Il ne lui révèle rien, mais il le comble de compliments et d'hommages qui lui tournent tellement la tête, que Voltaire s'y trompe d'abord et croit à son succès. La vanité aveugle ce grand railleur au point de lui fermer les yeux sur les railleries que le roi prodigue au diplo-

mate en couvrant l'écrivain de fleurs. Si bien que, après avoir promis monts et merveilles dans les premières lettres à son ministre, l'auteur de *Mérope* devait avouer dans ses dernières, tout penaud et l'oreille basse, qu'il revenait *bredouille*, si l'on me passe la familiarité de cette expression.

Mais il ne se résignait pas à croire qu'on l'avait mystifié. Voltaire était ainsi fait que, suivant la fine remarque de M. le duc de Broglie, le plaisir de se poser en favori d'un souverain l'emportait sur le déplaisir d'avoir été sa dupe. Frédéric eut même l'art de lui persuader qu'en expédiant ses épigrammes à Paris il n'avait été poussé que par un excès d'amitié, pour rendre son retour impossible et le conserver toujours près de lui. D'ailleurs il ne lui gardait pas rancune ; il lui suffisait de l'avoir si bien joué.

Au fond, cette paire de dignes amis savait à quoi s'en tenir sur la valeur morale l'un de l'autre. Il fallut pour les mettre en froid une nouvelle cohabitation, plus longue, où ils purent se voir, se pratiquer et s'apprécier de près pendant trois ans. Après la mort de Mme du Châtelet, Frédéric, débarrassé de sa rivale, voulut ravoir le poète. Il avait embelli son palais et Potsdam ; Lacédémone s'était transformée en Athènes. Néanmoins Voltaire hésita longtemps, se rejetant sur sa mauvaise santé : il n'avait

plus que le souffle, disait-il, et c'était une triste chose à apporter à Potsdam qu'un cadavre. Mais Frédéric lui envoyait des drogues, en le persiflant sur son agonie à laquelle il ne croyait pas. Puis, pour le piquer au jeu, il affecta de faire l'éloge de ses rivaux, petits ou grands, de Crébillon et d'Arnaud Baculard, ce qui lui réussit mieux que tout reste.

La tactique, d'ailleurs, ne devait pas lui coûter beaucoup : Frédéric avait l'amour des lettres et des écrivains plus qu'il n'en avait le discernement, et son goût n'était point à la hauteur de sa passion. Voltaire partit donc pour prouver au roi qu'il avait grand tort de lui comparer Crébillon ; mais ce ne fut pas sans avoir tracé minutieusement ses conditions, en homme qui ne veut pas mourir de faim. Cette prudence était parfaitement de saison à l'égard d'un monarque dont l'économie égalait, si elle ne la dépassait pas, celle de Voltaire même, et qui portait un tel esprit d'ordre et de mesure dans ses générosités, que le fameux dicton : *Travailler pour le roi de Prusse*, semblerait avoir pris naissance parmi les artistes qu'il protégeait.

Il est curieux de voir comment Frédéric jugeait Voltaire, au moment juste où il se répandait en instances pour le décider à s'établir à Potsdam : « Voltaire vient de faire un tour qui est indigne, écrivait-

il en 1749 à Algarotti. Il mériterait d'être fleurdelisé au Parnasse. C'est bien dommage qu'une âme aussi lâche soit unie à un aussi beau génie. Il a les gentillesses et les malices d'un singe (*un singe!* c'est la comparaison qui vient naturellement à tous les esprits). Je vous conterai ce que c'est, lorsque je vous reverrai ; cependant je ne ferai semblant de rien, ajoute le machiavélique auteur de l'*Anti-Machiavel*, car j'en ai besoin pour l'étude de l'élocution française. On peut apprendre de bonnes choses d'un scélérat. Je veux savoir son français ; que m'importe sa morale? » La morale était le moindre souci de ce roi philosophe.

Plus tard Voltaire en dira bien d'autres lui-même sur le compte de Frédéric! Mais pour le moment nous n'en sommes pas encore là. L'auteur de la *Henriade* fut reçu, suivant sa propre expression, comme Astolphe dans le palais d'Alcine. Pendant quelque temps ce fut une vraie lune de miel. Voltaire ne tarit pas en éloges, son enthousiasme déborde, il se trouve en paradis, et il voue au Salomon du Nord une reconnaissance éternelle, qui devait durer jusqu'à l'année suivante.

Voici quel était l'ordinaire train de vie du Salomon prussien : il se levait à cinq heures du matin en été et à six en hiver. En fait de grandes et petites entrées, de grand aumônier, de premier gentilhom-

me de la chambre, d'huissiers, etc., il y avait un laquais qui venait allumer le feu, raser et habiller le roi, autant du moins que celui-ci le laissait faire. La chambre était assez belle : une riche balustrade d'argent semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux ; mais derrière les rideaux s'élevait une bibliothèque, et quant au lit du roi, c'était un grabat de sangles avec un matelas mince, caché par un paravent.

Lorsque Sa Majesté était habillée et bottée, le stoïque donnait quelques moments à la secte d'Épicure. Il prenait le café avec deux ou trois favoris. Ici quelques détails scabreux que je passe discrètement sous silence : Voltaire dans les mots brave l'honnêteté, comme Frédéric, à l'en croire, la bravait dans ses amusements. Puis venaient les affaires d'État, qui s'expédiaient en une heure. Frédéric-Guillaume avait mis un tel ordre dans les finances, et dans les mœurs une telle habitude d'obéissance militaire, que quatre cents lieues de pays se gouvernaient comme une abbaye, et qu'on administrait l'Église tambour battant, comme l'État : « Moïse, répondait le roi à un ministre qui avait la naïveté de lui citer l'Ancien Testament, Moïse menait ses Juifs comme il voulait, et moi je mène mes Prussiens comme je l'entends. »

Vers les onze heures, Frédéric, en bottes, faisait

dans son jardin la revue du régiment des gardes, puis il dînait et se retirait seul dans son cabinet, où il composait des vers jusqu'à cinq ou six heures. On lui faisait ensuite la lecture. Un petit concert commençait à sept heures ; le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste, et souvent on y exécutait de ses compositions. On soupait dans une petite salle, dont la décoration licencieuse n'empêchait pas les convives de philosopher quelquefois très gravement, mais toujours avec une gravité cynique. Ils niaient tout, le verre en main : âme, conscience, vertu, Dieu même, jusqu'à ce que d'Argens devînt pâle d'émotion en voyant le couteau de son voisin se croiser avec sa fourchette, ou qu'un roulement de tonnerre fît tomber sous la table la Mettrie saisi d'épouvante. Voltaire, c'est tout dire, était le croyant de ces soupers philosophiques.

Pour éviter les oreilles indiscrètes, Frédéric s'était avisé d'une invention merveilleuse. La table descendait toute servie par le plafond, à un coup de sifflet du roi, et derrière chaque chaise se trouvait une *servante* qui, à la seule pression du doigt sur un ressort, montait au plafond et en redescendait, devant chaque convive, avec les objets dont ils avaient besoin. Les laquais étaient invisibles, et les plats semblaient tomber du ciel tout rôtis dans la bouche de ces mécréants.

Arrêtons-nous encore un peu à ces soupers, qui furent aussi célèbres au dix-huitième siècle que ceux du Régent et de Mme du Deffand, car ils rivalisaient de laisser aller avec les premiers, de *philosophie* avec les seconds, sans rivaliser de bonne chère avec les uns ni avec les autres. La licence y était toute en propos : sur ce chapitre-là, les deux rois de la table, Frédéric comme Voltaire, et Voltaire comme Frédéric, étaient deux spéculatifs, deux idéologues, qui n'ont jamais poussé que leurs théories à l'extrême. La gravité philosophique ne laissait pas d'y recevoir d'assez rudes atteintes, dont les saillies énormes et les bouffonneries violentes de la Mettrie faisaient les principaux frais. Ce qu'il se débitait là chaque soir, parfois jusqu'au matin, de mots hardis, d'audacieux paradoxes, de thèses à faire dresser les cheveux sur la tête d'un Allemand, même d'un Prussien, la lecture des pages les plus osées de la *Pucelle,* du *Palladion,* des *Lettres juives,* de l'*Homme-machine*, de l'*Art de jouir,* ne peut suffire à en donner une idée complète, si l'on n'y joint en imagination le complément de folie qu'y ajoutaient les libertés de la conversation, l'émulation de l'esprit, le choc des verres et celui des sophismes.

C'était surtout en vue de ses soupers, on peut le dire, que Frédéric avait formé à Potsdam et à Sans-Souci cette académie familière de libres penseurs ; il

se délassait avec ses amis comme le Régent avec ses maîtresses, et croyait retremper dans ces dévergondages de la pensée son esprit las du fardeau des affaires. Dans ceux qu'il appelait à lui, il ne recherchait pas seulement le talent, le savoir et l'intelligence, mais autant, peut-être plus encore, l'incrédulité, le matérialisme, l'athéisme, le libertinage de l'intelligence, le bruit et le scandale. Il entrait sans doute un peu de fanfaronnade dans cette attitude, mais il y entrait aussi une véritable corruption morale.

Frédéric connaissait bien ses hôtes et ses convives : tout en s'en amusant, il les prisait à leur valeur ; on peut s'en convaincre dans sa correspondance : « Le vieux Pollnitz est mort comme il a vécu, écrivait-il à Voltaire, en friponnant encore la veille de son décès. Personne ne le regrettera que ses créanciers. » Et Pollnitz était depuis quarante ans son ami. Il est vrai qu'il était en même temps son plastron et son souffre-douleur : les deux titres pouvaient parfaitement s'accorder avec un homme tel que Frédéric, qui avait, même dans ses meilleurs moments, un penchant prononcé pour les *farces* de mauvais goût. Ses jeux étaient parfois jeux de prince, et de prince mal élevé. De temps à autre le maître apparaissait sous l'ami. A la longue son affection devenait presque aussi dure à supporter que sa haine. Les demandes de congé étaient passées à l'état épi-

démique dans son entourage, et elles excitaient particulièrement la mauvaise humeur de Frédéric, qui avait toujours peine à se séparer de ceux qu'il maltraitait le plus.

Tout d'abord il multiplie les chaînes de fleurs autour de Voltaire : « Être logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe, avoir à ma disposition les cuisiniers du roi quand je voulais manger chez moi, et les cochers quand je voulais me promener, c'était, écrit Voltaire, les moindres faveurs qu'on me faisait... Je travaillais deux heures par jour avec Sa Majesté, je corrigeais tous ses ouvrages, ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien... Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie libre, et je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

« Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enivrer tout à fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien. Une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement ; ce fut le dernier verre qui m'enivra. » Le roi alla même jusqu'à lui baiser la main dans un transport de tendresse ; Voltaire, en retour, baisa la sienne et se fit son esclave.

Le voilà donc avec une clef de chambellan pendue

à son habit, une croix au cou et vingt mille francs de pension. Mais les autres favoris, plus anciens que lui, enrageaient de cette haute faveur et travaillaient de tout leur pouvoir à y mettre bon ordre. La Mettrie rapporta un jour à Voltaire que le roi lui avait dit : « J'en ai encore besoin quelque temps pour revoir mes œuvres ; on suce l'orange, et on jette l'écorce. » Propos très vraisemblable, si l'on se rappelle ce que le roi écrivait deux années auparavant à Algarotti, et si on le rapproche de ces lignes où il a tracé avec une sorte de naïveté la théorie de l'égoïsme : « Nous autres princes, nous avons tous l'âme intéressée, et nous ne faisons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent notre profit. » En même temps on rapportait à Frédéric que Voltaire avait répondu à un général qui le pressait de corriger ses mémoires : « Le roi m'envoie son linge sale à blanchir : il faut que le vôtre attende ; » et qu'une autre fois il s'était écrié, dans un moment d'humeur, en montrant sur sa table un paquet de vers de son royal protecteur : « Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cotin. » Grave injure pour un prince qui tenait plus à sa renommée de poète qu'à sa renommée de conquérant.

Dès lors ce fut entre eux un commerce fort inégal de taquineries et d'amitiés, de brouilles et de raccommodements. Voltaire, avec son tempérament mobile

et railleur, sa versatilité naturelle et sa bile prompte à s'allumer, n'était pas ce qu'il fallait à un monarque entier et excentrique, qui ne pouvait si bien rentrer ses griffes, qu'il ne lui prît fantaisie de les montrer quelquefois. Il s'aperçut, un peu tard, qu'il s'était jeté dans l'antre du lion et qu'il était entouré d'ennemis.

Ces premières causes de mésintelligence se compliquèrent de questions de ménage. Le poète croyait, un peu trop gratuitement, répondre aux généreuses intentions de son hôte couronné en tenant table ouverte à ses frais. On lui fit sentir qu'il allait bien loin, et, pour le mieux mettre en garde contre la tentation de recommencer, on ne lui servit plus que des provisions indignes de paraître sur la table de philosophes qui se respectaient. Voltaire se plaignit : « Ce que vous me dites, répondit le roi, me fait une peine infinie. Un homme comme vous traité chez moi de cette manière, tandis que l'on connaît mon amitié pour vous ! En vérité, cela est affreux. Mais voilà les hommes ; ce sont tous des canailles. Je vais donner des ordres. » Les ordres donnés, on continua de plus belle, et Voltaire cria plus fort : « Il est affreux, répliqua Frédéric, qu'on m'obéisse si mal ; mais vous savez les ordres que j'ai donnés. Que puis-je faire de plus ? Je ne ferai pas pendre ces canailles-là pour un morceau de sucre ou pour une pincée

de mauvais thé ; ils le savent et se moquent de moi. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de voir un Voltaire distrait de ses idées sublimes pour de semblables misères. Ces bagatelles, dont vous pouvez vous passer, vous occasionnent, mon cher ami, des soucis peu dignes de vous. Eh bien ! n'en parlons plus ; je donnerai ordre qu'on les supprime. »

La chute étonna Voltaire ; il vit bien qu'il avait affaire à forte partie et qu'il ne fallait espérer qu'en soi pour ne pas être dupe. Dès lors il commence à courir, sur ses lésineries et sur ses tours d'adresse, toutes sortes de jolies historiettes qu'il n'a point rappelées dans ses mémoires, et qui forment autant de nouvelles scènes de cette piquante comédie. On contait l'histoire d'un certain habit emprunté à un négociant deux fois gros comme Voltaire, et que celui-ci avait renvoyé après l'avoir fait si bien rétrécir pour son usage personnel, que son propriétaire n'avait jamais pu le remettre ; celle des bougies revendues en paquets et dont le poète trouvait moyen d'approvisionner son ménage, en prenant soin de revenir plusieurs fois chez lui tous les soirs, et de se munir chaque fois d'une des grandes bougies allumées dans l'appartement royal.

Bientôt l'affaire du banquier juif Abraham Hirsch vint compliquer la situation. L'âpreté au gain, le peu de délicatesse et de scrupule dont Voltaire fit

preuve dans ce vilain tripotage, et le scandaleux procès qui en résulta, jetèrent sur lui une grande déconsidération, compromirent même sa loyauté à bien des yeux. Frédéric, outré, gronda vertement Voltaire, qu'il parlait d'abord d'expulser dans les vingt-quatre heures; mais, à force de prières, en mêlant les bouffonneries aux lamentations, en se jetant aux pieds du roi avec une humilité prodigieuse, le philosophe parvint à le désarmer et à reculer pour quelque temps sa disgrâce.

Cette leçon ne lui profita guère. Il serait fastidieux de raconter par le menu toutes les légèretés de Voltaire et les duretés de Frédéric. A mesure que son crédit baissait, le poète redoublait d'efforts pour faire croire qu'il était en pleine faveur. Plus il se sentait compromis, plus il écrivait en France pour chanter sur tous les tons sa fidélité et sa reconnaissance. En même temps il travaillait à reconquérir toute l'affection de Frédéric et à écarter ses rivaux. Il avait fait chasser d'Arnaud, il avait écrasé la Beaumelle; mais il échoua contre Maupertuis. Sa querelle avec l'illustre président de l'Académie de Berlin, et ses procédés bizarres, sa duplicité, ses roueries dans ce grand débat, qui fit beaucoup moins d'honneur à son caractère qu'à son esprit, mirent le comble à la mauvaise humeur de Frédéric : « Voltaire est le plus méchant fou que je connaisse, écrivait-il à son lec-

teur et secrétaire Darget. Vous ne sauriez imaginer toutes les fourberies et les infamies qu'il a faites ici. J'ai pris le parti de Maupertuis, parce que c'est un fort honnête homme : un peu trop d'amour-propre l'a rendu trop sensible aux manœuvres d'un singe (toujours le singe !) qu'il devait mépriser après qu'on l'avait fouetté. » Et il écrivait à Voltaire lui-même, entre autres aménités du même genre : « Avouez-moi que vous étiez né pour devenir le premier ministre de César Borgia. »

On sait comment Voltaire quitta furtivement Potsdam et la Prusse, sous prétexte d'aller rétablir à Plombières sa santé délabrée. C'est toute une odyssée que ce départ, et il a fait en particulier, du récit de son arrestation à Francfort, un poème idéalement bouffon où le drame disparaît sous la comédie. Il a assuré l'immortalité à Freytag, l'agent chargé par Frédéric de réclamer, avec les lettres et « *l'œuvre de poëshie* » du roi son maître, le brevet de pension qu'emportait Voltaire, sa clef de chambellan et sa croix du Mérite, — les grelots et la marotte, ou encore les brimborions et les marques de servitude, comme les appelait alors le poète, qui ne les avait pas toujours jugés de si haut. Son récit est tellement spirituel qu'il s'est gravé dans toutes les mémoires, et tellement vraisemblable qu'on est enclin à le croire vrai dans tous ses détails. Il n'en est rien

pourtant : Voltaire n'était pas homme à lâcher un adversaire sans l'avoir remboursé au delà de ce qui lui était dû. Il n'y avait point de petit ennemi pour lui, et, si Freytag connaissait l'histoire de Desfontaines, de Fréron et de la Beaumelle, il dut s'estimer heureux d'en être quitte pour avoir traîné la brouette et pour écrire le français à la prussienne. Le pauvre diable restera perpétuellement écrasé sous les sarcasmes de l'homme qu'il eut la mauvaise fortune de rencontrer sur son chemin, bien que les documents tirés des archives prussiennes soient venus, dans ces derniers temps, rétablir la vérité à son profit, et prouver surtout qu'il savait parfaitement l'orthographe.

« Le poète, dit M. Desnoiresterres, qui ne peut jamais se résoudre à lui refuser les circonstances atténuantes alors même qu'il est contraint de le condamner, le poète a acheté et payé assez chèrement le droit d'être furibond, emporté et même calomniateur. » Bien qu'il paraisse difficile d'admettre en aucun cas le droit à la calomnie, et que Voltaire se soit trop aisément passé de motifs, et même de prétextes, pour s'arroger ce prétendu droit, on comprend une réflexion pareille après avoir lu le récit de cet odieux guet-apens. Laissons de côté le malheureux Freytag, qui n'eut d'autre tort que d'agir en cette circonstance avec le zèle maladroit et lourd d'un su-

balterne et d'un Prussien ; mais rien, ni les torts de Voltaire, ni ses machinations, ni ses mensonges, ni son absence totale de dignité et de *tenue* dans cette rude épreuve, rien ne peut excuser Frédéric de ce révoltant abus de pouvoir, de cet attentat brutal, commis tranquillement comme la chose la plus simple du monde, dans une ville indépendante, sur la personne d'un ancien favori.

Ce drame héroï-comique consomma la séparation. Frédéric ne fut plus alors pour Voltaire ni Marc-Aurèle, ni Salomon, ni Auguste, ni César, ni Louis XIV, mais Denys de Syracuse, — et un roi plus absolu que le Grand Turc, — ce qui est bien différent. En somme, il ne remportait rien de son séjour à Potsdam, pas même une pension, pas même un de ces *hochets* qu'il avait reçus « avec tendresse » et rendus « avec douleur », pas même une nouvelle production de quelque importance dans son œuvre, car on ne peut guère classer pendant son séjour chez le roi de Prusse que la composition du petit poème sur la *Loi naturelle* et peut-être de *Micromégas*. Ces trois années forment dans sa vie une étape stérile, d'où il sortait avec une diminution de caractère et même de renommée, avec quelques illusions de moins, quelques faiblesses et quelques vices de plus : ce fut là son seul bénéfice.

Même après cette rude épreuve, la brouille des

deux amants ne dura pas. Ils avaient fini par se connaître et se mépriser, mais ils ne pouvaient se détacher l'un de l'autre. Rosbach les raccommoda. Lorsque Frédéric eut « taillé des croupières aux guerriers du roi très chrétien », Voltaire se sentit épris de tendresse pour lui; leur correspondance, longtemps interrompue, recommença juste au moment où, après avoir été deux fois notre allié équivoque, le roi de Prusse était devenu notre ennemi déclaré. Tous les philosophes de Paris partageaient d'ailleurs l'amour de leur chef pour le philosophe couronné, et on ne voit pas que Rosbach les ait gênés plus que lui dans leur culte.

IV. — LE PATRIARCHE DE FERNEY.

Voltaire était dans sa soixantième année quand il quitta Frédéric, qu'il ne devait plus revoir, pour rentrer en France. Il eût bien voulu regagner Paris, mais auparavant il fallait sonder le terrain; et il se trouva que le terrain ne lui était pas favorable. Le bruit de ses aventures l'avait précédé; le roi lui en voulait pour la préface de son *Abrégé de l'histoire universelle*, et sa grande protectrice elle-même, Mme de Pompadour, n'avait pu le servir en cette circonstance. Il s'agissait de temporiser et de désarmer ses ennemis. Les hardiesses de Voltaire

étaient toujours prudentes et se mêlaient de pusillanimité. Il se confesse à un moine allemand et fait publiquement ses pâques à Colmar. Il va passer un mois près de dom Calmet, à l'abbaye de Sénones, où il mène la vie d'un reclus, lisant les Pères et les conciles, employant les religieux à lui faire des copies pour l'*Essai sur les mœurs*, — et adressant en secret des articles à l'*Encyclopédie*. Toute cette tactique ne parvint pas à le réconcilier avec les puissances, et l'apparition de nombreuses copies de la *Pucelle* n'était pas de nature à le faire rentrer en grâce.

Inquiet, Voltaire prit le chemin de la Suisse. En passant à Lyon, il eut un nouvel et significatif indice de sa disgrâce : le cardinal archevêque de Tencin, qui réglait ses scrupules sur ceux de la cour, refusa de le recevoir. Le maréchal de Richelieu, — son héros, — avec qui il se rencontra dans cette ville, lui donna sans doute aussi à entendre que l'air de Paris n'était pas bon pour lui. Quelques jours après il était à Genève. L'enthousiasme des Suisses pour sa personne, la liberté dont on jouissait dans le pays, la beauté des sites, la situation favorable des lieux, et aussi la renommée du docteur Tronchin, le décidèrent à s'établir, non toutefois à Genève même, dont il redoutait l'intolérance calviniste, mais aux alentours. Il eut « palais d'hiver » à Monrion près Lausanne, et palais d'été aux Délices. En 1758, il achetait le domaine

de Ferney, dans le pays de Gex. Sa position stratégique était ainsi complétée : appuyant sa gauche au mont Jura et sa droite aux Alpes, avec le lac de Genève au devant de son camp ; ayant une bonne maison à Lausanne, un ermitage au confluent du Rhône et de l'Arve, sur le territoire de Genève, et un château sur les frontières de France, il pouvait se terrer « dans deux ou trois trous, contre les chiens » lancés à sa poursuite. « Rampant ainsi d'une tanière dans l'autre, dit-il, je me sauve des rois. » Seulement ces tanières ou ces trous étaient des plus confortables, si l'on me passe cet anachronisme, et il ne se sauvait des rois qu'à son corps défendant, tout prêt à saisir la première occasion de s'en rapprocher.

En 1758, Voltaire a plus de soixante-quatre ans ; il va devenir « le patriarche de Ferney », et ne reverra plus Paris que vingt ans plus tard, pour y aller mourir. Singulier patriarche, bien propre à déconcerter les idées qu'éveille ce nom respectable ! Patriarche pétulant, irascible, agressif, dont l'activité fiévreuse, la licence, l'audace et la ruse croissent avec les années, et qui, n'ayant plus rien à craindre dans la citadelle où il se retranche, démasque toutes ses batteries et fait feu de toutes pièces ! De son château, comme d'une forteresse inexpugnable, il lance pamphlets sur pamphlets ; il multiplie les satires, les

facéties, les écrits polémiques de toute sorte ; il collabore plus que jamais à l'*Encyclopédie;* il publie le *Dictionnaire philosophique,* le traité *de l'Ame,* les *Dialogues d'Evhémère:* il attaque de front le catholicisme et même le christianisme, sans plus garder aucun ménagement, dans le *Sermon des cinquante,* les *Sentiments de Jean Meslier,* les *Questions sur les miracles,* la *Bible enfin expliquée,* et une foule d'autres diatribes inspirées par une haine aveugle, où il s'égare jusqu'aux plus violentes invectives et où, en voulant répandre le ridicule à pleines mains sur l'*infâme,* il s'est souvent éclaboussé lui-même avec une légèreté qu'on eût pu pardonner à un collégien spirituel, peu instruit et mal élevé, mais inexcusable de la part d'un vieillard ayant la prétention d'être un philosophe et un savant. Parmi ses plus monumentales bévues, il suffit de rappeler son explication des coquillages fossiles, qui n'étaient pour lui que des coquilles d'huîtres mangées par les voyageurs ou tombées des robes de pèlerins, et son admiration pour l'*Ezourveidam,* cet antique monument de la sagesse indienne, *fabriqué par les jésuites.* Le beau triomphe pour les révérends, et comme le P. Porée, le P. Lejay, le P. Tournemine auraient ri aux dépens de leur élève émancipé! Il n'y a qu'eux pour jouer de ces tours à l'ennemi! Là, aussi bien qu'en divers autres endroits de ses œuvres, Voltaire ne savait

certainement pas être aussi plaisant qu'il l'était en réalité.

Non content d'accentuer ses hardiesses philosophiques, le *patriarche* donne enfin au monde de sa propre main la *Pucelle*, si souvent et si longtemps désavouée. Les voltairiens n'aiment point que l'on parle de la *Pucelle*, et cependant comment faire pour n'en rien dire? Qu'ils nous enseignent le moyen de ne pas apercevoir ou de passer sous silence cette polissonnerie en vingt et un chants, cette *Henriade* follement cynique où le poète a fait aussi bon marché de la patrie que de la morale, et de la dignité que de l'histoire. Qu'ils nous révèlent les circonstances atténuantes d'une bouffonnerie sacrilège longuement élaborée et que n'a rachetée aucun témoignage de repentir.

A la célébration du centenaire de Voltaire en 1878, un apologiste du maître, M. Deschanel, s'est avisé d'un trait d'esprit pour le justifier. Voltaire a outragé Jeanne d'Arc, mais d'autres l'ont brûlée. La circonstance atténuante que nous demandions tout à l'heure, la voilà ! Pour s'en contenter il faut avoir bien des raisons de n'être pas difficile. S'il est rien de plus affreux que de tuer une victime non seulement innocente, mais héroïque et sublime, n'est-ce pas de l'insulter, de la couvrir d'ordure, de jeter sa vie et sa mort en risée à ceux pour qui elle a vécu et elle est

morte? Nous avions déjà lu quelque chose de semblable dans l'avertissement où les éditeurs de Kehl s'appliquent à défendre ce poème « contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à M. de Voltaire d'avoir ri aux dépens de Jeanne d'Arc, qu'à Jean Cauchon, évêque de Beauvais, de l'avoir fait brûler vive ». En qualifiant la *Pucelle* de badinage et d'œuvre de jeunesse, M. Deschanel *badinait* lui-même. Il sait parfaitement que ce *badinage* a été l'œuvre favorite de Voltaire, l'œuvre amoureusement caressée, limée, polie et repolie à loisir, chaque jour patiemment embellie, pendant quarante ans, d'une impiété et d'une obscénité nouvelles; il sait que Voltaire avait près de soixante-dix ans lorsqu'il acheva la *Pucelle* dans sa forme définitive, et que d'une main octogénaire, déjà saisie par le tremblement de la mort, le vieillard annotait encore son honteux poème. Il l'avait commencé en 1730, il l'avait publié en 1762, et en 1774 il en donnait une édition nouvelle avec des changements et des additions.

Mais M. Deschanel veut qu'on cherche la véritable opinion de Voltaire sur Jeanne d'Arc dans l'*Essai sur les mœurs*. Les vers ne comptent pas, eût-on mis quarante ans à les faire, ni même la préface et les notes qui les accompagnent. Voltaire, en effet, n'a pas précisément insulté Jeanne d'Arc dans l'*Essai*

sur les mœurs; il finit même par reconnaître qu'elle était « digne du miracle qu'elle avait feint », et qu'elle « aurait eu des autels dans les temps héroïques où les hommes en élevaient à leurs libérateurs ». Mais si l'on veut savoir comment Voltaire écrivait l'histoire et sur quel ton général il parlait de Jeanne d'Arc, même en prose et dans ses ouvrages les plus graves, il suffit de citer le début du passage de son livre sur l'héroïne. On y verra qu'il est aussi loin de l'apologie enthousiaste qu'on lui prête que de la vérité :

« Il fallut bientôt recourir à un *expédient plus étrange*, à un miracle. Un gentilhomme des frontières de Lorraine, Baudricourt, crut trouver dans une servante d'un cabaret de Vaucouleurs un personnage propre à jouer le rôle de guerrière et d'inspirée. Cette Jeanne d'Arc, que le vulgaire croit une bergère, était en effet une jeune servante d'hôtellerie, montant chevaux à poil. On la fit passer pour une bergère de dix-huit ans. Il est cependant avéré, par sa propre confession, qu'elle avait alors vingt-sept années. Elle eut assez de courage et assez d'esprit pour se charger de cette entreprise, qui devint héroïque. On la mena devant le roi à Bourges. Elle fut examinée par des femmes, *qui ne manquèrent pas* de la trouver vierge, et par une partie des docteurs de l'université et quelques conseillers du parlement, qui

ne balancèrent pas à la déclarer inspirée, *soit qu'elle les trompât*, soit qu'ils fussent eux-mêmes assez habiles pour entrer *dans cet artifice :* le vulgaire le crut, et ce fut assez. »

Ainsi tout l'effort de Voltaire, dans cette *apologie enthousiaste*, se réduit à regarder la mission de Jeanne d'Arc comme un *expédient* inventé par Charles VII et qui a réussi, parce qu'on avait eu la main heureuse et que la servante d'auberge choisie pour jouer le rôle de l'inspirée était digne de soutenir cet *artifice*. Voltaire ne s'aperçoit même pas de l'insulte qu'il lui fait. Il trouve moyen de l'outrager plus grossièrement encore en disant que les matrones qui l'examinèrent *ne manquèrent pas* de la trouver vierge ; mais peut-être ne s'en est-il pas seulement douté. Il n'y a, d'ailleurs, pas une phrase dans ce passage qui ne soit une erreur dont rougirait un écolier. Jeanne n'a jamais été servante de cabaret, et elle était bien réellement bergère ; elle n'avait pas même dix-huit ans quand elle fit lever le siège d'Orléans ; elle n'en avait pas dix-neuf quand elle mourut, et l'on reste confondu de l'incroyable légèreté d'un historien qui considère comme avéré, « par sa propre confession », qu'elle en avait vingt-sept. Ce n'est pas à Bourges, mais à Chinon, qu'elle vit le roi. Nous serions honteux de nous arrêter plus longtemps à une page aussi misérable. On n'a pas de peine à

concevoir que l'homme qui connaissait et qui comprenait ainsi l'histoire de Jeanne d'Arc, fût capable d'écrire la *Pucelle* en même temps. Le 30 mars 1778, « le jour où M. de Voltaire fut couronné au théâtre, les spectateurs qui l'accompagnèrent en foule jusqu'à sa maison criaient également autour de lui : Vive la *Henriade!* Vive *Mahomet!* Vive la *Pucelle!* » Ce sont encore les éditeurs de Kehl qui le disent, en se référant à cette amnistie populaire. Les vrais voltairiens, eux aussi, l'associent à la *Henriade* dans leur admiration, et quant à ceux qui font des réserves par respect humain, il leur sera toujours impossible d'éliminer de l'œuvre du maître cette souillure qui suffirait à la vicier tout entière.

La vieillesse semblait accroître l'humeur agressive, la hardiesse et la violence de Voltaire. Cet étrange *patriarche* ne se montra pas moins ardent à venger ses injures personnelles. Là aussi il semble redoubler de hardiesse et de violence. Il avait toujours été fort sensible aux plus légères piqûres. Desfontaines, Nonotte et Patouillet, Clément (qu'il appelait Clément *Maraud*, pour le distinguer de Clément Marot), la Beaumelle, et bien d'autres, s'étaient aperçus à leurs dépens que ses terribles railleries tuaient roide. Il rendait un coup de stylet pour un coup d'épingle, et son esprit payait au centuple les dettes de sa rancune, toujours en éveil par l'extrême

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

irritabilité de son amour-propre. Mais peut-être n'avait-il jamais autant abusé de l'invective et de la diffamation qu'il le fit alors, notamment contre Lefranc de Pompignan, contre Jean-Jacques, qu'il traîna dans la boue, en vers et en prose, dans les *Sentiments des citoyens* et dans la *Guerre civile de Genève*, et contre Fréron, qu'il mit en scène dans l'*Écossaise* sous les traits les plus vils et les plus odieux, avec une licence plus qu'aristophanesque. Tout ennemi de Voltaire est un fripon, un drôle, un espion, un lâche coquin, un impudent animal, dont les mœurs sont infâmes, qui est rongé de maladies honteuses, qui a volé et parfois assassiné. Aucune arme, même la plus effroyable calomnie, ne lui paraît de trop pour anéantir ses adversaires. Ceux-ci doivent s'estimer heureux s'il se borne à les écraser de sarcasmes.

Et en même temps il plaide pour les paysans opprimés ; il traite de puissance à puissance avec les princes et les rois : avec l'électeur palatin, le duc de Wurtemberg, le duc de Saxe-Gotha, le roi de Suède, le roi de Danemark, la grande Catherine, comme jadis avec le pape Benoît XIV, auquel, par une manœuvre audacieuse, mais couronnée de succès, il n'avait pas craint de dédier *Mahomet*. Toujours possédé par cet insatiable amour de gloire, par cette ardeur de la renommée, par cette inexorable passion d'occuper le monde de lui et de rester à la tête du

mouvement intellectuel de l'époque, il fait des contes, il écrit le *Précis du siècle de Louis XV;* après *Tancrède* et l'*Écossaise,* improvisés en quelques jours, il compose le *Triumvirat* et dix autres tragédies, sans parler des comédies et des opéras. Il ne trouvait de repos que dans l'activité la plus dévorante, qui eût tué tout autre, et qui le faisait vivre. Aiguillonné par le sentiment de ses forces, par l'activité prodigieuse d'un esprit qui ne connaissait ni l'épuisement ni la fatigue, il se nourrissait de sa propre ardeur et se délassait d'un travail par un autre. Il écrivait souvent de dix-huit à vingt heures par jour, tout en fièvre tant qu'il n'avait pas fini une œuvre commencée, et faisant relever plusieurs fois la nuit son secrétaire pour fixer sur le papier les pensées ou les sarcasmes, les vers ou la prose qui fermentaient incessamment dans son cerveau. Vous le croyez écrasé? Eh bien, il va encore écrire, en se jouant, dix volumes de lettres ; il va entretenir avec l'Europe cette correspondance d'une verve intarissable qui eût pu à elle seule remplir la vie d'un homme. Tout cela sans préjudice des plaisirs, du jeu, des voyages et des affaires sérieuses.

C'est de Ferney aussi qu'il entreprit ses croisades pour Calas, Sirven, Montbailly, Lally, la Barre. L'affaire Sirven ne passionna Voltaire qu'à demi : il prévoyait que cette *tragédie* n'attirerait peut-être

pas grand monde, « parce que la pièce n'était pas neuve », et que d'ailleurs « il n'y avait eu, *malheureusement*, personne de roué », comme il l'écrivait à ses correspondants. Au contraire, la pièce de Calas, qui était *dans les règles*, l'avait pris tout entier. Il s'en souciait assez peu d'abord, et, en écrivant à d'Alembert ou à d'Argens, il ne se gênait pas pour traiter ces *Calas* de *protestants imbéciles*, et la mère *d'imbécile huguenote*. Il avait commencé par ne rien comprendre à ce *chaos*, qu'il était *impossible de débrouiller*. Mais il ne tarda pas à se piquer au jeu par amour de l'art et du bruit, par haine du fanatisme, et aussi pour profiter de l'excellente occasion qui s'offrait à lui de bafouer la magistrature et la religion catholique. Il s'échauffa, il alla jusqu'à l'éloquence. Trois ans après, il pouvait écrire à Cideville : « Vous étiez donc à Paris quand le dernier acte de la tragédie de Calas a fini si heureusement. C'est, à mon gré, le plus beau cinquième acte qui soit au théâtre. » Toujours, on le voit, l'idée d'une pièce excellente et bien jouée! Voltaire a déployé dans cette affaire un admirable talent de metteur en scène. Mais lorsque ce grand comédien, qui parvient quelquefois à se tromper lui-même, écrit après l'arrêt de réhabilitation auquel il a si vigoureusement concouru : « Durant ces trois ans, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché

comme un crime, » il suffit, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette belle phrase, à laquelle il croyait peut-être en l'écrivant, de se rappeler que la première édition de la *Pucelle,* publiée par lui, avec cinq chants nouveaux, une préface et des notes, parut l'année même de l'exécution de Calas, en 1762.

Quant au chevalier de la Barre, en dehors de toute question d'humanité, Voltaire devait bien son appui à ce malheureux, l'une des victimes du philosophe, qui se sentait directement intéressé dans sa cause et frappé dans sa personne. La Barre niait les accusations principales dirigées contre lui, mais confessait qu'il avait pu proférer des propos impies, en récitant des vers tirés de la *Pucelle,* « livre attribué au sieur de Voltaire ». Le cynique poème était l'un des ouvrages qui avaient perverti cet enfant, avec les autres productions de la plus basse littérature érotique trouvées dans sa bibliothèque, sur les rayons de laquelle le *Dictionnaire philosophique* tenait aussi sa place entre *Thérèse philosophe* et le *Portier des chartreux*, sans parler de beaucoup d'autres dont il ne serait pas toujours possible de citer les titres. On peut dire que Voltaire était partie intéressée dans la question.

Entre ses défenses de Calas et du chevalier de la Barre, il avait accueilli à Ferney la famille Sirven. Le château devenait un lieu de refuge comme

de pèlerinage pour tous les écrivains, tous les artistes, avides de recevoir la consécration des mains de ce grand pontife si peu avare de louanges pour ceux qui le louaient, et toujours prêt à promettre sa succession littéraire au premier croquant qui lui adressait un quatrain. Grétry y coudoyait Suard, et de Sèze s'y rencontrait avec le prince de Ligne. Chacun y venait quand il le jugeait à propos, y restait aussi longtemps qu'il lui faisait plaisir, y vivait à sa guise, parfaitement libre de son temps et de ses actes. Souvent même le patriarche, pour peu qu'il eût un caprice de solitude ou une fièvre de tragédie, ne se montrait pas, et plus d'un visiteur, après avoir passé quinze jours au château, dut s'en aller sans avoir contemplé la divinité face à face.

Un jour, la petite-nièce de Corneille vient frapper à sa porte, et Voltaire se prend d'enthousiasme pour le beau rôle qui s'offre à lui. Il la recueille, la marie, et, afin de lui donner une dot, entreprend à son bénéfice le commentaire des œuvres du grand-oncle. Malheureusement, comme il était facile de le prévoir, cette besogne impatienta l'homme du monde le moins fait pour commenter autrui, et, après avoir annoté avec enthousiasme *Cinna* et *Polyeucte*, il se vengea sur *Héraclius, Othon* et dix autres, de l'ennui, du dégoût même, suivant son expression, que lui faisait éprouver ce long et ingrat travail. Avant

d'être arrivé à la moitié de sa course, ce n'est plus Voltaire qui parle, c'est un grammairien, froid épluchcur de mots, dont le lecteur respectueux du grand Corneille voudrait biffer à chaque pas les boutades irrévérencieuses, parfois même, osons le dire, quoique le mot soit osé à propos de Voltaire, inintelligentes.

Après avoir vécu chez les rois, Voltaire s'était fait roi chez lui. Il avait senti de bonne heure la nécessité pour un homme de lettres d'être riche, s'il voulait être puissant et indépendant. Il s'était donc mêlé activement aux spéculations, comme le fera plus tard Beaumarchais avec moins de bonheur; il s'était même transformé en négociant, et on ne manqua pas de crier haro sur son avarice. Il est vrai qu'il aimait l'argent (il laissa à sa mort cent soixante mille livres de rente), mais ce n'était pas pour l'enfouir sous un arbre ou dans le trou d'un vieux mur : si peu d'écrivains en ont autant gagné, il en est peu qui l'aient dépensé aussi largement, quoique sans gaspillages frivoles.

Voltaire a décrit lui-même son Eldorado : « La maison est jolie et commode, l'aspect en est charmant ; il étonne et ne lasse point. C'est d'un côté le lac de Genève ; c'est la ville de l'autre ; le Rhône en sort à gros bouillons et forme un canal au bas de mon jardin ; la rivière d'Arve, qui vient de la Sa-

voie, se précipite dans le Rhône ; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins riants ornent les bords du lac et des rivières ; dans le lointain s'élèvent les Alpes, et à travers leurs précipices on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. J'ai là ce que les rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le repos et la liberté, et j'ai encore ce qu'ils donnent quelquefois et que je ne tiens pas d'eux. Toutes les commodités de la vie en ameublements, en équipages, en bonne chère, se trouvent dans ma maison. Une société douce et de gens d'esprit remplit les moments que l'étude et le soin de ma santé me laissent. Il y a là de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confrères les gens de lettres. »

Je croirais volontiers que cette dernière considération entrait pour beaucoup dans son bonheur.

« Je suis de toutes les nations, » écrit-il avec enthousiasme. Et encore : « Nous sommes occupés, Mme Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes, nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes. » Et plus tard : « Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite. » C'est avec cet enivrement qu'il parle de Ferney dans toutes ses lettres.

Voyez-vous d'ici le patriarche, avec son bel habit mordoré dans les grandes circonstances, les autres jours avec sa grande perruque, sa longue veste de basin, sa culotte à la diable, son petit bonnet de velours noir, sa canne à bec-de-corbin, se promenant dans son royaume, jetant l'œil du maître et de l'ami sur la colonie qu'il a créée! Il plante, il sème, il défriche, il laboure; il achète des bœufs, des chevaux, des moutons, des charrues; il se fait maçon, charpentier, jardinier. Il contemple ses vaches, qui lui font les yeux doux; il agace son grand singe, qui le mord de temps en temps quelque part, joue avec son renard et son aigle, caresse ses lapins, dirige ses cent cinquante domestiques et ouvriers, juge les débats de ses paysans, les harangue solennellement, et les regarde danser le dimanche au château. C'est Mentor au milieu de Salente, mais un Mentor profane qui eût effrayé Fénelon. Il élève un théâtre, une école, un hôpital, une église avec cette inscription, — orgueilleux rapprochement ou impertinente antithèse, — « *Deo erexit Voltaire.* » Et, dans les intervalles de cette vie active, il entreprend aux échecs son *aumônier*, le père Adam, « qui n'était pas le premier homme du monde », et qui avait soin de perdre pour lui faire plaisir; — ou il se laisse dorloter par sa vieille servante Baba. Il soutient des procès contre tout le monde, il harcèle ses libraires,

il joue lui-même ses pièces, en compagnie de ses amis, de ses visiteurs, de sa nièce Mme Denis, femme sensible, à la fois pratique et romanesque, qui resta toujours, malgré son âge, « bien tendre à la tentation », — jusqu'à ce que, avec sa mobilité ordinaire, il se lasse tout à coup de ce tapage, ferme sa porte et fasse maison nette, en renvoyant Mme Denis elle-même, qui ne parvint à rentrer chez lui qu'après de longues et laborieuses négociations.

Voltaire avait d'abord été accueilli sur le territoire de la république avec empressement, comme un grand écrivain et comme un ennemi de Rome. Lui-même, avec sa facilité d'engouement, il ne tarissait pas dans l'expression de son enthousiasme pour le pays et pour les habitants. On allait bientôt en rabattre de part et d'autre. Le philosophe apporta sur ce paisible territoire l'agitation et le trouble qu'il entraînait partout à sa suite, et son agressive incrédulité, qui s'étendait bien au delà du catholicisme, ne devait pas tarder à exciter les alarmes de ceux qui d'abord s'applaudissaient le plus d'un si glorieux voisinage.

Les défiances et les hostilités s'engagèrent sur la question du théâtre. Quoique la rigueur des institutions de Calvin eût commencé à s'adoucir, tout un parti nombreux, et notamment la bourgeoisie, qui n'avait jamais quitté la ville, tenait toujours pour

la vieille austérité puritaine. Ce parti avait spécialement horreur de la scène, et la scène était la passion favorite de Voltaire. Il ne se contentait pas d'écrire sans cesse des tragédies, des comédies, des farces ; des opéras, il les faisait jouer sous ses yeux, il les jouait lui-même et il ne connaissait ni obstacle ni fatigue pour la satisfaction de ce goût, où il dépensait un entrain, une ardeur, une persévérance, une somme de travail, un esprit de ressources absolument extraordinaires. L'histoire de son séjour aux Délices et à Monrion n'est, en grande partie, que celle de ses luttes d'audace et de ruses pour venir à bout des résistances du consistoire, appuyé sur le bras séculier du grand conseil, contre le théâtre.

Voltaire commence par des lectures ; il profite de l'arrivée de Lekain pour improviser, non une représentation, mais une déclamation de *Zaïre*, et faire pleurer tout le conseil, qui ne se doute encore de rien : « Jamais les calvinistes n'ont été si tendres, » écrit triomphalement Voltaire, qui se hâte de pousser sa pointe plus loin et qui trouve de nombreux complices parmi ses amis de Genève. Il fait essayer discrètement une pièce qu'il vient de finir. Sur le petit théâtre de sa maison de Monrion, ou dans le grenier de son voisin de Monrepos, à l'aide d'une troupe composée de ses hôtes et dressée par lui-

même, il donne quelques représentations en petit comité, reculant quand le consistoire gronde trop fort, puis reprenant sa marche après un moment d'arrêt.

A Ferney et à Tournay il était plus libre, et il ne se gêna guère. Le grand conseil n'était pas content ; il maudissait ce corrupteur de la morale publique qui était venu s'établir aux portes de la ville et qui débauchait nombre de bourgeois, comme acteurs ou comme spectateurs. S'il n'avait aucun droit de s'opposer aux représentations, il tonnait et se montrait disposé à sévir contre les complices et les auxiliaires.

Voltaire, piqué au jeu, ne se contente plus de ses propres théâtres; il fait bâtir deux salles de spectacle publiques à chaque porte de Genève, à Châtelaine et à Carouge; des troupes ambulantes viennent les desservir, et les Génevois y accourent. Ce n'est point assez encore. En 1766, lorsqu'un médiateur est envoyé par la France pour calmer les discordes de la république, Voltaire lui souffle de demander un théâtre dans l'intérieur de la ville pour se désennuyer, et l'on n'ose se refuser au désir exprimé par ce puissant personnage. La troupe de Châtelaine pénètre donc dans Genève : voilà l'ennemi au cœur de la place, les vieux calvinistes indignés, et Voltaire au comble de ses vœux.

La victoire toutefois n'était point définitive. Après

le départ des médiateurs, on se hâta d'expulser les comédiens, et bientôt un incendie, où tous les vrais Génevois virent le feu du ciel et qu'ils se gardèrent de combattre, dévorait la salle. Le consistoire se crut vainqueur de Satan : il se trompait. Un nouveau théâtre ne tarda pas à se rouvrir à Châtelaine, dans des conditions bien supérieures à l'ancien ; et le soir de l'ouverture, malgré les objurgations des pasteurs, malgré les engagements solennels, les serments de toute la vieille bourgeoisie, des fidèles, des patriotes, tout Genève courait à la maison du diable. Que fut-ce quand Voltaire obtint de Lekain qu'il viendrait donner quelques représentations à Châtelaine? Cette fois on vit des ministres mêmes céder au torrent.

A Lekain succéda Aufresne, qui était de Genève, et l'influence de son jeu, plein de naturel et de vérité, fut telle, qu'il se forma de toutes parts des troupes bourgeoises et des théâtres de société dans la ville. Dès lors, en dépit du consistoire et du grand conseil, qui résistèrent désespérément jusqu'au bout, la forteresse se trouvait démantelée, et la capitulation définitive n'était plus qu'une question de jours. Cette lutte pourrait fournir le sujet d'un poème héroï-comique, — bien qu'elle ne manquât pas, au fond, d'une véritable gravité morale. Je n'ai fait que l'esquisser dans ses grandes lignes, en négligeant

même des épisodes tels que la *Lettre sur les spectacles* de Jean-Jacques.

A ses derniers jours, le désir prit Voltaire de revoir Paris. Il était vieux, il allait mourir, il avait soif des applaudissements tumultueux d'autrefois, il voulait se retremper au centre de ses premiers triomphes. Jamais souverain ne se vit accueilli avec une pareille ivresse : son voyage fut, dans toute la force du terme, un événement public. L'hôtel Villette, où il descendit, fut envahi par la foule ; on s'attroupait dans la rue, on attendait des heures entières pour le voir passer; sa voiture, dont on tenta plus d'une fois de dételer les chevaux, ne pouvait avancer qu'au pas. Il semblait que la foule se reconnût et s'acclamât dans ce vieillard qui avait personnifié en lui l'âme et les passions de tout un siècle. Voltaire se multiplie, quoiqu'il n'ait plus que le souffle; il suffit à tout; il reçoit tout le monde ; il cause théâtre avec la Clairon, réformes avec Turgot, liberté avec Franklin, surveille les répétitions d'*Irène*, dresse lui-même les acteurs, si bien qu'il tombe de fatigue et qu'on le croit décidément bien mort. Mais une fois de plus il se rétablit.

Son premier soin, dès qu'il put quitter la chambre, fut de se rendre à l'Académie. Cent mille personnes s'étaient entassées sur son passage. On se précipite sur lui, on baise ses mains et son manteau, on se

dispute l'honneur de le soutenir un moment, on grimpe, sans crainte de se faire écraser, aux portières de sa voiture pour le voir de plus près ; et l'Académie vient en corps au-devant du plus illustre de ses membres. Il faut renoncer à décrire le délire de joie et d'enthousiasme qui, pendant quatre heures, l'accueillit le soir, à la représentation d'*Irène*. La pièce terminée, au milieu d'une décoration magnifique, la statue de Voltaire apparaît ceinte de lauriers, environnée par les acteurs, tenant en main des palmes et des guirlandes, au bruit des fanfares. C'est ainsi qu'il assistait, vivant, à sa propre immortalité.

Après une telle apothéose, il ne lui restait plus qu'à s'en aller de ce monde. Son médecin prétendait qu'il n'avait pas de quoi mourir, — et en effet il y avait longtemps que de son cadavre, ou, suivant son expression, de sa carcasse, on ne voyait plus, pour ainsi dire, que les deux yeux étincelants comme des escarboucles. Il avait passé toute sa vie à répéter qu'il était un homme mort, sans néanmoins s'en porter plus mal. Mais cette fois ce fut pour tout de bon. Il s'occupait encore fiévreusement à composer sa tragédie d'*Agathocle* et à préparer des matériaux pour le dictionnaire de l'Académie. Afin de réparer ses forces par un moment de sommeil, il fait appel à l'opium, sa ressource ordinaire ; mais il se trompe sur la dose, et quelques jours après il était mort.

Collé fit d'un mot son oraison funèbre au nom des gens de lettres : « Nous rentrons en république. »

Quel sujet pour un critique et pour un historien qu'une vie pareille, si étroitement, si passionnément mêlée au mouvement moral et social comme au mouvement philosophique et littéraire de cette époque, qui était la fin d'un monde et le commencement d'un autre! Voltaire est le lien vivant qui unit l'apogée de la monarchie à son déclin, le règne éclatant de Louis XIV au règne déplorable de Louis XVI : il entre sur la scène avec la Régence, il en sort quelques années avant 89, juste à temps pour faire place aux hommes de la Révolution, dont il a hâté l'avènement sans le vouloir et sans le savoir. Témoin vigilant, inquiet, toujours éveillé ; acteur même, sinon autant qu'il l'eût voulu, du moins indirectement et de loin, en remuant les esprits, en soufflant les personnages, en intervenant dans l'intrigue, en stimulant, en aiguillonnant, en animant de son souffle, en entraînant dans son tourbillon jusqu'à ses propres adversaires, il est, pour ainsi dire, le centre du siècle, d'où tout part et où tout revient aboutir. Et du premier au dernier jour, l'intérêt de cette vie ne faiblit pas ; on dirait même qu'il redouble à mesure qu'on avance, comme dans les comédies bien faites.

« Voltaire, a dit Ducis dans son discours de ré-

ception, est peut-être le seul qui ait rempli toute l'étendue de son talent et atteint, pour ainsi dire, en tous sens aux bornes de son génie. Nul homme, dans aucun siècle, n'a fait plus d'usage des deux grands trésors de l'homme, la pensée et le temps. » Il disait lui-même qu'il aimait les neuf muses, et qu'il eût voulu les courtiser toutes les neuf. La politique, la philologie, la grammaire, la philosophie, la géométrie, la physique, l'algèbre, l'astronomie, l'histoire naturelle, voire l'art militaire, — car il avait ressuscité en projet les chars babyloniens armés de faux, — ne lui étaient pas étrangers. Toutefois presque partout il a glissé sans approfondir, promenant à toutes les surfaces les lueurs brillantes, mais souvent trompeuses, de son intelligence.

Marivaux a dit de lui qu'il est la perfection des idées communes, et l'on pourrait ajouter qu'il est le plus éblouissant et le plus universel des génies médiocres. Il exprime à sa plus haute puissance la moyenne de l'esprit national, qui se retrouve en lui avec complaisance, jusque dans ses défauts et ses lacunes, paré de toutes les grâces et de toutes les vivacités, même quand il est souillé de toutes les ordures du langage. Il ne peut satisfaire l'idéal que des esprits dépourvus de gravité et d'élévation. Son bon sens un peu court méprise et supprime ce qu'il ne comprend pas; tout ce qui dépasse cette mesure

par quelque endroit est pour lui chimère, fadaise ou imposture.

S'il a occupé quelque temps dans notre histoire littéraire la place unique de l'écrivain universel, cette *universalité* fameuse, qui fut jadis un article de foi pour tout esprit libre de préjugés, est décidément bien compromise aujourd'hui. Les juges les plus indulgents avouent qu'il faut sacrifier, dans son bagage poétique, les pièces de théâtre, les odes et l'épopée. Les poètes trouvent que c'est peut-être un grand philosophe, mais qu'il a fait de détestables tragédies; les philosophes citent ses vers avec complaisance, mais sourient de sa métaphysique. Les historiens proclament la faiblesse de sa critique et son ignorance des sources; les érudits ont relevé dans ses œuvres des milliers de légèretés, de bévues et d'erreurs, et, depuis à peu près un siècle qu'ils ont commencé, ils ne sont pas encore au bout de leur tâche. Tout le monde est d'accord sur l'étroitesse et la frivolité trop fréquentes de sa critique littéraire, et ceux même, s'il en est, qui admirent les *Guèbres, Olympie* et le *Triumvirat*, n'oseraient admirer les *Commentaires sur Corneille.*

Ses innombrables contradictions ont fait justice de son autorité. On en composerait, on en a composé de gros et curieux recueils. Le besoin de varier semble tellement inhérent à cette intelligence

d'une mobilité étonnante, ouverte à toutes les impressions, cédant à tous les souffles, rebondissant sous tous les chocs, agile, capricieuse, *électrique*, qu'il change sans cesse jusque dans les simples questions littéraires. On peut non seulement expliquer, mais excuser souvent ces perpétuelles oscillations d'un esprit délicat et d'un caractère irritable, sensible et personnel au plus haut point, qui déconcerte et désoriente par la fantaisie qu'il met dans la raison même. Mais, tout en peignant l'homme et en justifiant parfois l'écrivain, ces explications détruisent le crédit du penseur. Comment songer une minute à prendre pour guide un homme aussi peu sûr de sa marche et qui, de son propre aveu, a si fréquemment erré?

Il serait puéril de s'arrêter à ses boutades contre la liberté, contre la Providence, contre le but de la vie, contre les dogmes les plus sacrés de la morale universelle, si déplacées qu'elles soient et bien qu'elles n'aillent pas sans un certain abaissement du philosophe. Mais ne traitons pas en véritable philosophe, et surtout en métaphysicien, ce discoureur sarcastique et étincelant qui n'a d'autre principe que le sens commun. Passons-lui beaucoup de saillies et de caprices. Encore faut-il bien constater que sa pensée n'a rien de fixe, même sur les points les plus importants : la vie future, l'immortalité, la spiri-

tualité de l'âme. Il croit en Dieu ; mais sur la personnalité et sur l'activité de Dieu il a varié sans cesse, et il a soutenu dans l'un de ses écrits l'éternité d'action de la matière, dont il ne sépare pas Dieu nettement. Il croit au libre arbitre et à la loi morale ; mais il a souvent parlé comme s'il n'y croyait pas, et en dernière analyse, lorsqu'on le serre de près, on voit qu'il confond le bien avec l'utile, l'utile avec la jouissance, et que la morale se réduit pour lui à l'art d'être heureux. Il croit à une autre vie, il l'a chantée même dans la *Loi naturelle*, mais ailleurs il l'a raillée et niée. Il croit à l'âme, mais il prétend qu'elle est matérielle. Il a plaidé tour à tour l'optimisme et le pessimisme, et son pessimisme, — celui du *Désastre de Lisbonne* et surtout de *Candide*, — n'est au fond qu'une négation de la Providence. Il reste suspendu dans le vide, selon une expression de M. Bersot, entre le néant qui le repousse et la vie future dont il ne veut pas. « Sa raison, sûre et excellente, est trop timide : instrument merveilleux qui ploie dès qu'il enfonce. Voltaire est théiste, parce que l'athéisme est absurde ; Dieu est plutôt pour lui une vérité qu'un être ; il en comprend la nécessité, il ne semble pas en sentir la présence : on ne trouve pas chez lui ces élans religieux si touchants dans Rousseau, son rival, ici son maître. — Il est spiritualiste, — assez pour n'être pas maté-

rialiste. » Et encore avons-nous vu qu'il ne croit pas à la spiritualité de l'âme et qu'il croit peu à son immortalité. Il ne sait pas s'élever au-dessus de l'analyse et de la discussion : jamais un coup d'aile, jamais une de ces illuminations soudaines qui éclairent l'esprit par le sentiment. Il a tout isolé, tout desséché, tout persiflé, tout glacé. C'est bien la peine d'avoir reçu en partage un si brillant et merveilleux génie pour aboutir à ces théories infécondes, à cette philosophie stérile et décourageante, dont le dernier mot est le doute, quand ce n'est pas la négation ; la raillerie, quand ce n'est pas l'insulte!

III.

L'ABBÉ PRÉVOST.

MANON LESCAUT.

L'écrivain le plus fécond et le plus infatigable du dix-huitième siècle, ce n'est peut-être pas Voltaire, mais l'abbé Prévost. L'abbé Prévost a écrit deux cent cinquante volumes; il reste de lui deux cent cinquante pages. Ce n'est pourtant pas que tout soit méprisable, à beaucoup près, dans cette œuvre immense et oubliée. Je ne me vante point de l'avoir lue tout entière : qui en aurait aujourd'hui le temps et le courage? Mais j'ai parcouru les *Mémoires d'un homme de qualité*, et, sans y prendre un intérêt aussi vif que Rousseau, qui raconte dans ses *Confessions* qu'il les lisait avec fureur et que les malheurs imaginaires de Cléveland lui ont fait faire plus de mauvais sang que les siens, j'ai compris qu'il ne me manquait, pour m'y passionner moi-même, que d'être dans les conditions des lecteurs de l'époque. On

n'était point pressé alors comme aujourd'hui ; la vie n'était pas dévorée par une sorte de fièvre perpétuelle. Dans les longues soirées de château, on ne redoutait pas un ouvrage en huit volumes, publié d'ailleurs à plusieurs reprises et coupant ses histoires pour ménager du repos à l'esprit. Après les grands romans du dix-septième siècle, dont ils ont encore, jusqu'à un certain point, le ton, le style, la physionomie, ceux de l'abbé Prévost pouvaient passer pour des modèles de vie et de passion. Si Lesage n'eût publié son *Gil Blas* quelques années auparavant, il serait permis de voir dans ces récits de l'abbé Prévost une première transition au roman moderne, qui a renouvelé le genre en y introduisant plus de variété et de mouvement.

J'ai lu en entier le *Doyen de Killerine,* postérieur de deux ou trois ans à *Manon Lescaut.* Aucun autre livre de l'abbé Prévost ne peut mieux donner l'idée et le niveau de son talent, en dehors du chef-d'œuvre où il s'est mis lui-même en scène dans les égarements d'un cœur plus faible que corrompu. On le retrouve aussi dans le Patrice du *Doyen de Killerine,* bon, mais sans aucun héroïsme ; aimant, mais sans fermeté, et portant une véritable candeur dans la diversité de ses affections.

En sous-titre, le *Doyen de Killerine* est qualifié par l'auteur : HISTOIRE MORALE... — *ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable.* On lui

reprochait d'avoir, dans son *Cléveland*, donné quelque atteinte à la religion, dont il avait voulu, au contraire, autant que faire se pouvait dans une œuvre d'imagination, démontrer la nécessité. Pour ne point s'exposer cette fois à pareille mésaventure, il prit le parti d'affirmer la moralité de son nouveau roman dans le titre et de l'expliquer en détail dans la préface, — précaution qui n'était peut-être pas absolument inutile, car si l'honnête doyen, qui fait lui-même le récit des aventures de sa famille et qui est chargé des intérêts de la morale, veille sur son dépôt avec un soin jaloux ; s'il prêche assidûment ses frères, sœur et belles-sœurs ; s'il ne ménage pas au lecteur l'exposé de ses scrupules et de ses combats de conscience, néanmoins il se trouve maintes fois engagé par son zèle dans des situations embarrassantes et même scabreuses, où l'on pourrait çà et là soupçonner l'auteur de quelque ironie discrète et voilée.

L'excellent doyen, aussi droit de cœur qu'il est difforme de corps, est un type de perfection morale. En fait de probité, d'honneur, de délicatesse, de religion, il ne le cède à personne. Pavé d'intentions admirables, avec les raisonnements les plus judicieux et les réflexions les plus approfondies, il entasse maladresses sur maladresses, ne réussissant guère qu'à empêcher ce qu'il a en vue et à précipiter ce

qu'il voudrait empêcher; ballotté sans cesse d'un parti à un autre, changeant d'avis, formant des désirs opposés, se pliant à ce qui lui faisait d'abord horreur et s'y pliant à contretemps; enfin, avec l'amour le plus parfait pour ses frères, arrivant à être détesté d'eux, qui ne se lassent point de mettre ses vertus à l'épreuve. Plein de simplicité, de candeur, et en même temps d'une prudence accomplie, il n'agit jamais qu'avec règle, poids et mesure. Étranger à toutes les passions par lui-même, il est sans cesse étroitement mêlé aux passions des autres, qui se heurtent autour de lui et contre lui, et qu'il vient généralement sermonner au moment où elles sont le moins capables de l'entendre. Prêcheur aussi infatigable qu'inopportun, toujours la larme à l'œil, objurguant, invoquant le ciel, employant ses jours à combattre les mouvements illégitimes de l'âme et des sens, à modérer les affections permises et à y introduire la sagesse, il n'use que de démarches calculées, de discours méthodiquement étudiés et déduits, toujours déconcerté de ne pas voir suivis les conseils irréprochables qu'il n'a point ménagés, et alors, dans son ingénuité, se raisonnant lui-même comme il a raisonné les autres et se demandant si son zèle n'est pas excessif et dépourvu de discernement. C'est la moralité du livre. A force de subir des échecs et de s'examiner avec bonne foi, il finit

par tempérer son ardeur avec son expérience ; il s'instruit, et, tout en restant aussi consciencieux, il devient plus indulgent et plus habile à la fois.

Si l'abbé Prévost a voulu mettre au jour, dans les deux caractères de milord Tenermill et du doyen, comme nous en avertit la préface, l'extrême différence qui sépare deux honnêtetés dont l'une ne repose que sur les maximes du monde, tandis que l'autre est fondée sur celles du christianisme, il s'est proposé aussi, et nous n'aurions pas besoin d'en être prévenus, de montrer « de quelle nécessité il est dans la société humaine de se prêter quelquefois à la faiblesse d'autrui », et de chercher, « la balance de l'Évangile à la main, tous les tempéraments que la charité demande et que la justice chrétienne tolère ». Il n'est pas défendu de croire que dans cette cause générale il songeait un peu aussi à sa cause particulière, lui qui n'avait pas été sans faiblesses, qui avait même un moment compromis sa robe et son caractère, sans jamais toutefois se départir d'un respect sincère pour la religion, et auquel, suivant le mot de Villemain, il n'a manqué, pour être édifiant, que de n'avoir pas été prêtre.

Ce caractère du doyen est le mieux tracé, le mieux soutenu, le plus logiquement développé du livre. Les autres, du moins ceux des deux frères, ne sont point des modèles de consistance : à des obstinations

qui semblent indomptables succèdent tout à coup en eux des capitulations inattendues, de soudaines et inexplicables variations. L'abbé Prévost ne semble pas se douter que l'aîné des frères du bon doyen, qu'il nous présente comme un homme d'honneur, d'un caractère hardi et décidé, n'agissant que d'après les principes de la loi naturelle, ambitieux et sans cesse attentif au soin de sa fortune, mais par hauteur d'âme, est loin d'agir toujours en *honnête homme*, et il lui paraît tout naturel que le comte de S..., — dont il fait une sorte de sage, l'objet aimé, puis l'époux de la charmante Rose, et l'auxiliaire du doyen dans ses vertueuses entreprises, — ait épousé une vieille femme pour s'enrichir en héritant d'elle ; il n'a pas l'air de soupçonner un moment que ce calcul puisse l'avilir à nos yeux, ni à ceux de l'aimable Rose. On se demande si ce temps avait la même façon, sur tous les points, de comprendre la délicatesse que nous, et il faut bien se répondre que non. Cela nous aide à mieux comprendre certains détails de *Manon Lescaut*.

L'abbé Prévost nous apparaît dans le *Doyen de Killerine*, et souvent aussi dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, comme un moraliste rendu indulgent par la connaissance pratique des passions, de leurs troubles, de leurs effets, de la faiblesse du cœur humain, du peu de solidité de ses principes et

de ses résolutions, lorsque la passion est en jeu; et comme un romancier d'une invention féconde, à qui les incidents ne coûtent rien, et qui se pique moins de les justifier que de les faire naître les uns des autres avec une inépuisable abondance. Il y a un moment où le récit devient comme un labyrinthe inextricable, avec un tel entre-croisement de complications, qu'il semble impossible d'en sortir; mais la tranquille lenteur du style, la simplicité et le naturel du récit lui donnent assez de vraisemblance pour qu'on soit tenté de prendre aux sérieux l'assertion du sous-titre, qui nous présente le *Doyen de Killerine* comme « composé sur les mémoires d'une illustre famille d'Irlande ».

Néanmoins, avec toutes ses qualités, cette *histoire morale* a un grand défaut pour nous : elle est terriblement longue, quoique l'auteur n'en ait écrit que six parties, sur douze qu'il avait annoncées; si longue, qu'il faut faire effort pour la lire jusqu'au bout et qu'elle paraîtrait décidément ennuyeuse à des lecteurs trop peu pourvus de loisir ou de courage, et qui ne savent point acheter leur plaisir au prix de quelque fatigue. Ce récit, où les problèmes de la conscience parfois les plus subtils se mêlent aux aventures les plus romanesques, semble appartenir à la littérature britannique plutôt qu'à la nôtre, d'autant mieux que tous les personnages principaux

sont Irlandais, que l'action se transporte à diverses reprises dans l'île sœur et que le grand arbitre qui intervient sans cesse pour trancher débonnairement les nœuds gordiens, résoudre les difficultés et prononcer en dernier ressort, est le *bon roi* Jacques, qui tient sa cour à Saint-Germain. Souvent on croirait avoir affaire à quelque roman de Richardson, mais s'il serait excessif de dire que l'abbé Prévost a servi de modèle à l'auteur de *Paméla* et de *Grandisson;* la thèse contraire serait beaucoup plus insoutenable encore, puisque le *Doyen de Killerine* a précédé les ouvrages auxquels il fait naturellement songer.

Manon Lescaut, qui a d'abord l'avantage d'être une histoire purement française, a surtout la supériorité d'être plus courte et plus simple. Ce petit livre a suffi pour immortaliser un nom qui sans lui n'atteindrait même pas à la célébrité de Mme Riccoboni. On y revient toujours, on le relit sans cesse, il ne se passe guère d'année qu'on ne le réimprime. Tout récemment encore, MM. Alexandre Dumas fils et Arsène Houssaye ont voulu à leur tour servir d'introducteurs à la séduisante Manon, et, après Auber et Halévy, M. Massenet a mis ses aventures en musique. Je ne parle ni des drames, ni des tableaux, ni des considérations critiques et philosophiques, ni des pièces de vers qu'elle a inspirés.

Et pourtant Manon n'est qu'une fille. D'où vient

donc l'intérêt qu'elle inspire? A en croire des Grieux, elle est droite, naturelle et franche dans sa corruption presque naïve; elle reste fidèle à sa manière au milieu de ses infidélités innombrables. Cela ne suffit pas à l'explication. C'est une bonne fille, soit, mais une fille. Et dans quelle compagnie le récit nous traîne d'un bout à l'autre! Quel enchaînement de vilenies que ce sujet, d'ailleurs aussi peu neuf qu'aussi peu héroïque!

Faut-il croire que l'intérêt naisse, comme on l'a dit, de ce que le roman de l'abbé Prévost est un tableau du siècle? Assurément, cette coquine sans méchanceté, si tendre dans son effronterie, si incapable de résister à la tentation, si facile à toutes les chutes, qui se meut dans la corruption comme dans son élément, est bien un fruit naturel de l'époque. Mais qu'est-ce que cela fait au lecteur? Si le livre nous attache, c'est par l'accent incomparable de vérité et de sincérité qui s'en dégage, par la peinture profondément humaine de l'abaissement d'une âme asservie à un amour indigne dont elle ne peut s'arracher, d'une âme née loyale et vertueuse, et descendant pas à pas, sous l'empire de la folie qui la tient, tous les degrés de la honte. L'abbé Prévost a tracé un tableau immortel parce qu'il a été observé sur nature, parce qu'il l'a rendu sans déguisement et, pour ainsi dire, sans artifice, de cette lâcheté de la

passion qui ramène sans cesse l'amant aux pieds de son idole de boue.

Manon Lescaut n'est pas un roman, c'est une histoire. Inutile de demander si elle est vraie : on sent à chaque ligne qu'elle a été vue, qu'elle a été *vécue,* comme on dit aujourd'hui. Nul doute que l'auteur n'ait connu et aimé Manon. Mais celui qu'il a mieux connu encore, c'est le chevalier des Grieux. Ce cœur ardent et faible, sans ancre, sans boussole, sans point d'appui, toujours emporté à la dérive; ses fluctuations, ses tergiversations, ses fureurs suivies de prompts retours, ses remords mal affermis qu'emporte la première rencontre, les illusions qu'il se fait à lui-même, l'obstination avec laquelle il se révolte contre l'évidence et cherche à se tromper, cette fidélité, sublime dans sa bêtise, qui transfigure un amour de bas étage, tout cela est tellement senti, qu'on n'en dépassera jamais la vérité. C'est la nature même prise sur le fait et jetée toute frémissante sur le papier. Manon est d'un ordre plus vulgaire, et dans la peinture très juste des traits qui constituent sa nature volage et sensuelle, elle ne demande pas la même profondeur d'observation. Tout l'intérêt qu'elle excite, elle le tient du chevalier. Sans lui, sans le rayon que son amour exalté met au front de cette courtisane, elle serait indigne d'être ramassée dans sa boue et tellement au-dessous de l'art, qu'elle

pourrait à peine tenter la plume d'un Restif de la Bretonne. Quoi qu'en pense l'opinion courante, le vrai chef-d'œuvre de *Manon Lescaut*, ce n'est pas Manon, c'est le chevalier des Grieux.

J'ai parlé de rayon : comme le soleil, l'abbé Prévost en a fait luire un jusque sur la fange. Oui, *Manon Lescaut* a son idéal, et, il faut le dire à l'honneur de l'esprit humain, c'est par son idéal seul que le livre nous retient. Sans ces trop courtes échappées qui nous permettent de retrouver de loin en loin le signe d'en haut sur des créatures si déchues, ce ne serait que la plus basse et la plus répugnante histoire d'escrocs et de créatures perdues. Pourrions-nous suivre des Grieux dans les bouges où il nous conduit, entrer à Saint-Lazare, descendre à l'Hôpital, ce dernier cercle de l'enfer parisien où viennent échouer toutes les épaves du vice, nous joindre à l'ignoble convoi qui emmène en Amérique Manon et ses dignes compagnes, si nous n'étions guidés par cette lueur qui marche devant nous pour dissiper la nuit et purifier les miasmes? Grâce à elle, non seulement on y voit, mais on respire. Cette lueur, c'est l'amour du pauvre chevalier, amour insensé, inavouable, mais touchant dans sa folie et poussé jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au plus complet sacrifice, — je ne dis pas jusqu'au crime, car, en dépit de tous les romanciers du monde, un amour poussé jusqu'au

crime n'a jamais rien prouvé ; c'est ce qui surnage de ses qualités originelles dans la dégradation progressive de son âme ; c'est ce qui reste de bon et d'aimable dans cette malheureuse, ou du moins ce que l'aveuglement de des Grieux lui prête.

Ce fumier est rempli de perles. Cent fois on fermerait le livre avec dégoût devant le cynisme ingénu d'une corruption qui ne semble pas avoir conscience d'elle-même. La proposition de M. des Grieux à son fils pour le guérir de son amour, le moyen qu'imagine Manon pour le consoler, quand elle le laisse se morfondre à la porte du théâtre où elle lui a donné rendez-vous ; l'avilissement du chevalier acceptant de partager avec sa maîtresse l'argent qu'elle doit à des *amis* généreux, volant au jeu, se faisant l'associé d'une bande d'escrocs et vivant dans un honteux compagnonnage avec le frère de Manon... pouah ! tout cela sent mauvais, car tout cela est dit sans aucune intention philosophique, sans aucun désir apparent d'en tirer une leçon, en un style alerte et expéditif, qui, comme celui de *Gil Blas*, exprime le plus simplement du monde les choses les plus énormes. Ici l'abbé Prévost n'est ni un moraliste ni un penseur, c'est simplement un romancier. Mais tournez la page : voici un cri de douleur ou d'amour vrai, un accent pathétique et humain ; et nous sommes ressaisis, et l'auteur nous entraîne de nouveau, jusqu'au dé-

nouement, sur cette route ignominieuse qui d'étape en étape finit par aboutir à la déportation en Amérique.

Le dénouement! si l'abbé Prévost l'a trouvé lui-même, s'il ne s'est pas borné à le copier, comme le reste, dans la réalité, c'est un trait de génie. Il idéalise le roman ; il nous élève enfin, comme par un grand coup d'aile, au-dessus de tous ces égouts. Peut-être ne s'en est-il pas douté, mais cela n'y fait absolument rien. Ces deux êtres séquestrés du reste du monde se réfugient dans leur amour et s'y créent une oasis au milieu des déserts de la Nouvelle-Orléans. Ce qu'il y avait de meilleur en eux se dégage, s'épure par la souffrance, se concentre et finit par faire explosion aux dernières pages. Dès que l'occasion de pécher manque à Manon, elle semble se transformer elle-même, — conversion peu solide sans doute, et qui pourrait bien ne pas tenir contre une tentation sérieuse, mais que nous acceptons les yeux fermés, comme des Grieux. Le sentiment du devoir commence à naître dans leurs âmes. Malgré la phraséologie du temps, malgré une certaine emphase dont l'abbé Prévost n'est pas exempt dans les endroits où il veut exprimer la *sensibilité* de son héros, et qui pourrait faire sourire çà et là si la passion du chevalier ne suffisait à les justifier, la page est émouvante :

« Nos conversations, qui étaient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour

vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon. Je connaissais les principes de son cœur, — ajoute avec une adorable niaiserie le bon chevalier, qui traite sérieusement sa Manon d'*incomparable amante*, deux pages après nous avoir conté ses perfidies : elle était droite et naturelle dans tous ses sentiments, qualité qui dispose toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquait une chose à notre bonheur :

« C'est, lui dis-je, de le faire approuver du ciel. Nous avons l'âme trop belle et le cœur trop bien fait l'un et l'autre pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir... En Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, qui empêche... que nous n'ennoblissions notre amour par des serments que la religion autorise?

« Il me parut que ce discours la pénétrait de joie.

« Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois depuis que nous sommes en Amérique! La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce désir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption d'aspirer à la qualité de votre épouse. »

Là-dessus, des Grieux prend feu une fois de plus. Certes, dans aucune chanson de geste, il n'y eut jamais loyal chevalier qui ait plus idéalisé l'objet aimé, que dans ce récit réaliste :

« Ah! Manon, tu serais bientôt celle d'un roi si

le ciel m'avait fait naître avec une couronne! Ne balançons plus... Laissons craindre aux amants vulgaires les chaînes indissolubles du mariage. Ils ne les craindraient pas s'ils étaient sûrs, comme nous, de porter toujours celles de l'amour. — Je laissai Manon au comble de la joie après cette résolution. »

Ah! Manon, dirons-nous à notre tour, voilà qui vous réhabilite à nos yeux! Une fille qui avait pensé *mille fois* à un mariage comme celui-là, sans être guidée par aucune considération personnelle, et que cette proposition met *au comble de la joie,* n'est peut-être pas tout à fait, nous commençons à le croire, une fille comme une autre. Elle avait gardé dans un recoin du cœur quelque chose qui n'était pas entièrement gâté. Peu s'en faut qu'à partir de ce moment nous n'ayons pour elle les yeux de des Grieux.

On sait le reste : la fuite des deux amants et cette mort de Manon au milieu du désert, qui couronne par une émotion poignante et sans mélange ce roman de l'amour sensuel. Ici les dernières résistances sont vaincues. La mort, comme le feu, purifie tout. *Manon Lescaut* s'encadre entre deux récits, deux tableaux qui se détachent en relief sur le fond du livre et qui restent fixés dans l'imagination comme si on les avait vus : au début, le tableau des chariots couverts, escortés par les archers, et de la mauvaise hôtellerie de village où nous rencontrons pour

la première fois des Grieux, « enseveli dans une rêverie profonde », présentant « la plus vive image de la douleur », et Manon, enchaînée par le milieu du corps et tâchant « de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs » ; à la fin, la mort de Manon, dans la nuit, au milieu de la vaste plaine où elle s'est couchée pour prendre un peu de repos. Ce dernier tableau est le plus saisissant : la simplicité du récit en un pareil moment ajoute à l'effet; la sobriété du style grave mieux la scène dans l'esprit que n'aurait pu le faire tout le luxe du détail descriptif. Et la grandeur de l'horizon, la nouveauté du paysage, qui introduisent en quelque sorte pour la première fois dans la littérature des éléments dont Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand allaient tirer un si éclatant parti, accroissent encore cette impression, à l'insu même de l'auteur et en dehors de toute velléité pittoresque.

Avant Alexandre Dumas et Arsène Houssaye, Musset avait écrit sa préface sur *Manon Lescaut*. Qui ne connaît cette célèbre apostrophe, l'une des innombrables prosopopées de *Namouna :*

Manon, sphinx étonnant, véritable sirène,
Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en paniers !
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, et bien qu'à Sainte-Hélene
On ait trouvé ton livre écrit pour des portiers,

Tu n'en es pas moins vraie, infâme, et Cléomène
N'est pas digne, à mon sens, de te baiser les pieds.
Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie.
Comme je crois en toi ! Que je t'aime et te hais !...

Tiberge ennuie Musset ; il en a ennuyé bien d'autres, à commencer par des Grieux. Même quand il n'est pas en avance sur Joseph Prudhomme, ce qui lui arrive quelquefois, le fidèle et généreux Tiberge ennuie naturellement, comme tout ce qui représente le bon sens au milieu de la folie et parle de devoir aux gens entraînés par la passion. Mais combien ce pauvre Tiberge, qui a le grand tort d'être seul complètement honnête dans cette histoire, se relève à la fin ! Quels remords on éprouve d'avoir parfois sommeillé à ses sermons, lorsqu'il débarque à la Nouvelle-Orléans, où il est venu poursuivre des Grieux pour tâcher de le ramener en France, tout en lui apportant les secours dont il a besoin, et lorsqu'il se montre dédommagé de toutes les fatigues de son voyage par la disposition où il voit son ami de revenir à la vertu !

Voilà un homme dont l'affection est solide, sûre, efficace, inébranlable, et qui confirme tous ses principes par ses actes ! Tiberge, dans *Manon Lescaut,* c'est encore l'idéal, et cette fois sans mélange. « L'abbé Prévost, dit ingénieusement M. A. Houssaye, se met lui-même deux fois en scène : des Grieux,

c'est lui, c'est sa passion; Tiberge, c'est lui encore, c'est sa conscience. » Mais Tiberge doit être vrai, comme le reste. Si l'abbé Prévost fut des Grieux, — et c'est d'après lui-même autant que d'après son héros qu'il semble avoir tracé dans son *Avis préliminaire* le portrait de ce « jeune aveugle... mélange de vertus et de vices... qui prévoit des malheurs sans vouloir les éviter; qui les sent et qui en est accablé, sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse », — il eut certainement son Tiberge parmi les jésuites ou les bénédictins auxquels il se trouva mêlé, dans le cours d'une vie plus aventureuse et plus agitée que tous ses romans. L'explication de M. Houssaye, si elle s'accorde assez bien avec le tempérament littéraire de l'abbé Prévost, romancier beaucoup plus que moraliste, mais qui a généralement essayé de joindre le moraliste au romancier, ne s'accorde pas aussi bien avec le caractère particulier de ce livre, qui n'est si supérieur à ses autres ouvrages que précisément parce qu'il y attachait moins d'importance et s'occupa simplement à faire vite, simple et vrai, sans aucune prétention philosophique. Remarquons d'ailleurs qu'il y a un Tiberge dans la plupart de ses romans, notamment dans le *Doyen de Killerine*, et un Tiberge toujours aussi malheureux dans son rôle de *gêneur* et dans sa lutte contre les passions, comme

cela est naturel, jusqu'à ce que l'expérience ait démontré, — presque toujours trop tard, — la sagesse de ses avis.

Je ne sais si le jugement que Musset attribue à Napoléon est exact : j'ai eu la patience de le rechercher dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* et ne l'ai point trouvé. Il est du moins assez vraisemblable. L'admirateur d'Ossian devait peu se plaire à cette histoire d'un jeune fou et d'une fille de joie. Nous ne l'en blâmerons pas : *Manon Lescaut* est de ces chefs-d'œuvre qu'on est toujours pardonnable de ne point goûter. Il y a d'ailleurs dans le style, comme dans le sujet du livre, de quoi expliquer un jugement dédaigneux. Ce style a des mollesses et des négligences singulières. L'abbé Prévost écrit sans cesse et coup sur coup : « Je *le remis* aussitôt... Sa joie fut plus vive que toute expression lorsqu'il *m'eut remis* à son tour. — Quoi! dans le malheur même il faudra que je sois toujours *distingué par des excès!* » Mais, malgré ces négligences et bien d'autres, son style n'en a pas moins l'aisance, la rapidité, le naturel, le tour leste ou l'allure facile qui sent son écrivain de bonne race et non l'homme de lettres. De même, ce qu'il y a de repoussant dans le sujet, dans les personnages et le *milieu* de la scène, il le contrebalance et le rachète comme nous l'avons dit. Quels qu'aient pu être les égarements de sa vie et

de sa plume, l'abbé Prévost gardait un fonds d'honnêteté dont l'accent sauve son roman. *Manon Lescaut* n'est certainement pas un chef-d'œuvre du genre le plus pur et le plus élevé; mais il n'était pas inutile de montrer que, si l'ouvrage mérite ce titre, ce n'est point parce qu'il outrage les mœurs, c'est parce qu'il les respecte tout en les outrageant; parce que, loin de chercher, comme on n'eût pas manqué de le faire aujourd'hui, à changer un récit en thèse, à métamorphoser l'aveuglement de la passion en principe, sa faiblesse en force et ses excès en droits, — ou bien à étaler sans aucun contraste et sans aucune compensation toutes les ordures du sujet, sous prétexte de rester plus fidèle à la réalité, — il a su opposer partout les conseils de la sagesse aux entraînements de la folie et les bons sentiments aux actions mauvaises. C'est parce que, si l'abbé Prévost est un romancier hasardeux, il n'est pas un sophiste; c'est enfin parce qu'il a fait luire toujours une lumière, souvent bien lointaine et bien obscurcie, mais jamais entièrement voilée, jusqu'au fond de l'égout où il nous conduit.

IV.

DIDEROT.

De tous les écrivains du dix-huitième siècle, Diderot est celui qui semble avoir le plus bénéficié aujourd'hui de la postérité. Elle donne en sa personne un démenti au vieux proverbe : « Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. » Cet improvisateur, — extraordinaire, il est vrai, et qui, plus d'une fois, toucha au génie, — a maintenant, un siècle après sa mort, un cortège toujours grossissant d'admirateurs, qui recherchent et recueillent partout les moindres pages échappées à sa plume, relisant, admirant et commentant à l'envi ses œuvres. Du second plan il est passé au premier. Voltaire seul peut soutenir la concurrence avec la fortune croissante de Diderot, quoiqu'il n'ait pas été l'objet dans ces dernières années d'un mouvement de publications aussi actif et aussi étendu, et que les fanatiques de celui-ci laissent parfaitement entendre qu'ils le mettent

au-dessus du patriarche de Ferney, bien arriéré sur certains points, bien théiste et spiritualiste, malgré ses boutades, bien peu *scientifique* enfin, pour répondre aux aspirations actuelles. Malgré sa guerre à l'infâme, il a le tort de croire en Dieu quelquefois, et de plus c'est un aristocrate, qui méprise le peuple et fait sa cour au pouvoir. Il était homme à ourdir les entrailles du dernier prêtre, mais il ne s'en fût pas servi pour étrangler le dernier roi. Seul, Diderot, après les tâtonnements du début, et malgré quelques distractions passagères qui ne tirent pas à conséquence, s'est montré démocrate aussi résolu qu'athée accompli. Il a donné dans ses œuvres la théorie scientifique du matérialisme. Voilà pourquoi, bien que sa nature d'esprit soit la moins positive du monde, il a été adopté par le positivisme comme l'un de ses précurseurs ; pourquoi aussi les éditions de ses œuvres se multiplient, et pourquoi enfin on a célébré le centenaire de sa mort en lui élevant deux statues, l'une à Paris, l'autre à Langres, sa ville natale.

A ce propos, les apologistes de Diderot s'en sont donné à cœur joie, — je parle des apologistes véritablement sincères et compétents, de ceux que n'arrête aucune considération de respect humain, d'hypocrisie ou de pudeur officielle, qui sont libres de tout dire et qui ont assez de résolution pour le faire. Il y fallait un certain courage en effet, non en ce qui con-

cerne l'athéisme et le matérialisme, car ni le mot ni la chose ne sont pour effrayer maintenant, mais, par exemple, en ce qui concerne la morale, que Diderot a fort cavalièrement traitée. Il s'est vautré avec complaisance, avec délices, dans l'obscénité la plus crue et la plus cynique, ce qui gêne beaucoup les naïfs et les timides, ceux dont l'esprit n'est pas encore assez libre de tous préjugés pour ne plus savoir ce que c'est que la honte. Ceux-là s'efforcent de voiler certaines pages de son œuvre ; ils prodiguent les explications ingénieuses, ils soutiennent qu'il serait inique de juger ce grand esprit par ses petits côtés. Les panégyristes vraiment forts dédaignent ces précautions et le louent bien haut de n'avoir reculé devant aucune conséquence de ses principes. Un journal, à l'occasion de son centenaire, le recommandait chaudement en ces termes à la piété des libres penseurs : « Il ne s'est pas contenté d'avoir du génie et de le produire dans d'immortels écrits ; il a, par-dessus le marché, offensé la foi, offensé les mœurs issues de cette foi et subi les persécutions des cagots. Rien ne manque à sa gloire. »

Une revue a loué ce « magnifique apôtre du matérialisme le plus absolu » d'avoir, en morale, « nié et raillé l'idée de lois éternelles et universelles (*Lettre sur les aveugles*), placé dans la notion d'une utilité personnelle et publique la source des vertus do-

mestiques et sociales, l'origine de tous les pactes individuels et de toutes les lois (*Fragments échappés du portefeuille d'un philosophe*), et, dans les libres et folles pages du *Supplément au Voyage de Bougainville,* montré le ridicule et l'odieux d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas ». Pour qu'il fût impossible de se méprendre sur le sens, d'ailleurs bien clair, de cette dernière phrase, le rédacteur la commentait par une citation qu'on ne saurait reproduire, d'où il résulte que la fidélité conjugale, la défense d'épouser sa sœur, et la honte attachée aux actes les plus répugnants et les plus ignobles, sont des préjugés sans aucun fondement.

Diderot n'est pas seulement un plébéien et un démocrate, fils d'un artisan, qui garda toujours le souvenir des misères de sa jeunesse, qui songeait à instruire la *canaille* bafouée par Voltaire, qui réhabilita les travaux manuels et a voulu apprendre tous les métiers pour en parler avec compétence dans l'*Encyclopédie,* qui a exprimé sur la solidarité humaine et le principe d'autorité en politique, sur l'hérédité monarchique, le danger des armées permanentes, l'assistance publique et l'impôt, des idées en concordance avec celles de la démocratie la plus avancée ; c'est aussi un révolutionnaire que 93 peut réclamer pour un de ses précurseurs. Il a

inspiré les deux grands partis « libertaires » de la période révolutionnaire, non seulement les dantonistes, dont le chef, nourri de l'*Encyclopédie* et matérialiste convaincu jusqu'à la mort, a déployé un esprit d'organisation politique analogue à l'esprit d'organisation philosophique de Diderot, mais encore, — et c'est là sa plus grande gloire, — les hébertistes, en qui vivait le génie même de la Révolution. « Diderot eût applaudi, des tribunes de la salle Saint-Jean, les arrêtés de la commune de Paris prescrivant la transformation des établissements religieux en hôpitaux, la laïcisation des hôpitaux, la destruction des loges insalubres de la Salpêtrière, l'amélioration des logements de Bicêtre, l'interdiction des livres superstitieux et de la peine du fouet dans les écoles, l'ouverture des musées et bibliothèques au public, la protection des vieillards et des infirmes, l'adoption par la commune des enfants des suicidés et des suppliciés, l'ouverture d'ateliers de femmes, le relèvement et la glorification des filles mères, la transformation des cimetières en lieux de plaisir. »

On voit qu'il est facile de s'expliquer maintenant l'avance que Diderot, cent ans après sa mort, a prise sur ses contemporains les plus fameux. Il a pressenti la plupart des doctrines aujourd'hui en faveur : le grand rôle accordé aux sciences naturelles, la victoire

de la philosophie expérimentale sur la métaphysique, la substitution de la morale sociale à la morale individuelle. Les thèses des Buchner, des Carl Vogt, des Moleschott, sont en germe chez lui, ainsi que la théorie de Darwin sur l'origine des espèces. Dans le *Rêve de d'Alembert*, comme dans l'*Entretien* avec le même, il a tracé, pour ainsi dire, en se jouant, les vagues linéaments du transformisme ; et qui ne sait quelle place la physiologie, cette reine de l'heure présente, tient dans son œuvre, souvent même en ses morceaux les plus délicats, tels que son fragment sur les femmes?

Pour nous, si c'était à l'écrivain, au *journaliste* incomparable, au merveilleux improvisateur, à l'homme de lettres avide de tout savoir, aimant tout, comprenant tout, parlant de tout, qu'on a dressé une statue, et s'il était possible d'isoler l'écrivain du philosophe, nous pourrions nous entendre avec ses panégyristes. Mais justement il n'a pas même été question de ce qui est la vraie, la seule gloire de Diderot, dans les discours prononcés à son centenaire, non plus qu'à l'inauguration définitive de sa statue. Il s'en faut de beaucoup sans doute que l'écrivain soit parfait : insipide et fastidieux sur la scène, l'un des ancêtres du roman naturaliste, ce qui est un médiocre titre de gloire, il a trop souvent souillé ses meilleures pages ; les scories abondent

dans son œuvre de premier jet, tumultueuse et incandescente ; son flot bouillonnant charrie pêle-mêle l'or et la fange, et même il est rare que l'or y soit pur. Mais comment être insensible à la verve, aux vues neuves, aux saillies originales, à l'allure rapide, libre et vivante, aux pétillements et aux éblouissements de cet esprit toujours en éruption? M. Paul Albert l'a appelé le premier des romantiques, ce qui est beaucoup dire ; mais il est vrai du moins qu'il a dans le style plus de mouvement et de couleur, de variété et d'imprévu, que la plupart de ses contemporains, et que, par la liberté de l'allure, il semble appartenir à notre temps plutôt qu'à une époque classique. Il est vrai aussi qu'il a devancé la critique moderne, élargi et vivifié les anciennes méthodes en replaçant les hommes et les œuvres dans leur milieu, au lieu de les étudier d'après un type abstrait. Son esprit, ouvert à toutes les nouveautés, n'avait aucune des timidités du goût classique, pas plus dans le style que dans les idées ; et à l'époque où la Harpe régnait au *Mercure*, il annonçait çà et là Sainte-Beuve.

L'écrivain, chez Diderot, a bénéficié du temps, comme le philosophe, et à plus juste titre. Pourquoi n'avait-il pas eu dans sa vie, malgré son activité prodigieuse, son esprit d'expansion et de sociabilité, la sympathie qu'il inspira à ses contemporains, l'harmonie de ses idées et de ses opinions avec tout ce

qui l'entourait, la place supérieure qu'il occupe aujourd'hui? C'est qu'il lui manquait la tenue et l'esprit de suite, l'habileté à se faire valoir, l'intrigue pour se pousser, l'art de ménager ses effets. Il se répandait comme un torrent, il touchait à tout, il se donnait à tous sans compter, écrivant pour Grimm des *Salons* dont il n'avait ni le profit ni l'honneur, des prospectus pour les charlatans, des pétitions pour les solliciteurs, voire, avec une sorte de bonhomie cynique, des sermons pour les prédicateurs dans l'embarras ; jetant enfin ses feuilles à tous les vents comme la sibylle, sans songer à les recueillir, si bien que le meilleur de son œuvre n'a paru qu'après sa mort, et même longtemps après.

Rousseau avait publié, ou l'on avait donné pendant sa vie, au moins quatre éditions de ses œuvres complètes. Celles de Voltaire, totales ou partielles, furent innombrables ; les presses semblaient se multiplier pour reproduire tout ce qui sortait de sa plume. Diderot ne s'est jamais occupé de réunir ses ouvrages, et beaucoup, de ses meilleurs, ne circulèrent de son vivant qu'en manuscrit. Ils allaient s'enfouir dans des collections privées, où on les a retrouvés successivement, et il ne s'en inquiétait plus. Quelles sont les productions les plus propres à donner, dans les divers genres, ce qu'on pourrait appeler la caractéristique de l'esprit de Diderot,

celles où il s'est le mieux peint dans ses bons et dans ses mauvais côtés? On pourrait citer, je crois, les *Salons*, le *Neveu de Rameau*, le *Paradoxe sur le comédien*, la *Religieuse*, *Jacques le fataliste*, *Ceci n'est pas un conte*, l'*Oiseau blanc*, la comédie intitulée *Est-il bon? est-il méchant?* les *Lettres à Mlle Volland*; et parmi ses œuvres philosophiques, le *Rêve de d'Alembert*, le *Supplément au Voyage de Bougainville*, la *Promenade du sceptique*. Il est même permis de dire que voilà, à trois ou quatre exceptions près, ce qui compose le fonds essentiel de ses œuvres choisies. Or, Diderot est mort en 1784, et l'*Oiseau blanc* n'a paru pour la première fois qu'en 1788; la *Religieuse*, *Jacques le fataliste* et le *Supplément au Voyage de Bougainville*, en 1796; *Ceci n'est pas un conte*, en 1798. Le *Neveu de Rameau* ne nous fut connu d'abord que par une traduction de Goëthe retraduite en français sous la Restauration, et nous en possédons le texte authentique depuis 1823 seulement. Le *Paradoxe sur le comédien* ne fut imprimé sous sa forme définitive qu'en 1830; plusieurs des *Salons* n'ont vu le jour que dans ces vingt-cinq ou trente dernières années. L'édition complète (au moins provisoirement), dont le premier volume a paru en 1875, renferme une grande quantité d'œuvres inédites, et il est à présumer qu'on en découvrira bien d'autres encore.

L'*Oiseau blanc* est une folie, un papotage plein d'esprit, de verve, de saillies, d'imaginations extravagantes et de fines épigrammes. C'est du Crébillon fils, du Voisenon et du Boufflers, avec de petites polissonneries où du moins Diderot ne s'attarde pas longuement et lourdement, comme dans tel autre de ses ouvrages, et qu'il relève de traits visant plus loin et plus haut. Les *Deux amis de Bourbonne* et *Ceci n'est pas un conte*, fort sujets à caution comme thèses morales, sont des récits d'une allure rapide, libre et vivante. Ces récits ont une tendance à se couler dans le moule du dialogue : c'est la forme que prenaient, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, les idées de l'intarissable causeur. Il a besoin d'un partenaire, dont les répliques provoquent les siennes, qui lui permette d'indiquer le *contre*, sans avoir l'air d'y toucher, après avoir plaidé le *pour*, de multiplier les aperçus, fussent-ils incohérents, et de faire le tour de chaque idée, au risque de ne pas conclure.

Cherchez la conclusion de l'*Entretien d'un père avec ses enfants*. Il porte pour sous-titre : *Du danger de se mettre au-dessus des lois;* mais il faudrait ajouter : *et de l'inconvénient de s'y conformer*. Diderot n'a voulu que nous ébranler dans une opinion toute faite, qui paraît la seule raisonnable et sensée ; il y a réussi. De même, dans l'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****, qui peut passer pour le plus

agréable et le plus spirituel échantillon du genre dont Saint-Évremond avait tracé le modèle en écrivant la *Conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt*, en définitive le dernier mot appartient moins à l'incrédulité qu'au scepticisme. L'interlocuteur de la maréchale, à qui elle fait vraiment trop beau jeu, avec la belle grâce et l'esprit d'une maîtresse de maison plutôt qu'avec la ferme orthodoxie d'une personne « dévote comme un ange », se contente d'agir à la façon d'un dissolvant sur la foi de l'aimable femme, foi trop mondaine et qui s'est trop frottée aux philosophes pour être bien solide.

Encore un dialogue, ce *Paradoxe sur le comédien*, dissertation vivante, animée, tumultueuse, toute pleine d'idées et de vues qui semblent naître du choc de la conversation et jetées au courant de la plume, dont l'allure excessive et hyperbolique, avouée par le titre, ne sert qu'à recouvrir un fond d'observations vraies, à donner du relief et du piquant à des considérations très justes sur les conventions théâtrales, sur ce qui constitue la supériorité de l'acteur, sur la sensibilité et la vérité à la scène.

Comment, avec cet amour et ce don du dialogue, Diderot a-t-il pu écrire des comédies illisibles, fausses, d'un ennui écrasant, telles que le *Père de famille* et le *Fils naturel?* Ce que c'est que l'esprit de système

et ce que peut devenir un homme tout feu et tout flamme, comme Diderot, quand il se guinde et veut être solennel! Le révérend père la Chaussée est divertissant en comparaison. C'est à dormir debout. Lisez seulement la préface du *Père de famille,* sous forme d'épître dédicatoire à la princesse de Nassau-Saarbruck; lisez-la, si vous voulez voir dans son plein le Diderot solennel, pompeux, sentencieux, déclamatoire, Diderot-Grandisson, car ce protée a revêtu toutes les formes, et il est capable de prendre, avec une stupéfiante gravité, celle du prêcheur le plus fastidieux. On s'attend à trouver au bas de cette dédicace la signature du sensible et vertueux Germeuil. Il paraît que les Allemands prisent fort ces deux pièces. Ils en sont bien capables, et nous les leur abandonnons volontiers.

Le *Père de famille* et le *Fils naturel* ne valent pas la moindre page du *Neveu de Rameau.* Il y a tout un drame et toute une comédie de premier ordre dans ce dialogue étincelant, d'une verve effrontée, où le tableau d'une époque et d'une décomposition sociale tient dans l'analyse du caractère d'un drôle spirituel et sans vergogne, qui s'est fait une arme toute-puissante de sa honte, sait la force que lui donne son avilissement dans un monde en décomposition et en tire parti. Diderot y montre une intelligence effrayante de l'infamie morale à son dernier degré,

et en même temps l'intuition, le sentiment, mais ironique jusqu'au cynisme, de l'état d'une société qui s'en va à la dérive après avoir coupé joyeusement toutes ses amarres.

La correspondance avec Mlle Volland est certainement l'une des œuvres qui caractérisent le mieux Diderot, au point de vue littéraire comme au point de vue moral; celle peut-être où il se peint tout entier le plus naturellement et le plus sincèrement, dans un intarissable et piquant bavardage qui touche aux sujets les plus variés, qui abonde en saillies, en anecdotes, en idées, en théories, en sophismes, et qui s'exprime avec une liberté dépourvue de tout esprit de scrupule.

En définitive, l'écrivain seul est digne de considération dans Diderot. Est-ce un philosophe, un penseur de premier ordre, comme le prétendent ses admirateurs? Peut-on constituer avec ses écrits un corps de doctrine quelconque? Non; quoiqu'il sème à la volée et suivant les hasards de l'inspiration du moment, les aperçus ingénieux ou profonds. Les matérialistes et les athées, comme les déistes, auront beau faire, Diderot leur échappera toujours par quelque point. Dans son ensemble il est insaisissable. En publiant son choix de Diderot, il y a une trentaine d'années, Génin a pu, par un triage habile, fournir une collection de pièces justificatives à l'appui de sa

thèse sur le déisme et le spiritualisme de cet écrivain. Mais, d'autre part, les positivistes le tiennent pour un des leurs; son disciple Naigeon en a fait le type de l'athéisme, et MM. Asseline et André Lefèvre ont aisément trouvé dans ses œuvres de quoi le rattacher étroitement à l'école matérialiste. L'auteur de *Force et matière* est venu faire son apologie chez nous, en le déclarant digne d'être son compatriote. Au fond, Diderot n'est pas seulement un esprit ondoyant et divers; c'est encore, dans le sens étymologique du mot, un *déclamateur*, comme ces rhéteurs anciens qui ne voyaient dans les thèses contradictoires que des sujets d'exercice. A chaque instant, il se fait la main, contente son besoin d'épanchement et d'explosion, donne une issue à sa verve, qui l'étoufferait s'il essayait de la contenir, et qui part, la bride sur le cou, un peu au hasard, en se grisant de son propre bruit et en prenant cette ivresse pour une conviction.

On commet un véritable contresens quand on veut ériger en oracle l'intelligence la moins équilibrée et la moins réglée qui fut jamais. Si l'on prétendait faire à l'image du modèle les statues qu'on a élevées à Diderot, il ne suffisait point de leur donner des pieds d'argile, comme à celle de l'Écriture; il fallait trouver moyen, — comment? ce n'est point mon affaire, — d'y traduire sous une forme visible le *desinit in piscem* d'Horace ou le centaure de la Fable,

homme par le haut, bête par le bas. Nous sommes tous plus ou moins comme le centaure, mais rarement le mélange de l'intelligence et du sentiment à l'animalité fut plus sensible dans un écrivain. Cet esprit supérieur ne s'est jamais dégagé de la fange. Sceptique enthousiaste, matérialiste ordurier avec des élans de spiritualisme, athée avec des effusions pieuses, grand comédien avec des accès de bonhomie, il est tout pétri de contrastes. Sa tête bouillonne comme un volcan où s'agite le chaos et lance des éclairs fumeux. Il flotte sans cesse du lyrisme idéal à la plus répugnante lubricité, de la déclamation vertueuse à la crudité la plus brutale. D'une page à l'autre, quelquefois dans la même, il vous enlève d'un coup d'aile et vous roule avec lui dans l'égout. Lorsqu'il fait l'ange, suivant le mot de Pascal, on s'y laisserait quelquefois prendre ; mais la bête n'est jamais loin, — et quelle bête!

Nous aurions trop beau jeu à rappeler les innombrables faiblesses de l'homme ; et pour montrer qu'il mit en pratique, dans ses actes aussi bien que dans ses écrits, ses théories sur les préjugés de la morale, particulièrement en ce qui concerne la fidélité conjugale, il ne serait pas besoin d'emprunter des armes à d'autres qu'à lui ou à sa fille, Mme de Vandeul. Nous savons par celle-ci que Diderot avait abandonné sa femme au lendemain de son mariage, et qu'il la lais-

sait dans la misère, pour vivre avec Mme de Puisieux (en attendant Mlle Volland), au bénéfice de laquelle il composait, selon l'inspiration du moment, des ouvrages philosophiques ou des romans libertins. Diderot ne s'est pas ménagé lui-même dans les confessions qu'il a faites çà et là à bâtons rompus. Nous lui saurions plus de gré de cette franchise, si elle n'était trop souvent du cynisme. Il s'est peint au naturel dans le Hardouin de sa comédie *Est-il bon? est-il méchant?* ce Figaro avant la lettre (1), — comme Beaumarchais lui-même dans son Figaro. Quand il ne l'aurait pas avoué dans le *Paradoxe sur le comédien*, comment ne pas le reconnaître du premier coup sous les traits de ce personnage toujours prêt à « sauter aux solives », toujours emporté par sa « chaleur de tête » et dénué de sens moral, frémissant, écumant, jurant, harcelé par tout le monde, promettant à tous, ne tenant jamais, en revanche faisant tout ce qu'il n'a pas promis, agissant bien par des motifs honteux, mettant des moyens équivoques au service d'une bonne œuvre, gâtant, souillant même un acte de dévouement par une vilenie, de telle sorte qu'il change en indignation la reconnaissance d'une honnête femme, et qu'il laisse l'esprit hésitant entre l'admiration et le mépris?

(1) Beaumarchais l'avait-il lue? Il est permis de le croire. « La règle, mon ami, la règle! » dit M. Renardeau à M. Hardouin. — « La forme! » dira plus tard Brid'oison.

Est-il bon? est-il méchant? On ne le sait pas au juste, et on craint de répondre : « Qu'attendre d'un homme, a-t-il écrit un jour dans un retour mélancolique sur lui-même, qui a oublié sa femme et sa fille, qui a cessé d'être époux et père? » En ce moment, Diderot était sincère, comme il l'a été souvent ; s'il ne songeait pas à se réformer, il savait du moins à quoi s'en tenir sur son compte mieux que ses adulateurs posthumes, et il ne prétendait certainement pas à des apothéoses.

V.

LES ÉPISTOLIÈRES (1).

I. — MADAME DU DEFFAND.

Parmi les plus curieux documents sur le dix-huitième siècle, aucun n'est plus significatif que la correspondance de Mme du Deffand avec Horace Walpole, où l'on retrouve fidèlement le type même de l'époque, le tableau de tout un monde résumé en ses traits essentiels et distinctifs. Cet intérêt historique, au sens le plus large et le plus élevé du mot, est ce qui donne un prix particulier aux lettres de Mme du Deffand. Il faut les lire comme la déposition d'un témoin qui a joué son rôle aux premiers plans, qui a vu de près les hommes et les choses dont il parle, qui en a vécu, qui en a joui, qui en a souffert,

(1) Des éditions très soignées des diverses *épistolières* dont nous parlons dans ce chapitre ont été données depuis quinze à vingt ans par MM. de Lescure, Eugène Asse, P. Viollet, etc.

et qui vient déposer devant nous dans la sincérité absolue d'une expansion intime et familière.

La marquise du Deffand avait commencé par offrir l'image du siècle dans sa vie avant de l'offrir dans sa correspondance. Née en 1697, elle reçut l'éducation ordinaire aux personnes de son rang, et dès sa jeunesse se distingua par sa beauté, son esprit et la précocité de son scepticisme religieux. On la maria, sans consulter ses goûts, à un homme qu'elle trouva bien vite ennuyeux et ne tarda pas à quitter, sous prétexte d'incompatibilité d'humeur. Rejetée, toute jeune encore, dans le tourbillon d'un monde qui était celui de la Régence, « elle plut beaucoup et faillit souvent, » dit M. Thiers, dans une notice anonyme sur cette femme célèbre qui est l'une des choses les plus fines qu'il ait écrites. Puis, fatiguée de cette nouvelle existence, il lui prit fantaisie de retourner avec le marquis. Mais, hélas! six semaines ne s'étaient pas écoulées qu'elle le trouvait plus ennuyeux que jamais et l'abandonnait de nouveau, cette fois pour toujours. Après avoir ainsi pris, quitté, repris, requitté son mari, elle finit par contracter avec le président Hénault une liaison dont la froideur assura la durée, et qui, en revêtant tous les caractères d'une habitude, devint une vraie contrefaçon du mariage.

Là encore Mme du Deffand ne faisait que subir

l'influence de l'époque. Jamais le relâchement des liens domestiques n'était allé plus loin. Le discrédit de la morale avait suivi celui de la religion, et il semblait qu'on voulût se venger sur l'une et l'autre du joug de réserve et de respect imposé par Louis XIV, et qui avait pesé d'un si lourd poids d'hypocrisie sur la fin de son long règne. Le grand roi, devenu vieux et morose, avait imposé le repentir de sa vie passée à une génération qui faisait ainsi pénitence des fautes qu'elle n'avait pas commises. De là l'explosion de délivrance et la réaction effrénée qui se produisirent sous le Régent, et cet effacement de toute règle morale qui allait bientôt s'ériger en système et avoir son code philosophique. Le mariage, en particulier, sombra dans ce tourbillon : on s'habitua à ne le regarder, dans une notable portion des classes les plus élevées, que comme une sorte de contrat pour la continuation d'un nom, qui n'impliquait nullement et semblait même exclure l'idée d'un penchant mutuel, d'un engagement du cœur. La fidélité conjugale était devenue un ridicule que peu de personnes avaient le courage de braver ouvertement.

Mme du Deffand vécut de la sorte, partageant son temps entre les plaisirs et les relations sociales, jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans. Belle, spirituelle, dissipée, fantasque, ne s'étant attachée à rien, n'ayant

aucune affection solide et vraie, sans époux, sans enfants, sans famille, sans croyance, elle se vit vieillir avec une véritable terreur. Elle enregistre dans ses lettres les progrès de ses infirmités physiques et morales avec une sorte d'âpre complaisance ; elle étudie chaque ruine nouvelle que lui apportent les années, et se répand en lamentations stériles sur l'interminable longueur et l'inutilité de sa vie. Devenue aveugle, et ne pouvant plus aller chercher le monde dont elle sentait plus que jamais le besoin, elle fit de la retraite qu'elle avait choisie au couvent de Saint-Joseph le cercle le plus actif et le plus brillant de Paris, le rendez-vous des grands seigneurs, des écrivains et des philosophes, des artistes et des étrangers de distinction. Elle avait soixante-huit ans lorsqu'elle rencontra Horace Walpole, et contracta avec lui une liaison intime, qui devint l'origine de la curieuse correspondance prolongée entre eux pendant près de quinze ans (1766-1780), jusqu'à la veille de sa mort.

Tous les deux étaient bien faits pour s'entendre ; leurs esprits et leurs caractères semblaient créés l'un pour l'autre, et l'amitié, dans le cœur inoccupé de la vieille marquise, prit bientôt tout le caractère d'une passion véritable, où une sorte d'exaltation juvénile s'alliait aux habitudes de scepticisme et d'ironie de son intelligence, à cette froideur, à ce désenchantement, à cet ennui dont le contraste la

faisait paraître plus bizarre encore. Tels furent l'intensité et l'empire de ce sentiment qu'il résista aux duretés méprisantes de Walpole : tout en se montrant flatté de l'idolâtrie de cette femme célèbre, en recherchant sa conversation spirituelle, en attachant un grand prix à une correspondance qui le divertissait et l'instruisait à la fois, il était importuné de sa tendresse, craignait le ridicule qu'elle pouvait faire rejaillir sur lui, et ne cessait d'humilier sa passion par de continuels et impitoyables reproches, ou d'en abuser pour lui imposer un joug des plus pesants. Une fois ou deux, Mme du Deffand, poussée à bout, parut sur le point, ou plutôt dans la nécessité absolue de rompre ce commerce; mais elle finissait toujours par se rattacher désespérément au moindre prétexte et par reprendre la chaîne avec docilité. On est honteux pour la pauvre femme de tous les efforts qu'elle fait pour se justifier de torts imaginaires, des rudesses qu'elle endure, des pardons qu'elle implore, des concessions et des sacrifices qu'elle multiplie servilement pour complaire aux goûts comme aux haines de cet ami despotique, et l'on en souffre d'autant plus que rien n'est moins en rapport avec sa nature, avec la sécheresse de son cœur et l'indépendance de son esprit.

Mme du Deffand traîna ainsi, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans un désœuvrement agité et une oisiveté laborieuse qu'aucune pensée vraiment

grave ne traversa jamais, une existence dont elle était lasse, — toujours fidèle à sa correspondance avec Walpole et à son affection pour lui, seul sentiment qui la soutînt encore, mais sans pouvoir remplir le vide de son âme.

« Vous voulez que j'espère vivre quatre-vingt-dix ans? lui écrivait-elle. Ah! bon Dieu, quelle maudite espérance! Ignorez-vous que je déteste la vie, que je me désole d'avoir tant vécu, et que je ne me console point d'être née? Je ne suis point faite pour ce monde-ci; je ne sais pas s'il y en a un autre; en cas que celui-ci soit, quel qu'il puisse être, je le crains... Le néant (dont je fais grand cas) n'est bon que parce qu'on ne le sent pas... Je ne trouve en moi que le néant, et il est aussi mauvais de trouver le néant en soi qu'il serait heureux d'être resté dans le néant. »

Ce désolant scepticisme, qui dépasse de beaucoup celui de Montaigne, son auteur favori, n'a même pas le pouvoir de rassurer son esprit contre les terreurs de la mort. Voulez-vous voir maintenant le matérialisme, confessé avec cette sincérité entière qui fait la seule valeur morale de ces lettres, et qui leur donne une si grande importance aux yeux de la critique et de l'histoire. Écoutez :

« Mon âme, tout immortelle qu'elle est, est terriblement soumise à son enveloppe, et j'aurais bien

du penchant à ne l'en pas distinguer ; mais je n'ai sur cela aucun système. » Un système eût été pour elle une fatigue trop lourde. Et ailleurs : « Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort. Rien ne m'indique que tout ne finira pas avec moi ; au contraire, je m'aperçois du délabrement de mon esprit ainsi que de celui de mon corps. Tout ce qu'on dit pour ou contre ne me fait nulle impression. Je n'écoute que moi, et je ne trouve que doute et qu'obscurité. Ce que l'on ne comprend pas peut exister sans doute ; aussi je ne le nie pas. Je suis comme un sourd et un aveugle-né : il y a des sons, des couleurs ; il en convient, mais sait-il de quoi il convient? S'il suffit de ne point nier, à la bonne heure ; mais cela ne suffit pas. Comment peut-on se décider entre un commencement et une éternité, entre le plein et le vide? Aucun de mes sens ne peut me l'apprendre ; que peut-on apprendre sans eux? »

Voilà de la métaphysique à quatre deniers, comme elle le dit elle-même quelque part ; mais c'est la métaphysique de son siècle. Sur toutes ces grandes questions fondamentales, pas un encyclopédiste n'en sait plus long qu'elle et ne s'est élevé plus haut.

Je parlais tout à l'heure de l'égoïsme de Mme du Deffand. Ce n'était autre chose qu'une personnalité excessive, que Walpole raille sans pitié, et dont elle

convenait elle-même. Il lui paraissait tout simple de juger les hommes et les choses du point de vue de son intérêt ou de son agrément. Il semble que son cœur fût désintéressé dans ses affections, même les plus profondes. Voyez en quels termes elle annonce la maladie de son vieux compagnon, Pont de Veyle, — « mon meilleur ami », dit-elle. « Il vit uniquement pour lui, et c'est peut-être ce qui le rend plus sociable, parce qu'il ne fait dépendre son bonheur de qui que ce soit. *A tout prendre, c'est l'homme qui me convient le mieux, et je suis fâchée de le perdre.* » Quelle chaleur d'amitié ! Lorsque d'Alembert, qu'elle avait beaucoup aimé, l'eut quittée pour suivre Mlle de Lespinasse, elle écrit à Walpole : « J'aime à la folie à voir bien contrefaire ; c'est un talent qu'a d'Alembert, *et qui fait que je le regrette.* »

Enfin voici toute l'oraison funèbre que lui arrache la mort imminente du président Hénault, avec qui elle vivait depuis longues années : « Le président ne passera pas l'hiver ; sa perte *me causera du chagrin, et fera du changement dans ma vie.* »

Il n'est pas un de ses amis, pas une des personnes de son entourage, qui échappe à sa défiance et à sa censure. Elle les trouve tous plus sots et plus fastidieux l'un que l'autre. En dehors des sots elle ne voit que des fripons. Personne ne lui paraît suppor-

table. Tout lui déplaît, la fatigue et l'excède. Les plus grands auteurs du temps n'écrivent que des *rapsodies*. Le *Barbier de Séville* l'ennuie à la mort. Les pièces qui font pleurer tous les yeux la font bâiller convulsivement. Elle reste insensible aux catastrophes, et le supplice de Lally-Tollendal ne l'émeut pas plus que la lecture de *Beverley* ou de l'*Honnête criminel*. Voltaire, avec qui elle était en correspondance réglée, en échange d'admiration, est sans cesse déprécié dans ses lettres, et sa mort l'intéresse si peu qu'elle oublie d'abord d'en parler et ne la mentionne ensuite qu'en passant, d'une façon incidente et sommaire. Rousseau, Buffon, Montesquieu, ne sont pas mieux traités que Bossuet, Fénelon et Racine ; elle a toujours eu Milton en horreur. Saint-Simon pourtant éveille en elle un semblant d'intérêt par ses révélations, et la lecture de Shakespeare semble d'abord la ressusciter violemment ; mais ce n'est qu'une secousse. Bientôt elle se lasse de ce qui l'a charmée, et, en somme, il n'y a guère que les scandaleuses confidences des *Mémoires secrets* qui aient le don d'exciter sa curiosité d'une manière soutenue.

Elle hasarde de temps à autre un pied sur le terrain politique, pour avoir le plaisir de dauber à tort et à travers sur Saint-Germain et Maurepas, Malesherbes et Turgot. Est-ce étroitesse d'esprit?

Il s'en faut, car au milieu de ces jugements injustes et partiaux on trouve souvent la trace d'une pénétration supérieure, d'une sagacité et d'une clairvoyance extrêmes. Est-ce méchanceté? Non : Mme du Deffand n'avait pas assez de force dans le caractère et de ressort dans la volonté pour être méchante. Elle professait même pour la bonté un amour quelque peu platonique, mais sincère, et lorsqu'elle dit dans l'une de ses lettres : « Je fais tous les jours la résolution d'être bonne; je ne sais si j'y fais des progrès, » on ne peut s'empêcher de sourire, sans douter toutefois de sa véracité. Mme du Deffand n'était ni un esprit étroit ni un esprit méchant : c'était un esprit invinciblement porté à la critique, desséché et blasé, et elle était encore entraînée dans cette voie par le désir de faire sa cour à Walpole, l'âme la plus froide, l'intelligence la plus caustique et la plus dénigrante du monde. Il manque ici ce qui manque au siècle : le cœur; et l'on eût pu dire de Mme du Deffand, comme de l'époque entière, ce que Mme de Tencin disait à Fontenelle en lui mettant la main sur la poitrine : « C'est de la cervelle que vous avez là. »

Dès les premières années, les symptômes précurseurs de la grande infirmité morale du dix-huitième siècle avaient apparu. Les prôneurs de l'époque s'accordent à lui reconnaître une grande philanthropie,

un amour profond de l'humanité. Mais la philanthropie est un sentiment purement métaphysique, qui ne s'exerce qu'à distance, se satisfait par de beaux discours et n'engage à rien dans la pratique des choses :

On appelle aujourd'hui l'excessive licence,
Liberté.
On prétend établir, à force d'insolence,
L'égalité.
Sans concourir au bien, prôner la bienfaisance,
Se nomme humanité,

disait la chanson des *Philosophes,* qu'aimait à chanter Mme du Deffand. Et Grimm, révélant le secret de tout le monde, ajoutait : « Notre philosophie nous sert à aimer l'humanité en gros, pour nous dispenser d'aimer personne en détail. » — « On se moque de tout ici, » écrivait la duchesse de Bourgogne à Mme de Maintenon. Le mal, comme une gangrène, descendit bientôt de la tête au corps, de la cour à la ville et à la foule. Le marquis d'Argenson, dans ses cahiers manuscrits, décrit à chaque page, avec une vérité saisissante, cette maladie qui l'effraye : « Le cœur est une faculté dont nous nous privons chaque jour, faute d'exercice. On court à l'esprit, on le cultive, on devient tout spirituel... Faute d'affection et de la faculté cordiale, ce royaume-ci périra, je le prédis. » Et ailleurs : « J'observe une chose terrible

de notre âge : l'amour s'éteint, on n'aime plus par le cœur... Ce que nous avons aujourd'hui d'hommes d'esprit ne le sont qu'avec une telle malignité qu'ils ressemblent à des singes ou à des diables, qui ne prennent leur plaisir qu'au mal d'autrui et à la confusion du genre humain. » Et ceci encore, sur l'extension progressive du penchant à la raillerie et à la négation : « Remarquez qu'il y a aujourd'hui plus de journaux critiques périodiques, par mois, qu'il n'y a de livres nouveaux. La satire mâche à vide, mais elle mâche. Voilà où nous en sommes : un beau matin, tout spectacle disparaît, et il ne reste plus que des sifflets qui sifflent. »

La correspondance de Mme du Deffand n'est, d'un bout à l'autre, qu'un de ces *sifflets qui sifflent* sans relâche. L'esprit critique domine et absorbe en elle toutes les facultés. Il ne laisse plus de place à l'enthousiasme, à l'admiration, à toutes ces ardeurs généreuses dont elle ne voit que le côté ridicule. Elle hait tout ce qui sent le Don Quichotte, tout ce qui ressemble aux romans chevaleresques. Dès l'enfance, elle a éprouvé pour les croisades une insurmontable antipathie. L'histoire la rebute, et la morale plus encore. Son cœur n'est qu'un viscère desséché où rien ne bat plus. Elle essaye, sans en venir à bout, de s'endormir dans le néant d'une indifférence universelle. A chaque ligne, le dégoût de cette âme anxieuse,

flottant sans point fixe à tous les vents qui l'agitent, ne croyant à rien, n'aimant rien, privée d'aliment et n'entrevoyant pas de but, éclate en cris d'angoisse qui ressemblent à des râles d'agonie, ou en plaisanteries lugubres qui attristent comme la gaieté d'un mourant, et dont la légèreté apparente recouvre un fond de désolation profonde. Elle voudrait s'attacher quelque part ; elle s'entoure de monde, elle assemble autour d'elle les plus brillants causeurs ; elle prolonge ses veilles jusqu'au matin ; chaque jour elle met quatre lecteurs sur les dents, — et quels lecteurs! trois soldats et un invalide! — « Pour fuir l'ennui, je me dissipe autant que je peux, je soupe rarement chez moi, je vais de côté et d'autre, je lis toute sorte de livres. » En vain : l'inexorable ennemi la poursuit et la traque partout. Elle va jusqu'à souhaiter d'être dévote pour mieux lui échapper par une diversion nouvelle, ou tout au moins pour changer d'ennui : dernier trait, et le plus éloquent dans sa bouche.

C'est surtout dans cet ennui incurable que Mme du Deffand nous offre l'image de son temps, et que sa figure s'agrandit jusqu'aux proportions d'un type. L'histoire intime du dix-huitième siècle n'est que l'histoire des efforts continuels, fiévreux, extravagants, d'un monde qui ne veut jamais se trouver en tête-à-tête avec lui-même ; qui s'étourdit en fêtes,

en bals, en jeux effrénés, en spectacles, en soupers (le souper, une des quatre fins de l'homme, disait notre marquise), en intrigues facilement nouées, dénouées plus facilement encore, en médisances cruelles, en impertinences de haut goût, en conversations hardies, en scandales élégants, afin de tuer l'ennui qui le tue, — l'ennui, ce vengeur, qui, au premier moment d'arrêt, dans la course furibonde et sous l'étourdissement insensé du siècle, toujours reparaît et triomphe, renaissant comme d'un grand vide tout plein de corruption. Cette activité à froid, ce bruit et cette fièvre cachent un désœuvrement, un scepticisme profonds. Cette exubérance de surface déguise mal le néant qu'elle veut cacher. Cette agitation n'est qu'une inquiétude qui s'ignore.

Dans sa lutte acharnée contre l'ennui, la mode est le grand auxiliaire d'une société qui semble vouloir se distraire perpétuellement d'elle-même. La mode est la reine du siècle; elle se renouvelle sans cesse, emportée par une frénésie de variations haletantes et de fantaisies incroyables : modes de toilettes, manies puériles, comme celles du parfilage, des diablotins, des poupées, dont parle Mme du Deffand dans sa correspondance ; modes intellectuelles et morales, engouements subits, feux de paille de la vogue, qui flambent tour à tour pour l'*Encyclopédie* et le prédicateur du moment, pour Voltaire et

les jansénistes, pour Quesnay et le farceur Janot, pour Law et Cagliostro, pour les baquets de Mesmer et les rosières de Salency. Même lorsque cette société frivole s'arrête à des occupations plus graves et plus hautes, c'est encore de sa part affaire de mode et de distraction, instinct irréfléchi où les nerfs ont la principale part. Vous voyez les femmes s'occuper de philosophie et d'économie politique, absolument comme elles se sont passionnées pour les sapajous et les angoras. Elles vont, dans cette chasse désespérée à l'amusement, jusqu'à établir chez elles des laboratoires de physique et des amphithéâtres d'anatomie, où quelquefois elles dissèquent de leurs propres mains. Et quand, après avoir abusé des raffinements les plus inouïs, elles se prennent, vers 1780, d'une tendresse profonde pour la simplicité et la nature, c'est là encore une nouvelle mode, comme l'allaitement après l'*Émile*, et une nouvelle campagne contre l'ennui, comme la velléité de dévotion de Mme du Deffand.

En même temps qu'elle est un vivant tableau de l'époque, cette correspondance est une riche mine historique, abondante en renseignements sur les hommes et sur les choses. Ce qu'il y faut chercher toutefois, ce sont moins les détails nouveaux et les faits cachés que l'impression produite par le spectacle environnant sur une femme d'une pénétration

d'esprit, d'une sagacité singulières, d'un jugement supérieur, quoique très souvent partial et injuste, porté au dénigrement par l'ennui, par la sécheresse de cœur et par le scepticisme. Le vent d'aridité du siècle n'a soufflé sur personne plus que sur Mme du Deffand : il a stérilisé son esprit, son âme et jusqu'à son sexe, sans même lui donner le méprisable bonheur d'un repos affranchi de toute agitation et de tout réveil, ni cette tranquillité brutale que certaines âmes ont quelquefois trouvée dans leur abaissement.

II. — MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Pendant dix ans, de 1754 à 1764, l'ornement et l'attrait principal du salon de Mme du Deffand fut Mlle de Lespinasse. Mlle de Lespinasse était la fille d'une grande dame séparée de son mari, la comtesse d'Albon. Tant que celle-ci vécut, la jeune fille, élevée sur le même pied que ses autres enfants, ne soupçonna pas l'irrégularité de sa naissance. Elle lui fut révélée à la mort de Mme d'Albon. Devenue alors la Cendrillon du foyer, on l'abreuva de tant d'humiliations et de déboires que le souvenir de cette période de sa vie lui resta toujours pénible. Aussi accepta-t-elle avec une reconnaissance empressée, quoique sans se faire aucune illusion, car le malheur

lui avait donné une expérience précoce, la proposition de la marquise du Deffand, qui, devenant vieille et aveugle, sentait le besoin d'avoir avec elle une personne spirituelle, instruite, docile, pour partager ses caprices, l'aider à supporter le fardeau du temps et soulager son ennui.

La nouvelle dame de compagnie de la marquise du Deffand produisit sur tout son entourage une flatteuse impression de surprise. Transplantée sans transition d'un couvent de province au milieu de la société la plus raffinée, elle se trouva dès le premier jour au niveau de sa situation nouvelle. D'Alembert exprimait l'admiration générale des habitués de cet illustre salon quand il lui écrivait plus tard : « L'excellence de votre ton ne serait point un éloge pour une personne née à la cour ; en vous, c'est un mérite très réel et même très rare. Vous étiez sur ce point aussi parfaite le lendemain de votre arrivée à Paris que vous l'êtes aujourd'hui. » Tous subirent le charme ; Mme du Deffand elle-même, si égoïste qu'elle fût, était dans l'enchantement d'une acquisition tellement précieuse. Mais à mesure que ses infirmités croissantes et son humeur chaque jour plus quinteuse alourdissaient le joug de ses courtisans, ceux-ci appréciaient davantage la jeune lectrice, et elle aimait elle-même à chercher dans le commerce d'amis comme d'Alembert, Turgot, le chevalier de

Chastellux, une compensation au dur assujettissement que lui imposaient le genre de vie et le caractère personnel de sa protectrice. Elle s'en cachait, pour ne pas éveiller son ombrageuse jalousie. Réduite à faire comme elle du jour la nuit et de la nuit le jour, elle avait imaginé de se lever le soir une heure avant la vieille marquise, et cette heure, dérobée à son esclavage, était consacrée à la réception de quelques intimes dans la petite chambre qu'elle occupait au même couvent. Mme du Deffand découvrit le secret, qui lui parut un crime de haute trahison; elle accusa à grands cris Mlle de Lespinasse de lui dérober ses amis, et la chassa sans rien vouloir entendre.

Ce fut un grand orage dans un verre d'eau. On s'entremit pour Mlle de Lespinasse ; on lui loua, on lui meubla un salon à quelques pas de là, dans la rue Bellechasse, et malgré les clameurs de la tyrannique marquise, qui répétait qu'il fallait choisir entre *cette fille* et elle, personne n'abandonna Mlle de Lespinasse; quelques-uns même abandonnèrent Mme du Deffand, dont la haine contre son ancienne favorite devint dès lors une espèce de monomanie.

Le premier de ces traîtres fut d'Alembert. Avec Pont de Veyle et le président Hénault, il était le plus intime des habitués de la marquise : il passa sans hésiter à l'ennemi. Il quitta même la maison

de la vitrière qui l'avait élevé et où il habitait un petit réduit philosophique, pour aller se loger sous le même toit que Mlle de Lespinasse. On en jasa un peu. Heureusement d'Alembert avait une réputation rassurante, et il paraît bien évident qu'il se borna toujours aux jouissances d'une assiduité platonique. Il fit du salon de la rue Bellechasse une sorte de succursale ou d'antichambre de l'Académie française, dont il était le secrétaire perpétuel. Ce fut une affection étroite, — avec cette nuance de tendresse qui se mêle aux amitiés entre sexes différents et peut les rendre si facilement dangereuses pour de moins philosophes que d'Alembert, — mais où le sentiment jouait un plus grand rôle que la passion. Au fond, d'Alembert était un amoureux bien insuffisant, bien géométrique, pour une nature aussi ardente : il eût pu faire un mari ; il fit un esclave humble et soumis, un *patito* qu'on chargeait de toutes les commissions, de toutes les démarches, qu'on trompait avec sa complicité inconsciente et naïve, qui eut tout l'aveuglement que les plaisanteries traditionnelles prêtent aux époux, sans en avoir les privilèges, et qui, lorsqu'il fut enfin éclairé, ne sut que mêler une jalousie tardive et stérile à une résignation douloureuse.

Les deux grandes passions de Mlle de Lespinasse furent pour le marquis de Mora et le comte de

Guibert. C'est sa correspondance avec ce dernier qui forme le recueil épistolaire publié pour la première fois en 1809. Mlle de Lespinasse touchait à la quarantaine, et elle était encore dans tout le feu de sa belle passion pour le marquis de Mora, malade, il est vrai, et absent de Paris, quand elle rencontra au Moulin-Joli, chez Watelet, le jeune comte de Guibert. Il lui apparut avec l'auréole de ses vingt-huit ans, de sa beauté, de sa double réputation de militaire et d'écrivain, de ses succès de société, d'un génie naissant que chacun exaltait à l'envi et qui semblait prédestiné à la gloire dans tous les genres. Ce cœur faible et démantelé se laissa prendre par le brillant colonel; il essaya bien de se dissimuler un temps sa défaite, en voilant cette passion nouvelle sous les apparences d'un intérêt presque maternel, mais une pareille illusion ne pouvait se prolonger beaucoup, et il ne tarda pas à s'avouer la vérité en s'abandonnant à cet amour d'arrière-saison avec une exaltation mêlée de trouble et de remords.

De son côté, Guibert, en homme avisé, comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer pour son ambition d'une protectrice aussi influente et aussi empressée. Il avait une tragédie en poche, il aspirait à l'Académie, il aspirait à tout, et la fortune lui offrait une fée dont la baguette devait lui ouvrir toutes les portes. Il se laissa donc faire avec une bonne

volonté qui put d'abord donner le change à une âme ardente et éprise. Je ne prétends pas sans doute qu'il n'y ait eu de la part de Guibert qu'un pur calcul dans cette passion si disproportionnée : le feu de la jeunesse, le charme qui se dégageait, même à cet âge, de la personne de Mlle de Lespinasse, le plaisir et l'orgueil de s'être vu distingué entre tous par une femme d'une telle situation et d'une telle renommée, lui donnèrent peut-être un moment quelque semblant d'amour. Mais, d'après tout ce qu'on sait et d'après chaque ligne, pour ainsi dire, des lettres de Mlle de Lespinasse, même sans avoir aucune des réponses de Guibert, il semble qu'il prit fort vite comme une habitude, peut-être comme un ennui dont il fallait subir les charges pour en recueillir les avantages, cette affection dévorante qui littéralement consuma le cœur inquiet et désespéré de la malheureuse.

Leur correspondance a duré juste trois ans : elle s'ouvre le 15 mai 1773 ; Mlle de Lespinasse mourut le 22 mai 1776, et la veille elle lui écrivait encore. Pour cet intervalle de trois années, le recueil contient près de deux cents lettres, dont beaucoup sont des *volumes*, comme elle dit, et comprennent deux ou trois lettres distinctes. Il y en a quelquefois plusieurs par jour, et tout porte à croire qu'il nous en manque. Guibert venait de partir pour visiter

les cours de l'Europe, où il voulait étudier l'organisation militaire des divers États. C'est l'origine de la correspondance. Les premières lettres sont un curieux mélange de sentiment et de pédagogie, si je puis ainsi dire. Mlle de Lespinasse moralise, elle cite Montaigne, elle abonde en maximes, en observations, en aphorismes amoureux qui indiquent une personne d'expérience et d'étude, en apophtegmes généralement ingénieux et fins, plus d'une fois alambiqués, un peu raffinés tout au moins. Mais dès la quatrième lettre, elle s'écrie : « Oh! vous verrez comme je sais bien aimer! Je ne fais qu'aimer! Je ne sais qu'aimer! » La vingt-cinquième est un billet d'une seule ligne, mais singulièrement éloquent dans sa concision : « Mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends. » Guibert, qui ne s'appelait pas Joseph, accourut à cet appel brûlant de sa protectrice, qui s'appelait Julie, comme la nouvelle Héloïse. Ce billet est daté « de tous les instants de ma vie » ; Mlle de Lespinasse ne croyait pas sans doute si bien dire, car dès lors elle ne fit plus que souffrir, l'aimer et l'attendre, — et il ne vint plus guère.

Ceci se passait juste au moment où Mora, ne pouvant plus vivre loin de Julie, quittait Madrid pour la rejoindre et se mourait de la poitrine à Bordeaux. La philosophie, en cette occurrence, n'avait pas été d'un grand secours à Mlle de Lespinasse.

Mais du moins elle ne se ménagea pas les remords, qui furent d'autant plus ardents que Guibert se montrait moins disposé à lui en inspirer davantage. Plus elle a trahi M. de Mora, plus elle l'adore, le regrette, le porte dans son cœur. Mora passe à l'état de personnage idéal; il n'eût tenu qu'au froid Guibert de le faire passer à l'état de dieu. Chose étrange! c'est à Guibert même qu'elle parle sans cesse de M. de Mora, de ses perfections, de son dévouement, de l'étendue et de la chaleur de son amour; c'est Guibert qu'elle prend pour confident de ses éternels regrets et de ses incurables remords. Ce malheureux colonel, objet d'une jalousie et de reproches incessants, même lorsqu'il est le plus adoré; jugé d'un œil perspicace par son amie qui, tout en l'exaltant, en le hissant sur un piédestal, en lui mettant une auréole au front, a parfaitement pénétré sa froideur, sa légèreté, son égoïsme, est encore placé continuellement par elle dans la situation ridicule d'un second mari à qui, même dans les moments du plus tendre épanchement, on vante sans cesse les grâces et les vertus du premier. Si la part qu'il a prise à ce commerce semble par moments n'avoir été de sa part qu'une trop ingénieuse application de son *Essai de tactique,* on lui a fait suffisamment expier sa faute. J'imagine que Guibert, poursuivi, harcelé par cet amour haletant et plaintif qui ne le laissait pas res-

pirer lui-même, devait avoir besoin, suivant la propre expression de Mlle de Lespinasse, de se reposer d'elle. Bref, elle fait un tel amalgame de son ancienne passion avec sa nouvelle, de ses remords avec sa tendresse, que, sans contester en rien sa sincérité, — car nous n'avons pas la prétention de connaître le cœur des femmes, surtout des femmes philosophes, — et tout en rendant justice aux délicatesses exquises de l'expression, nous éprouvons çà et là un sentiment de répugnance devant ces amours simultanés, comme devant un phénomène de polyandrie morale.

Il est difficile de lire ces pages, qui répètent à satiété leurs variations sur le même thème, mais dont la monotonie est toujours pleine de flamme, sans que le vers de *Phèdre* vous remonte à l'imagination :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Ce n'est pas du moins la Vénus païenne, sensuelle, orgueilleusement triomphante ; c'est une Vénus élégiaque, poitrinaire, qui tousse et crache le sang, réduite presque toujours, ne fût-ce que par sa santé, à la métaphysique de l'amour et qui se dédommage de ne pouvoir davantage en se livrant avec une sorte de fureur à ce jeu dangereux. C'est Vénus torturée par sa proie, au lieu de la tourmenter elle-même.

Ce n'est pas la *Venus victrix*, mais la *Venus victa*. Elle est si faible qu'elle ne sait se défendre ni contre un autre amour, ni contre les trahisons de celui qu'elle aime. Il vient un moment où la patience lui échappe. Son cœur a reçu un coup mortel : « Tout ce qui est en moi est révolté, blessé et offensé pour jamais, » s'écrie-t-elle. C'est bien fini, ce semble, ou du moins nous touchons au dénouement. Mais le même soir, tout en répétant à Guibert qu'il lui a fait souffrir « les tourments des damnés, le repentir, la haine, la jalousie, le remords, le mépris de moi et quelquefois aussi de vous-même, » elle mollit déjà : « Ayez assez de délicatesse pour cesser de me persécuter... Par pitié, laissez-moi. » Et l'on n'est pas étonné de lire au début de la lettre suivante : « Cela serait bien doux, bien aimable, si cela disait que je vais vous voir. » Le reste comme avant.

Au moment du mariage de Guibert, après avoir reçu de lui un billet qu'elle qualifie d'infâme, la pauvre créature veut se tuer ; mais elle se rattache à la vie par le besoin de recommander l'*Éloge de Catinat*, de son cher infidèle, et de mettre tout en œuvre pour lui faire obtenir, si c'est possible, le prix à l'Académie. Et en même temps cette femme faible est si forte que, au milieu des angoisses qui la dévorent, attendant sans cesse une lettre ou une visite qui n'arrive pas, maudissant le monde, aspirant à la so-

litude, au désert à côté de lui, la tête et l'âme obsédées d'une pensée unique qui ne lui laisse pas une minute de paix, elle ne cesse de tenir son salon avec une supériorité soutenue et d'être chaque soir toute à tous.

Pour expliquer la persistance exaltée de cette passion funeste, nous n'emploierons pas, avec l'un de ses derniers éditeurs, le vilain mot d'*hystérique*, n'aimant point à introduire la médecine dans la littérature. Rappelons seulement que Mlle de Lespinasse était une fille de l'amour, qu'elle avait été malheureuse pendant toute sa jeunesse, qu'elle était quadragénaire, toujours souffrante et presque laide, — nous demandons pardon de la brutalité de ces termes aux mânes des habitués de son salon, — enfin, qu'elle avait le cœur tendre et dans l'esprit, pour toute défense et pour toute garantie, les principes de son maître favori Jean-Jacques, dont on pourrait croire qu'elle a voulu réaliser en elle la plus brûlante création. Je ne sais s'il y a dans toute l'éloquente déclamation de la *Nouvelle Héloïse* des cris aussi pénétrants que ceux qui s'échappent à chaque page de ce cœur blessé : « Mon ami, j'ai toussé à consterner tout ce qui était autour de moi ; je n'en puis plus. En vérité, vous êtes obligé de m'aimer : vous n'avez plus qu'un moment, je le sens. »

Étrange et déplorable amour que celui de cette

malade, presque mourante, pour un homme de douze ans moins âgé qu'elle; amour triplement malheureux, d'abord parce qu'il est insuffisamment payé de retour, puis parce qu'il ne peut se développer qu'entre deux remords, — le remords de l'infidélité à d'Alembert, à qui elle fait souffrir ce que Guibert lui fait souffrir à elle-même, et le remords de l'infidélité, plus cruelle et plus humiliante encore, au marquis de Mora, qui ne se doutait guère en mourant, comme elle allait bientôt mourir elle-même, d'être trahi par celle qui l'accabla jusqu'à son dernier soupir, — toujours avec sincérité, — d'ardentes protestations d'amour! C'est bien dommage que nous n'ayons pas aussi les lettres au marquis de Mora : quels rapprochements curieux on y pourrait faire, à certaines dates surtout de l'an 1774, avec les lettres à Guibert!

Comme si tout devait être exceptionnel dans cet amour, c'est la veuve de Guibert elle-même qui se chargea de publier pour la première fois les lettres de Mlle de Lespinasse à son mari. Il ne leur manquait plus que de paraître avec un avertissement de ce vieux gredin de Barère qui, ayant eu l'adresse de sauver son cou du rasoir national, dont son éloquence avait si souvent graissé les ressorts, était revenu à la littérature, écrivait des préfaces et des traductions, après avoir écrit des *carmagnoles*, et montrait une

prédilection bien naturelle pour les écrivains du genre sensible. N'ayant pu être l'un des amoureux de Mlle de Lespinasse, Barère se chargea de la présenter galamment au public.

Avant cette publication, qui est de 1809, Mlle de Lespinasse n'était connue comme écrivain que par un pastiche du *Voyage sentimental*, où elle avait mis en scène deux traits de bienfaisance de Mme Geoffrin et qu'on avait publiés en 1799 dans les œuvres posthumes de d'Alembert. Mais elle n'en tenait pas moins déjà l'une des premières places dans l'histoire littéraire et morale du dix-huitième siècle; et par le rang qu'elle avait su prendre comme maîtresse de maison, à force d'esprit, de tact et de charme, en groupant tous les jours autour d'elle, en un salon où l'on ne soupait point, un cercle brillant de philosophes, d'auteurs illustres et d'hommes du monde dont aucune défection ne vint jamais rompre le faisceau, son nom était assuré de ne pas périr. C'est là son vrai titre, et le reste ne s'y est ajouté que par surcroît.

L'histoire du salon de Mlle de Lespinasse n'a jamais été écrite, que nous sachions, mais elle a été bien des fois esquissée : par d'Alembert, par Marmontel, par la Harpe, par Guibert, par Grimm et vingt autres. S'il eût eu son annaliste et son greffier, comme le salon de Mme Doublet, nul doute que ces

conversations quotidiennes dont elle était l'âme et le lien, qu'elle savait soutenir et ranimer avec son art exquis de faire valoir l'esprit des autres, et qui touchaient à tout, depuis la politique, la philosophie et la religion jusqu'à l'anecdote du jour et au petit scandale du lendemain, n'eussent fourni matière à un recueil d'un intérêt moins piquant peut-être, moins frivole, j'aime à le croire, mais non moins varié peut-être et assurément plus élevé et plus délicat que les *Mémoires secrets* de Bachaumont.

III. — MADAME DU CHATELET.

C'est à Voltaire et non à ses propres ouvrages que Mme du Châtelet doit sa gloire. Sans lui, elle serait oubliée depuis long temps, malgré toute sa science et toute sa philosophie. Il est certainement bien peu de femmes célèbres qui offrent moins d'attrait personnel. Cela tient à des raisons diverses. D'abord une femme qui écrit des *Institutions physiques*, une *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*, des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, voire des *Doutes sur les religions révélées*, n'a rien de fort séduisant à première vue. Puis sa physionomie ne se présente pas à nous sous des traits bien nets : pétrie de contradictions, ou tout au moins de con-

trastes, — ce qui n'a rien, d'ailleurs, que de très féminin, — à la fois sérieuse et frivole, froide et passionnée, musicienne, poète et algébriste, alliant le sentiment à la géométrie, des goûts matérialistes à l'étude de la métaphysique, passant de Leibnitz à la *Pucelle,* tantôt noble et tantôt égrillarde, parfois aussi peu coquette qu'un savant et parfois plus coquette qu'une femme, elle aima, comme dit Voltaire dans sa préface, les plaisirs, les arts, la *vérité,* menant si bien tous ces amours de front, qu'on ne sait vraiment lequel domina en elle, et qu'on en vient à hésiter sur son caractère comme sur sa figure et, en quelque sorte (n'étaient ses amants), sur son sexe.

Ceux qui nous ont parlé de sa beauté l'ont fait malheureusement en termes trop vagues pour dessiner clairement sa figure à nos yeux, tandis qu'au contraire le portrait cruel tracé par Mme du Deffand, et le mot bien plus cruel encore de Mlle de Staal, se gravent dans l'esprit avec une précision terrible :

« Représentez-vous, dit la première, une femme grande et sèche, le teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu : voilà le visage de la belle Émilie ; figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion. Mais comme elle veut paraître belle en dépit de la nature et qu'elle veut

être magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se donner le superflu, de se passer du nécessaire, comme chemises et autres bagatelles. »

La seconde nous montre Voltaire et Mme du Châtelet apparaissant sur le minuit, chez la duchesse du Maine, « comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés ». Ce sont là de ces mots dont l'impression ne s'efface jamais. Pour moi, j'ai beau faire, Mme du Châtelet m'apparaît toujours comme un spectre pomponné et frisé à l'enfant, et, même en lisant ses lettres, cette odeur de corps embaumé me poursuit partout.

Ajoutez que cette longue liaison avec Voltaire n'est pas précisément de nature à poétiser une femme. Voltaire avait quarante ans lorsqu'il fit cette conquête, et il en avait cinquante-quatre lorsqu'il fut définitivement délogé, par un jeune capitaine bel esprit, d'une place qui avait si souvent déjà changé de garnison. Mme du Châtelet l'avait sincèrement et même ardemment aimé; mais enfin la fidélité a ses bornes, surtout celle des femmes philosophes, et, malgré son amour de la métaphysique, on ne pouvait raisonnablement demander à une personne qui avait autant de tempérament que d'intelligence, d'aimer plus longtemps une ombre qui était tout esprit. Voltaire le comprit, et, après l'éclat du premier moment, car de telles découvertes sont

toujours pénibles, même pour l'amoureux le plus platonique et le plus désintéressé ; après une scène dont le récit, dans les mémoires du valet de chambre Longchamp, achèverait, s'il en était besoin, d'enlever toute auréole poétique à ce faux ménage, il confia paternellement à Saint-Lambert le soin de calmer les restes d'une ardeur qui n'était pas encore éteinte.

La belle quadragénaire remise ainsi entre les mains du jeune officier eût pu rivaliser presque avec la fiancée du roi de Garbe, à cela près seulement qu'elle était en puissance de mari quand elle courut sa première aventure. Avant Voltaire, il y avait déjà eu, pour le moins, le marquis de Guébriant et l'inévitable duc de Richelieu, qu'elle garda pour confident de son nouvel amour : ni l'un ni l'autre n'avaient de préjugés. Ces quatre *attachements* authentiques, sans parler de ceux qu'on ne connaît pas, et qui ne semblent avoir scandalisé personne, sont fort propres à donner une idée du mariage tel que l'avaient fait les mœurs du dix-huitième siècle. M. du Châtelet achève le tableau. Le pauvre homme, qui n'avait pas inventé la géométrie, fut, à coup sûr, l'un des maris les plus étonnants qu'on puisse citer dans l'histoire. Il recula les bornes de la candeur et mériterait assurément une place d'honneur dans la galerie dessinée par Gavarni. Cette prodigieuse ingénuité d'un galant homme qui, après tout, n'était

peut-être pas absolument un sot, mais qui avait en plénitude toutes les grâces d'état nécessaires à un époux du temps et au mari d'une femme philosophe, est le seul trait un peu distinct de sa physionomie, et l'on ne voit guère apparaître le marquis du Châtelet dans son ménage et dans les lettres de sa femme que pour intervenir en faveur d'un des amants de la sublime Émilie, ou pour endosser les résultats de son adultère.

Cependant, lorsque Voltaire fut venu s'établir à Cirey chez la marquise, l'excellent M. du Châtelet, qui ne s'était douté ni de Guébriant ni de Richelieu, paraît avoir, au bout d'une année de séjour, conçu un vague étonnement. Peut-être même alla-t-il jusqu'à soupçonner quelque chose, mais, comme le dindon de la fable, sans distinguer très bien. S'il en fut ainsi, — car je crains de calomnier le digne homme, — Mme du Châtelet y mit bon ordre, en chargeant le duc de Richelieu (admirez ce choix!) de rassurer son mari : « Je compte beaucoup sur ce que vous lui direz, écrivait-elle en 1735 au duc, que cette commission réjouit, sans nul doute... Parlez de moi à M. du Châtelet avec estime et amitié ; surtout vantez mon voyage, mon courage et le bon effet que cela fait dans le monde. Parlez-lui de Voltaire simplement, mais avec intérêt et amitié, et surtout tâchez de lui insinuer qu'il faut être fou pour être

jaloux d'une femme dont on est content, qu'on estime et *qui se conduit bien.* » M. du Châtelet était trop judicieux pour ne pas comprendre tout de suite qu'il avait tort. Il n'y revint plus. On le verra même plus tard offrir ses bons offices à Voltaire. En janvier 1739, quand le poète est en froid avec Thiériot, qui ne prend pas assez nettement parti en sa faveur contre l'abbé Desfontaines, le marquis, déterminé, comme il le dit, par l'*amitié extrême* qu'il a pour M. de Voltaire, écrit à ce tiède disciple « une lettre qui le fera rentrer en lui-même ». Trois mois après, au milieu des négociations laborieuses auxquelles étaient mêlés le lieutenant de police et les plus hauts personnages pour obtenir de l'abbé Desfontaines un désaveu de son libelle, sans que Voltaire fût obligé de désavouer le sien, la marquise pousse son mari en avant et le charge de défendre les intérêts de son ami : « Je vous avoue que toute idée de réciprocité me révolte. M. du Châtelet, qui est chargé de son pouvoir, pourrait rompre avec hauteur, en disant qu'il ne veut point qu'un homme *pour qui il s'intéresse,* signe une chose si honteuse. Par là M. Hérault n'aurait rien à reprocher à M. de Voltaire... Je vous prie, engagez M. du Châtelet à nous tirer de ce labyrinthe ; il n'y a que lui qui le puisse, et, si vous le voulez, il le fera. *Son honneur* et celui de tous les amis de M. de

Voltaire y est engagé. » Où diable, aurait demandé Molière, l'honneur va-t-il se nicher?

Enfin, lorsque l'intervention du mari devint nécessaire dans une circonstance infiniment plus délicate encore, pour endosser une paternité à laquelle Saint-Lambert avait les droits les plus exclusifs, on tendit à ce roi des maris de comédie, avec l'aide de Voltaire, digne entremetteur de son ancienne maîtresse et de son successeur, un piège où il ne manqua pas de donner tête baissée. Ah! que Mme du Châtelet avait bien raison de s'écrier, un jour qu'on la menaçait de tout révéler à son mari : « Heureusement je suis sûre de M. du Châtelet ; c'est l'homme le plus *respectable* et le plus *estimable* que je connaisse, et je serais la dernière des créatures, si je ne le pensais pas... M. du Châtelet se conduit *comme un ange!* » Voilà de ces mots impayables qui devaient singulièrement égayer le malicieux et vilain singe que Mme la marquise avait pris pour ami de cœur.

Mme du Châtelet n'est pas habituellement si plaisante, ou du moins elle ne l'est guère que sans le savoir. La lecture de ses lettres n'offre qu'un intérêt modéré. C'est un mélange de sentiment et de science, parfois de pédantisme, où elle essaye çà et là, pas toujours avec succès, d'imiter le style de Voltaire, la légèreté et la désinvolture de sa plaisanterie. Elle

cause nature du feu, forces vives, monômes et binômes, avec Maupertuis ou Algarotti ; elle cause avec d'Argental de son ami, de ses travaux, de ses projets, des tracasseries qu'il éprouve, des attaques dirigées contre lui, de ses triomphes, de son ménage et de ses affaires. C'est une préoccupation continuelle de sa personne, de sa tendresse, de sa santé, de sa gloire ; une désolation de son absence, des dangers qu'il court et auxquels il s'expose lui-même, une inquiétude, une agitation, une fureur sans bornes contre ses adversaires. Elle lui prêche la prudence ; elle recommande à ses amis de la lui prêcher sans cesse. Elle a pour lui toutes les précautions d'une mère (je demande pardon aux mères de ce rapprochement) pour un enfant chétif et gâté ; elle se cotise avec d'Argental et se met en frais de petites ruses afin d'épargner sa sensibilité, de lui cacher le *libelle affreux* de Desfontaines, d'y répondre clandestinement, d'obtenir que l'autorité prenne le parti du grand homme et fasse taire les méchants animaux qui poussent l'audace jusqu'à se défendre quand on les attaque. Elle négocie les accommodements, les compromis, les réparations d'honneur, et à quelles conditions, bon Dieu! Quelle chaleur! quelles insistances! quelle exaltation! quelle verve d'imprécations et d'injures contre les blasphémateurs de l'idole! Quelle entente de la *réclame!* quels petits soins et quelles atten-

tions fines pour entretenir la renommée du grand homme, et pour que le monde entier sache bien les bontés singulières dont le roi de Prusse a daigné l'honorer pendant son voyage à Clèves!

Au milieu de cette ivresse, quelques nuages ne tardent pas à passer, mais ils se dissipent d'abord bien vite. Mme du Châtelet s'aperçoit peu à peu et de plus en plus que la vraie maîtresse de Voltaire c'est la gloire. Enfin, en 1743, ses plaintes éclatent sans contrainte. Voltaire est parti pour la Prusse; son voyage ne devait durer que six semaines, et il le prolonge depuis cinq mois : « Il est ivre absolument... Il est fou des cours et de l'Allemagne. » Il a été quinze jours sans lui écrire; il lui envoie des billets de quatre lignes, où il ne parle pas de son retour et ne semble se douter ni de ses inquiétudes ni de son amour. Ah! que le cœur de l'ingrat est loin du sien, et les cruelles réflexions qu'elle a faites! Elle a pensé réellement en mourir. Dans sa fièvre, elle court à Paris, à Lille, à Bruxelles. Tout ce qu'elle a éprouvé depuis ces derniers temps détacherait une autre qu'elle; mais si Voltaire peut la rendre malheureuse et ulcérer son cœur, il ne peut diminuer sa sensibilité... C'est un long épanchement de doléances lamentables dans le sein de l'*ange* d'Argental. Puis changement de style ; Voltaire est revenu, et Mme du Châtelet a tout oublié. Elle re-

commence à négocier, à tripoter et à *papoter* en sa faveur, jusqu'à ce que tout à coup, à la suite d'une lettre du 13 janvier 1749, où on la voit soigner encore les intérêts et le culte du dieu, on tombe sans transition sur une autre lettre du 23 février, à Saint-Lambert, qui n'a que quatre lignes, mais qui en dit plus qu'elle n'est grosse :

« Je vais demain à une répétition des cabinets ; je mènerais une vie fort heureuse si votre idée ne venait pas sans cesse me faire sentir que tout cela n'est pas le bonheur... »

Où courez-vous, trop tendre Uranie?

Mme du Châtelet réservait sans doute sa sensibilité tout entière pour ses amours : elle ne paraît pas en avoir beaucoup usé pour sa famille. Avec quelle froideur toute géométrique n'annonce-t-elle pas la mort de son fils à Maupertuis : « Mon fils est mort cette nuit, Monsieur ; j'en suis, je vous l'avoue (*je vous l'avoue* vaut son pesant d'or), extrêmement affligée ; je ne sortirai point, comme vous croyez bien. Si vous voulez venir me consoler, vous me trouverez seule : j'ai fait défendre ma porte, mais je sens qu'il n'y a point de temps où je ne *trouve un plaisir extrême* à vous voir. »

Et quelques mois après, écrivant à un autre de ses correspondants : « Depuis que j'ai reçu votre lettre, Monsieur, j'ai éprouvé un des malheurs at-

tachés à l'état de mère. J'ai perdu le plus jeune de mes fils. *J'en ai été plus fâchée que je ne l'aurais cru,* et j'ai senti que les sentiments de la nature existaient en nous sans que nous nous en doutassions. Sa maladie m'a fort occupée... Je me suis mise dans les mathématiques depuis que la poésie m'a abandonnée. J'apprends la géométrie et l'algèbre. »

Hélas! on ne le voit que trop. Ne dirait-on pas qu'elle expose un théorème, ou qu'elle fait une analyse chimique?

Somme toute, aucun charme ne se dégage ni de cette correspondance, ni de la personne, assurément fort intelligente et richement douée, qui l'a écrite. La figure hybride et complexe de Mme du Châtelet pourrait tout au plus intéresser comme une énigme. Sa passion pour Voltaire semble avoir été surtout une passion de tête, et, en tout cas, malgré son ardeur, son exaltation même, elle ne saurait faire illusion sur la sécheresse foncière de son cœur. Ses faiblesses ont été si nombreuses, et elle y a succombé avec si peu de résistance et de remords, qu'elles n'ont droit à aucune circonstance atténuante et qu'on est porté à les juger avec une précision toute scientifique, sans rien de cette pitié, je dirais presque de cet attrait dont ne se défend pas toujours le plus sévère moraliste devant la chute d'une la Vallière, ou même d'une Aïssé, qui se rachète par la sincérité profonde

de l'entraînement, par l'inquiétude et le repentir de la faute.

IV. — MADAME DE GRAFFIGNY.

Avant d'écrire, à l'âge de plus de cinquante ans, l'ouvrage également conçu sous forme épistolaire, — les *Lettres d'une Péruvienne*, — auquel elle doit sa réputation, et d'ouvrir à Paris un salon qui ne fut pas sans éclat, Mme de Graffigny avait déjà révélé en comité intime son esprit et son talent. De bonne naissance, élevée à la cour de Lorraine dans une société charmante où ne pouvaient que se développer les heureuses qualités de son intelligence, il semble que la fortune prit à tâche de lui faire expier sans relâche les dons de la nature. Elle était entrée dans la vie sous les tristes auspices d'un mariage dont le souvenir ne cessa de la poursuivre, quoiqu'elle en ait été débarrassée de bonne heure. Son mari, avare, grossier, violent, poussait l'exercice de l'autorité conjugale jusqu'à la briser de coups. Une séparation judiciaire lui permit enfin de se dédommager conformément à la philosophie du temps, sans qu'elle paraisse jamais avoir éprouvé le moindre remords d'une situation où ses principes, — je veux dire son absence de principes, — se trouvaient d'accord avec son tempérament. Mais elle ne paraît

pas avoir été beaucoup plus heureuse sous le régime de l'amour que sous celui du mariage, et avec le fonds de tristesse qui était en elle et qu'avaient développé ses fâcheux débuts dans la vie, elle se montrait persuadée que « le malheur *la* suivrait en paradis ».

Mme de Graffigny avait près de quarante-quatre ans quand, au commencement de décembre 1738, elle arriva au château de Cirey, chez la marquise du Châtelet, à laquelle la rattachait quelque peu le mariage de sa tante maternelle. C'est de là qu'elle écrivit pendant deux mois à son ami Devaux les lettres qui sont l'un des documents les plus authentiques et les plus curieux sur le *ménage* de Voltaire avec la belle Émilie.

Au commencement elle est tout à l'ivresse; son enthousiasme ne se peut contenir; son admiration déborde : « Tu sautes de joie à la date de cette lettre, et tu dis : « Ah! mon Dieu, elle est à Cirey!... Eh! comment cela s'est-il fait? Par quel chemin et par quelle aventure? Hier, Mme de Lenoncourt arriva pour dîner. Le premier compliment que je lui fais, c'est de lui demander ses chevaux ; elle me les accorde : j'en tremble de joie, la tête m'en saute... Je n'ai dormi de la nuit, tant j'étais transportée. » A peine est-elle arrivée que Voltaire, l'*idole*, se présenta dans sa chambre, un bougeoir à la main. « Il m'a

fait mille caresses ; il a paru si aise de me voir, que ses démonstrations ont été jusqu'au transport ; il m'a baisé dix fois les mains. » Tout l'étonne, la charme, la ravit, aussi bien le mobilier et les objets d'art que l'habitant du château. Elle se sent pousser des ailes. « Ce que c'est que la vie ! Hier soir dans les ténèbres et la boue, aujourd'hui dans un lieu enchanté !... » Elle raconte que Voltaire lui a fait une petite visite et qu'elle le chassa, parce que sa chambre est très froide et qu'il était enrhumé. « Chasser Voltaire ! Ah ! Dieu, tu trouves cela bien fort. Eh bien, voilà pourtant comme on se familiarise avec les grands hommes ! » Elle ne tarit pas, et s'interrompt pour pousser des exclamations de bonheur : « Mon Dieu ! qu'il est aimable ! » Voltaire lui fait lire son *Siècle de Louis XIV* : « Parlons-en donc de cette histoire, devant laquelle toute histoire doit se cacher. Les Rollin, les Fléchier, les Vertot ne sont que des cuistres. Dieu ! on la lirait à genoux, tant elle est belle ! »

Ainsi elle va sautillant, caquetant comme une petite folle, exhalant son allégresse par mille bavardages les plus jolis du monde, émaillant ses lettres de gentils sobriquets, racontant, décrivant le château et ses hôtes, et la vie qu'on y mène, les visites, les conversations, les lectures, la comédie, s'écriant de temps à autre : « C'est une chose incroyable que l'on puisse faire tant de choses en un jour...

Je suis rendue : c'est le diable, oui, le diable que la vie que nous menons. » D'ailleurs très philosophe, n'ayant aucune peur d'un mot gaulois, ne faisant pas la prude pour entendre et pour répéter les plaisanteries les plus salées de Voltaire, et ne bronchant point à la lecture de *Jeanne*, c'est-à-dire de la *Pucelle*.

Mais peu à peu le sens critique se fait jour à travers l'extase. Une petite remarque maligne se glisse sous le dithyrambe, puis une autre, puis une autre encore. Cela commence par le château. Elle admire d'abord, comme il sied, l'appartement de Voltaire, — le temple de l'idole, — ensuite celui de la dame châtelaine, qui est *divin*. Seulement quand, après tant de richesse, d'élégance et de goût, elle se replie dans son propre appartement, quel contraste ! Elle le décrit sur un ton chagrin, et à la fin elle éclate : « Au demeurant, tout ce qui n'est point l'appartement de la dame et de Voltaire est d'une saloperie à dégoûter. » Les petits ridicules du poète et de sa docte amie lui apparaissent, et elle les souligne avec une malignité de plus en plus marquée ; ceux de Mme du Châtelet surtout, qu'elle n'aime pas, — on le sent dès les premiers jours jusque sous les éloges qu'elle s'impose : « C'est un plaisir pour moi de rire en dedans de leur fanatisme pour Newton et d'entendre les gens qui ont le plus d'esprit dire des

bêtises dictées par la prévention. » Puis elle sourit de la vanité et de la personnalité de Voltaire. Elle remarque qu'il « est plus fanatique que tous les fanatiques qu'il hait. C'est son faible ; tous les grands hommes en ont, et il est malheureux pour lui que le sien soit si dangereux. » Et dans une des lettres suivantes : « C'est une chose terrible que le fanatisme de cet homme sur l'abbé Desfontaines et Rousseau !... Il n'a ni rime ni raison quand il parle. C'est lui qui fait faire les estampes et qui fait les vers qui sont au bas ; je ne fais pas semblant de le savoir, mais il tournaille autour de moi pour me le faire entendre, et n'ose pourtant le dire tout à fait. Quelle faiblesse! et quel ridicule cela va lui donner! Réellement le cœur m'en saigne ; car je l'aime, oui, je l'aime ; et il a tant de bonnes qualités, que c'est une pitié de lui voir des faiblesses si misérables. »

Tout à coup le ton change : il devient plus froid et plus contraint. Mme de Graffigny parle en termes couverts de souffrances et d'indisposition. Elle se plaint de recevoir tardivement et irrégulièrement les réponses de son ami ; elle l'avertit que ses lettres sont souvent décachetées, en feignant d'accuser la poste de cette indiscrétion ; mais l'affectation est visible, et le lecteur attentif devine dès lors qu'il s'est passé quelque chose. Déjà précédemment, dès sa troisième missive, elle s'était exprimée à ce sujet

d'une manière significative : « A propos, regarde bien tes lettres en les ouvrant, pour voir s'il n'y a rien au cachet ; j'ai quelque raison pour te recommander cela. On craint tant ici que l'on dise je ne sais quoi, car il n'y a assurément que de bonnes choses à dire, que je crains la curiosité ! » Si l'on veut savoir à quel point elle avait raison, il faut se transporter à sa dernière lettre, et y lire dans tous ses détails le récit de la scène affreuse du 29 décembre 1738. Mme du Châtelet, abusant cruellement de son hospitalité, avait installé à Cirey une succursale du cabinet noir : d'après un passage de la correspondance ainsi surprise, elle s'était persuadé et elle avait persuadé à Voltaire que Mme de Graffigny avait envoyé clandestinement à Devaux une copie de la *Pucelle*. La violence des reproches qu'elle lui fit ne put même être modérée par la honte de l'aveu qu'ils comportaient. Pour comble de disgrâce, Mme de Graffigny, obligée de réclamer à son correspondant le renvoi de la lettre mal comprise d'où devait sortir sa justification, d'ailleurs malade et dénuée des ressources les plus indispensables, fut réduite à prolonger de cinq semaines encore un séjour dont les délices et les transports s'étaient changés si vite en amers dégoûts. Ainsi elle avait été suivie à Cirey par cette mauvaise étoile dont elle écrivait un jour : « Le monde entier se renverserait plutôt

que la constance de mon étoile à me persécuter. »

Malgré toute leur vivacité, souvent piquante, l'intérêt des lettres de Mme de Graffigny est surtout dans le tableau qu'elles nous tracent de la vie à Cirey, du caractère et des habitudes de Voltaire. Il y apparaît au naturel dans sa personnalité active et turbulente, avec ses qualités et ses défauts, ses injustices et ses retours, ses gaietés et ses colères, sa grâce brillante, sa pétulante vivacité, ses petitesses et ses ridicules. C'est comme une fenêtre brusquement ouverte sur le *désert* de Cirey, où nous le surprenons dans tout le bouillonnement de sa quarantième année, dans sa fièvre de travail et de plaisir, jusqu'au milieu de ses divertissements intimes et de ses bouffonneries.

Huit à neuf ans plus tard, Mme de Graffigny, jusque-là inconnue, allait entrer tout à coup dans la célébrité par la publication des *Lettres péruviennes,* tandis que ses lettres écrites de Cirey demeuraient inédites jusqu'en 1820. Il ne faut pas se laisser prendre au titre : la forme épistolaire n'est qu'un cadre de convention pour ce petit roman d'amour d'une invention médiocre, qu'on pourrait croire, en certaines pages trop peu nombreuses, inspiré d'un peu loin par les *Lettres persanes,* mais qui est écrit, trente ans avant Marmontel, à la manière des *Incas.* On y trouva du nombre et de l'harmonie dans le style, de la tendresse et de la passion dans les sentiments, de

la philosophie, une critique ingénieuse de nos mœurs. Nous y trouvons, nous, la phraséologie du temps, piquée çà et là, pour les besoins de la couleur locale, de termes indigènes qui produisent un bizarre et puéril effet de disparate ; des périphrases, des images et comparaisons d'une élégance à la fois cherchée et banale ; une partie satirique sans portée, sans relief, sans ironie mordante. Rien de plus factice que la naïveté et l'ignorance exagérées de cette pseudo-Péruvienne qui avait évidemment lu les *bons auteurs* avant d'être transportée en France, mais qui n'avait pas assez lu Voltaire. Évidemment Mme de Graffigny considérait ce roman et son drame de *Cénie* comme ses titres de gloire, et peut-être, lorsqu'elle les écrivit, avait-elle déjà oublié ses lettres à Devaux ; pourtant, si elle vit encore, si on la lit, si on la cite, c'est uniquement pour ces lettres écrites sans façon, et mûre sans songer à la postérité, par une caillette un peu et au fond très provinciale, mais qui éclairent d'un jour si vif six mois de la vie de Voltaire dans la pleine maturité de son âge et de son talent.

V. — MADEMOISELLE AISSÉ.

Qui ne connaît la touchante et romanesque histoire de Mlle Aïssé ? Elle a été si souvent contée, qu'on aurait quelque honte à la recommencer encore. C'est

une figure singulièrement délicate, poétique et séduisante que celle de cette petite princesse achetée sur un marché d'esclaves et amenée en France, où elle aime, languit et meurt bientôt comme une fleur d'Orient transplantée sous notre ciel gris, et le mystère qui entoure son berceau lui donne un attrait de plus. Cela fait songer à quelque conte de fées. Dans la galerie des femmes de la Régence, la physionomie à demi voilée de l'aimable et tendre Circassienne retient nos regards par le charme pudique qu'elle mêle à son éclat oriental. Mlle Aïssé est une la Vallière du dix-huitième siècle : elle en a eu la faiblesse, les luttes douloureuses, le repentir sincère, le regret si ingénu et si vrai qu'il lui rend une seconde innocence. Les traits principaux sont les mêmes, toutes proportions gardées, avec la différence des époques et des éducations. Il y a bien une terrible lettre de M. de Ferriol, qui ne donne pas seulement à entendre, qui semble déclarer en termes catégoriques que l'ancien ambassadeur de France à Constantinople a usé avec elle des droits d'un pacha sur son esclave. Presque tous les éditeurs et les biographes ont fait des prodiges d'interprétation pour la sauver de cette fâcheuse atteinte. Ils esquivent les phrases les plus embarrassantes de ce cruel document ; ils le tournent, ils lui opposent vingt autres passages des lettres de Mlle Aïssé ou de M. de Ferriol lui-même ; ils ne le

détruisent pas : toutes leurs explications équivalent simplement à dire qu'on ne veut point tenir compte de cette missive trop *sultanesque* et qu'on la tient pour non avenue, parce que la chose qu'elle exprime est impossible. On sent une répugnance invincible à y croire ; tout ce qui touche à l'aimable légende produit l'effet d'un sacrilège brutal. Il n'est pas un éditeur de Mlle Aïssé qui ne se soit plus ou moins constitué son chevalier, le champion de son honneur, le garant qu'elle n'a succombé qu'à l'amour, et que son innocence était entière avant qu'elle n'eût rencontré son vainqueur dans la personne du chevalier d'Aydie. On serait choqué de recourir à des explications qui l'assimileraient à une esclave de harem, n'importe à quelle date de sa vie. Cette insurmontable répulsion, qu'on n'éprouverait peut-être à propos d'aucune autre femme de la Régence, est tout à l'honneur de Mlle Aïssé, et elle prouve le charme qu'elle exerce encore à distance.

Envoyée en France tout enfant par notre ambassadeur à Constantinople, la jeune Haidée, — car elle s'appelait comme l'héroïne du *Don Juan* de Byron, — fut élevée sans doute dans un couvent, mais elle grandit ensuite en un milieu qui n'avait rien d'austère. La belle-sœur de son *aga*, la présidente de Ferriol, chez qui elle vivait, était née de Tencin, et elle avait quelque chose de l'esprit d'in-

trigue et de galanterie qui distinguait à un si haut point sa sœur cadette. Elle connut le jeune Voltaire et Bolingbroke ; elle se lia avec Mme du Deffand et avec Mme de Parabère. Avec une pareille origine et dans un pareil entourage, sans aucune protection de famille, exposée à toutes les attaques par son isolement moral, sa situation mal définie et son éclatante beauté, faut-il s'étonner de sa faute ? Il faut admirer plutôt la délicatesse qu'elle sut garder dans la chute, sa fidélité et son repentir.

Les trente-six lettres à Mme Calandrini, de 1726 à 1733, sur lesquelles repose la réputation littéraire de Mlle Aïssé, ont bien des genres de mérite et d'intérêt. Elles offrent d'abord l'intérêt d'une chronique mondaine, pleine de verve, souvent de gaieté, où ne manquent ni les anecdotes ni les médisances, et qui a même, avec plus de délicatesse, le ton de l'époque et de la société. Mlle Aïssé raconte d'amusantes histoires, elle trace des portraits piquants et de spirituels tableaux. A une sensibilité sincère se mêle un enjouement qui se traduit par la vivacité du style et quelquefois par la liberté des expressions. La société frivole du temps passe et repasse sous nos yeux dans ces lettres écrites au courant de la plume. Mlle Aïssé n'a rien d'une recluse ; les théâtres l'intéressent, et l'Opéra, ce semble, par-dessus tous les autres. Elle en parle avec sens et avec goût, sans

négliger de tenir sa correspondante au courant des rivalités et des jalousies de coulisses. Elle ne recule pas devant le récit des scandales du jour, mais sans s'y complaire et en témoignant toujours d'un grand éloignement pour l'intrigue.

Toutefois, si l'on peut chercher dans les lettres de Mlle Aïssé les nouvelles de la littérature, des arts et du monde, des tableaux de mœurs et un témoignage fidèle de l'état de l'opinion dans la société à laquelle elle se rattachait, il y faut chercher surtout la peinture d'un cœur tendre, faible sans être corrompu, d'une femme tombée, non sans qu'il y eût de sa faute, mais du moins sans souillure, et qui, dans cette atmosphère corrompue, entre Mme de Parabère, Mme de Tencin et Mme de Prie, avec son unique amour et son unique enfant, a l'air de quelque blanche hermine orientale ; enfin l'étude morale d'une âme qui se relève et s'épure au milieu des souffrances du corps, qui ne pense plus qu'à expier ses égarements et qui mêle à l'expression de son repentir les derniers témoignages de son fidèle amour.

Qu'était-ce que ce chevalier d'Aydie, qui prit une telle place en son cœur? Un cousin de Rions et un ancien roué de la Régence (le Régent lui-même, dit-on, avait vainement essayé de la séduire) qu'elle avait rencontré chez Mme du Deffand. Ils se virent, ils s'aimèrent ; elle succomba, et de leurs relations

naquit une fille, que sa mère éleva de son mieux, en lui laissant croire qu'elle n'était que sa tante. Elle sut transformer ce roué en un amant fidèle. On a publié en 1874 la correspondance jusque-là inédite du chevalier : il s'y révèle à son avantage, mais sous des traits qui n'ont rien de romanesque et qui même éteignent toute auréole de poésie au front de l'ami d'Aïssé. Quoique cette correspondance s'ouvre à l'année où mourut la belle Circassienne, il n'y est pas une fois question d'elle, et il y est question assez tendrement d'une autre dame. Cependant le chevalier était assurément un fort galant homme. Il paraît bien avoir proposé plusieurs fois le mariage à Mlle Aïssé, qui le refusa.

Elle craignait, en acceptant cet honneur qui eût comblé tous ses vœux, de lui causer un préjudice, et on voit plusieurs fois dans ses lettres la trace du combat qui se livrait en elle entre l'entraînement de son cœur et ce qu'elle considérait comme un devoir. De ces divers passages, généralement un peu vagues, on peut conclure que des considérations très diverses et même assez complexes, difficiles à démêler nettement, l'ont décidée à un refus où elle se sacrifiait à l'intérêt de son cher chevalier. « J'aime trop sa gloire, et j'ai en même temps trop de hauteur pour lui laisser faire cette sottise. Quelle confusion pour moi d'apercevoir tous les discours que

l'on tiendrait! Pourrais-je me flatter que le chevalier penserait toujours de même à mon égard?... » Plus tard elle semble souhaiter cette union, mais être retenue par des considérations de fortune : « Peut-être cela nous conduira à ce que nous désirons tant ; la nature de son bien est un furieux obstacle. » En 1733, peu de temps avant sa mort, elle lui écrivit à lui-même pour lui exposer ses raisons de refuser la réparation qu'il lui offrait. Nous avons la réponse de celui-ci. Elle est conçue en termes pleins d'estime, de respect et d'affection, et elle sent son honnête homme ; mais il nous semble que le chevalier se résout sans trop d'effort à un refus qu'il eût pu vaincre sans doute avec des instances plus pressantes et plus passionnées.

Loin d'être avilie par sa faute, de s'en glorifier en exaltant sa passion, ou d'en prendre prétexte pour glisser à de nouveaux désordres, Mlle Aïssé s'en humilie, et elle parle de la vertu en femme qui était digne de la comprendre et faite pour la pratiquer : « Je vois tous les jours qu'il n'y a que la vertu qui soit bonne en ce monde et en l'autre. Pour moi, qui n'ai pas le bonheur de m'être bien conduite, mais qui respecte et admire les gens vertueux, la simple envie d'être du nombre m'attire toutes sortes de choses flatteuses : la pitié que tout le monde a de moi fait que je ne me trouve presque pas malheu-

reuse. » Il est impossible de se méprendre à la sincérité de ces accents si éloignés de toute déclamation, et de n'en être pas touché. Elle y revient sans cesse, et toujours avec une émotion simple et vraie, avec des paroles qui partent d'un cœur droit et pur : « Quel bonheur, si je pouvais l'aimer sans me le reprocher!... Dieu est le maître de tout ; j'espère dans lui. L'attachement, la considération et la tendresse sont plus forts que jamais ; et l'estime et la reconnaissance de ma part ; — quelque chose de plus, si j'ose le dire... Je crains de retourner à Paris. Je crains tout ce qui m'approche du chevalier, et je me trouve malheureuse d'en être éloignée... Hélas ! que l'on est heureuse quand on a assez de vertu pour surmonter de pareilles faiblesses ! Couper au vif une passion violente, une amitié la plus tendre et la mieux fondée ! Joignez à tout cela de la reconnaissance ; c'est effroyable ! la mort n'est pas pire. Cependant vous voulez que je fasse des efforts : je les ferai ; mais je doute de m'en tirer avec honneur, ou la vie sauve. »

Elle s'en tira avec honneur, mais non la vie sauve. Bientôt, suivant une de ses expressions, son corps allait succomber à l'agitation de son esprit. Elle-même joint à l'expression de son amour, de ses préoccupations pour l'avenir de la « pauvre petite », celle de son repentir et, à mesure qu'elle sent les

approches de la mort, de sa résignation : « Je me rends à mon Créateur. Je travaille de très bonne foi à me défaire de ma passion, et je suis très résolue à abandonner mes erreurs. Si vous perdez la personne du monde qui vous est la plus attachée, songez que vous avez travaillé à la rendre heureuse dans l'autre vie... Cette idée de mort m'afflige moins que vous ne pensez. Je me trouve trop heureuse que Dieu m'ait fait la grâce de me reconnaître, et je vais travailler à mettre à profit le temps qui me reste. Après tout, ma chère amie, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce que la vie ?... Ma mauvaise conduite m'avait rendue misérable ; j'ai été le jouet des passions, emportée et gouvernée par elles. »

Dans la lettre suivante, elle annonce à Mme Calandrini que « dimanche prochain elle sera délivrée de toutes ses impuretés » en confessant ses fautes. Un détail bien caractéristique et qu'elle fait remarquer elle-même, c'est que les confidents et les instruments de sa conversion furent, avec le chevalier, Mme de Parabère et Mme du Deffand. En revanche, elle espère que son exemple jettera « quelque étincelle de conversion dans leur âme ». Tout devait être aussi étrange qu'attendrissant dans la vie de Mlle Aïssé ; tout semblait se réunir pour atténuer sa faute en l'expliquant, comme pour doubler la vertu de son repentir. Jeune et belle, sans fortune, sans

appui, née sous le brûlant climat de l'Orient, élevée comme pour le harem, réservée par un protecteur peu scrupuleux à ses plaisirs futurs, jetée au milieu de la société la plus corrompue d'une époque licencieuse entre toutes, entourée de relations équivoques et d'amitiés dangereuses, trouvant de nouveaux périls dans ses bienfaiteurs même, ne pouvant faire un pas sans rencontrer un piège, assaillie de mauvais conseils et de mauvais exemples, désarmée encore par la tendresse naturelle de son cœur et l'ardeur de sa passion, elle se reconquiert pourtant, elle reprend pied et transforme en auxiliaires de sa conversion finale jusqu'aux plus dangereuses de ses amies, purifiées un moment et élevées au-dessus d'elles-mêmes par cette bienfaisante influence qu'elle paraît avoir exercée autour d'elle.

Sa dernière lettre est admirable et on ne peut la lire sans émotion. Elle vient de se confesser au père Boursault, le fils du poète, et la sérénité est enfin entrée dans son âme. Elle n'oublie personne dans ses adieux, pas même sa femme de chambre Sophie, qui avait pour elle l'attachement profond qu'elle inspirait à tous et qui devait entrer au couvent après la mort de sa maîtresse : « Elle m'a donné de si bons exemples, qu'elle m'a presque forcée à devenir plus sage ; elle ne m'a point prêchée : son exemple et son silence ont eu plus d'éloqeunce

que tous les sermons du monde. » Malgré la persistance de son amour, elle ne regrette rien d'une vie qui « a été bien misérable » et que ses remords ont empoisonnée depuis qu'elle a commencé à ouvrir les yeux sur ses égarements. Elle ne craint qu'une chose : d'éprouver un trop faible repentir de ses fautes, tant elle est « comblée » ! Mais du moins elle a pris la ferme résolution de ne plus succomber si elle guérit, et elle ne souhaite plus la vie que pour remplir ses devoirs de façon à mériter la miséricorde divine. « Pourquoi serais-je effrayée de la séparation de mon âme, puisque je suis persuadée que Dieu est tout bon et que le moment où je jouirai du bonheur sera celui où je quitterai ce misérable corps? »

Telles sont les dernières lignes tracées par sa main expirante. Elles couronnent admirablement la vie de la pauvre Aïssé ; elles font oublier le reste. Quelles qu'aient pu être ses fautes, elles sont absoutes par ses larmes. Nous ne voyons plus maintenant les faiblesses de son existence qu'à travers la beauté sublime et simple de sa mort. Ah ! chevalier, êtes-vous bien sûr d'avoir été digne d'un pareil amour et d'une pareille âme? Êtes-vous bien sûr au moins de ne pas vous être consolé trop complètement et trop vite de sa perte?

VI. — MADEMOISELLE DE CONDÉ.

C'est la mort de Mlle Aïssé qui nous donne le courage d'adjoindre à son nom celui de Mlle de Condé, sans pousser d'ailleurs ce rapprochement matériel jusqu'à un rapprochement moral qui ne serait pas seulement forcé, mais presque inconvenant. Dans ce dix-huitième siècle où l'esprit semble avoir étouffé le cœur, serait-on réduit à chercher le modèle de l'amour pur et désintéressé en une femme d'Orient, enlevée par les Turcs, vendue comme esclave, achetée par un débauché, élevée par une femme légère au milieu des mœurs de la Régence? Non, sans doute ; mais on pourrait croire que les lettres de Mlle Aïssé sont à peu près les seules à cette époque où se lise le vrai langage du cœur, sans aucun mélange du jargon de l'esprit philosophique ou précieux, ni des sophismes ou des violences d'une passion sans frein. Il n'en est rien : à l'autre extrémité du siècle, au moment où le vieux monde penche vers sa fin, nous allons retrouver, en une tout autre sphère, les traces d'un amour plus pur et plus idéal, mais dont la consécration était bien autrement impossible, et qui devait se dénouer également par la mort (du moins la *mort au monde*) et par le repentir, quoiqu'il fût toujours resté platonique.

En 1786, Mlle Louise-Adélaïde de Condé, qui devait être la dernière femme de cette noble race, prenait les eaux à Bourbon-l'Archambault, quand elle y fit la rencontre d'un jeune gentilhomme breton, Louis de la Gervaisais, officier des carabiniers de Monsieur. La princesse avait près de vingt-neuf ans; la Gervaisais n'en avait que vingt et un. Le relâchement de l'étiquette dans une ville d'eaux favorisa la liaison des deux jeunes gens. Mlle de Condé était une nature douce, simple et droite, sans aucun goût pour le monde, un peu romanesque et dépourvue de toute expérience. Il avait été question pour elle d'un mariage avec le comte d'Artois; ce projet rompu, elle s'était aisément résignée à ne pas retrouver une autre union princière : son cœur n'avait point encore parlé et elle restait indifférente à la pensée de plaire. La Gervaisais n'avait rien des manières élégantes et gracieuses d'un gentilhomme à la mode : timide, rêveur, morose, raisonneur, d'une originalité qui, par certains points, touchait à la bizarrerie, il n'en conquit pas moins, par son honnêteté, sa droiture, sa passion pour la vérité, la princesse, qui sut reconnaître l'esprit élevé et généreux caché sous cette enveloppe assez rude. L'estime et l'amitié se changèrent très vite en amour, et les quarante-cinq jours qu'ils passèrent ensemble à Bourbon furent pleins de cette ivresse délicieuse

dont le souvenir suffit à décolorer le reste de la vie.

Déjà, à Bourbon, la princesse avait échangé quelques billets avec son ami. Revenue à Paris et à Chantilly, elle continua de correspondre avec lui. C'est cette correspondance qui fut publiée pour la première fois en 1834, avec une belle introduction de Ballanche et quelques pages délicates de la comtesse d'Hautefeuille. Après un demi-siècle et deux révolutions, M. de la Gervaisais avait cru pouvoir exhumer ce trésor et le livrer à l'admiration des hommes. Il ne croyait qu'honorer sa mémoire, dit M. Paul Viollet dans la préface de l'édition qu'il nous a donnée en 1879, — et il la sauvait. En effet, on a publié en 1790 un roman calomniateur, que ne connurent sans doute ni la Gervaisais ni Ballanche, et dont la lecture eût autorisé peut-être quelque historien à douter de la pureté de cet amour, si les lettres authentiques n'en étaient la preuve absolument irréfragable.

Il n'est pas possible au plus sceptique de concevoir l'ombre d'un doute en lisant ce que le savant éditeur appelle justement « ce chant d'amour si chaste et si pur », ces lettres dont le caractère principal est une humilité douce et tendre, d'une ingénuité presque enfantine, qui n'exclut pas toutefois une sagacité de raisonnement et même, au besoin, une finesse d'analyse d'autant plus frap-

pante que non seulement la princesse n'en fait jamais étalage, mais qu'elle n'en a pas le moindre soupçon. Cela est d'une chasteté idéale, angélique, presque surnaturelle. Cette âme de cristal, entièrement transparente, resplendit d'une blancheur immaculée. C'est le plus parfait modèle de l'abnégation, du désintéressement personnel, de l'abdication d'une âme qui s'absorbe dans l'objet aimé. Elle ne pense qu'au bonheur de celui-ci ; elle se trouve honorée par son affection ; elle le considère comme d'une essence supérieure : il n'est tenu à rien, il ne lui doit rien ; c'est elle qui lui doit tout. Il y a dans sa passion, — elle est d'une nature telle qu'il est permis de le dire sans choquer personne, — quelque chose de l'affection d'une enfant tendre et soumise, et en même temps d'une sœur aînée.

On peut citer les *Lettres intimes de* Mlle *de Condé* comme l'un des très rares exemples, incontestables et incontestés, d'un amour absolument platonique. Mais cet exemple même ne serait pas concluant, car elle ne tarda pas à en apercevoir le danger. Placée entre une faute dont l'idée ne pouvait seulement effleurer son esprit, et un mariage que son respect des convenances sociales et de la grandeur de sa maison ne lui permettait pas d'envisager, cet amour se trouvait dans une véritable impasse. Son âme douce et craintive, incapable de révolte, accep-

tait les liens et les conventions du monde où elle vivait, comme faisant partie de son devoir. D'ailleurs, le secret avait transpiré ; il inspirait dans son entourage des commentaires inquiétants. Sa délicatesse s'alarmait. Le dernier coup lui fut porté par une femme qui, se trouvant dans une situation analogue à la sienne, vint un jour lui demander conseil, comme à un guide dont elle reconnaissait la sagesse. Il lui sembla que la Providence la mettait ainsi en face d'elle-même, comme pour la contraindre à voir son propre péril dans celui d'une amie. En parlant pour celle-ci, la conscience de Mlle de Condé parla également pour elle. Non sans déchirement, mais avec décision, elle écrivit cette lettre, plus admirable peut-être encore que les autres, qui devait être la dernière, — où l'amour qu'elle immole palpite comme un oiseau blessé dans ce cri suprême : « Oh ! ne me haïssez pas, mais ne m'aimez plus, » puis se tait pour toujours.

Ainsi se termina brusquement la délicieuse idylle, par un acte d'héroïsme digne du nom des Condé, par un sacrifice plus sanglant que tous les holocaustes, par un drame intime et silencieux, dont ceux du théâtre n'ont jamais dépassé l'intérêt pathétique et poignant. La Révolution vint ; Mlle de Condé partit pour l'émigration. La nouvelle de la mort du duc d'Enghien la trouva dans un couvent de bénédictines à Varsovie, et le cœur déjà transpercé se réveilla

sous cette autre blessure pour jeter encore un flot de sang et de larmes. A vingt ans de là, on enterrait, dans le couvent bâti sur les ruines du Temple, la mère Marie-Joseph de la Miséricorde. C'était la dernière des Condé. Elle avait pris sous la bure le même nom que Mlle de la Vallière, mais cette la Vallière nouvelle n'avait rien à expier. Suivant la remarque de Mme d'Hautefeuille, si la lettre de rupture a dû paraître cruelle à M. de la Gervaisais, qui vivait en avant des idées de son temps, elle s'explique et se justifie par cet ensevelissement dans le cloître. On en voudrait peut-être à Mlle de Condé d'avoir sacrifié son amour au monde, quoique en même temps elle se sacrifiât elle-même ; mais elle a élevé ce sacrifice jusqu'au sublime en le transportant à Dieu.

V.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1).

Nous avons attendu longtemps le livre de M. Saint-Marc Girardin sur Jean-Jacques Rousseau. A l'origine et sous sa première forme, ce fut un cours professé à la Sorbonne entre la révolution de février et le coup d'État ; sous sa forme actuelle, il parut d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1852 à 1856, puis en volumes une vingtaine d'années plus tard. L'histoire des doctrines morales et politiques de Rousseau s'y trouve en entier, c'est le principal ; mais l'histoire de sa vie est restée incomplète : M. Saint-Marc Girardin se promettait de la reprendre quelque jour ; la mort a rayé une promesse dont tous ses lecteurs attendaient l'accomplissement avec une espérance un peu émoussée par une si longue attente.

(1) *J.-J. Rousseau, sa vie et ses œuvres*, par Saint-Marc Girardin ; Charpentier, 2 vol. in-12, 1875. — *Voltaire et J.-J. Rousseau*, par Gaston Maugras, 1 vol. in-8°, 1886.

Aucun sujet ne convenait mieux à la nature d'esprit de M. Saint-Marc Girardin, qui ne consentit jamais à séparer l'étude de la littérature de celle de la morale : les œuvres, le caractère et le rôle de Jean-Jacques Rousseau ouvraient le champ le plus vaste à son esprit d'observation, à son bon sens lumineux et fin. Mais ce fut une raison d'actualité qui détermina d'abord son choix : après le 24 février, il s'était proposé d'examiner le *Contrat social*, afin d'attaquer dans son principe la funeste doctrine, alors triomphante, du pouvoir absolu de l'État, et de revendiquer contre la tyrannie d'un pareil sophisme les droits de la conscience individuelle, de la liberté politique, civile et religieuse. Heureusement, une fois entré dans le sujet, il voulut aller plus loin et s'enfoncer plus avant ; il sentit que tout se tient dans Rousseau, même ses contradictions ; que, pour bien le comprendre et le saisir, il faut l'embrasser dans son ensemble et le regarder de face. De là ce livre, qui n'a qu'un tort, dans l'excès même de sa qualité principale : de sacrifier trop complètement l'étude de l'écrivain à celle du philosophe et du réformateur. Je comprends que l'examen des idées de Rousseau domine, mais j'aurais voulu qu'il n'entraînât pas l'éminent professeur de littérature jusqu'à oublier presque complètement son style. Appliquée à l'art, aux procédés mêmes de l'auteur des

Confessions, de l'*Émile*, de la *Nouvelle Héloïse*, du *Discours sur l'inégalité des conditions*, la pénétrante analyse de M. Saint-Marc Girardin n'eût pas manqué d'en tirer d'utiles leçons de goût.

On peut dire qu'il n'y eut jamais deux natures plus opposées que celles de Rousseau et de son historien. Ce qui caractérise toutes les œuvres de celui-ci, ce qui caractérisait ses cours en Sorbonne, c'est la mesure, la clarté, le bon sens. Personne n'était moins rêveur, moins romanesque, moins chimérique, plus ennemi des grands mots, de la déclamation fiévreuse et malsaine. Personne ne fut moins suspect non plus de partager les erreurs du philosophe. Il en avait abordé l'étude dans le but spécial et direct d'une réfutation, qu'il élevait, c'est lui qui le dit, à la hauteur d'une œuvre de préservation morale et sociale. Voilà bien des motifs pour être sévère. Et pourtant, à mesure qu'on avance dans la lecture de son livre, on ne tarde pas à s'apercevoir que le juge éprouve pour l'accusé traduit à son tribunal un sentiment d'indulgence qui va même plus d'une fois jusqu'à la bienveillance et la sympathie.

Mais, ajoutons-le bien vite, cette bienveillance assez imprévue n'enlève absolument rien à l'inflexibilité de ses conclusions contre les doctrines. Si je démêle bien ses raisons secrètes, c'est d'abord par

pitié pour l'homme que M. Saint-Marc Girardin arrive jusqu'à la sympathie; puis c'est par la comparaison avec ceux qui l'entourent, en le remettant dans son cadre et son milieu; enfin c'est parce que Rousseau lui-même, par une heureuse inconséquence, place presque toujours dans ses œuvres le remède à côté du mal, et que, pour le réfuter, il n'y a pas besoin d'emprunter des armes à d'autres qu'à lui.

I.

Rousseau était pétri de défauts, de petitesses et de vices; sa vie est pleine d'erreurs et de faiblesses déplorables qu'il a étalées dans ses *Confessions,* avec l'orgueilleuse humilité d'un homme qui se juge par ses aspirations, non par ses actes, et, même en ses misères, se croit supérieur au reste de l'humanité. Vaniteux, défiant, ombrageux, emporté sans cesse par son humeur quinteuse, variable et contradictoire, se payant de phrases et croyant effacer ses fautes parce qu'il les affichait, portant jusque dans son repentir un ton d'audace et de provocation, courbé toute sa vie sous le sentiment amer de son abaissement moral et social, d'où il ne sort que par des réactions violentes, des boutades d'injustice et d'ingratitude qu'il prend pour des réveils d'indépendance; sans cesse victime de ses propres torts,

ingénieux à se tourmenter et à tourmenter tous ceux qui l'entourent, sans dignité dans sa vie, triste époux d'une servante d'auberge jalouse, bavarde et sotte ; plus triste père d'une famille qu'il jette aux Enfants trouvés, — voilà l'homme! Mais cet homme était un malade et ne tarda pas à devenir un fou.

La folie lucide et raisonnante de Rousseau s'étale non seulement dans les *Confessions,* mais dans les *Dialogues,* ainsi que dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire,* qui en sont comme l'appendice et le post-scriptum, et où l'on peut voir à nu son esprit soupçonneux, inquiet, susceptible, ingénieux à se créer des fantômes, dépistant partout des persécutions et des complots contre lui, habile à tout interpréter dans le sens de sa folie, montrant une logique serrée dans la déraison, comme aussi une étrange complaisance à s'expliquer et à se détailler lui-même, un art subtil de faire tourner à son profit ses aveux les plus sincères et les plus compromettants. Sauf quelques intermittences, cette folie, exaspérée par la solitude, qui, après avoir été un effet, redevenait une cause à son tour, et par la maladie cruelle dont il souffrait, alla toujours croissant, et finit par offrir tous les symptômes notés par le docteur Legrand du Saulle dans son livre sur le *Délire des persécutions.*

Ses amis ont porté témoignage contre lui, et sa propre déposition l'accable plus encore peut-être. N'oublions pas cependant que les accusations de la plupart d'entre eux pourraient à bon droit passer pour suspectes ; que Grimm, raide, arrogant et hautain, ne semble pas avoir été lui-même très facile à vivre ; que l'emphase théâtrale de Diderot, qui tournait tout au drame, était capable de dénaturer les choses les plus simples ; que les philosophes en voulaient généralement à ce sauvage qui, non content de vivre à l'écart, se refusait à recevoir le mot d'ordre et, suivant l'expression de Voltaire, s'avisait de faire bande à part.

Le moins préparé de tous à l'aimer, c'était assurément Voltaire. Au début, ils avaient échangé des politesses sans cordialité. Le premier qui rompit avec l'autre, ce fut Rousseau, en lui adressant, à la suite de son poème sur le désastre de Lisbonne et de son établissement aux Délices, la lettre étrange qui se termine ainsi : « Je ne vous aime point, Monsieur, etc. (1). » Voltaire ne répondit d'abord que par des épigrammes à une objurgation virulente dont il était si peu fait pour comprendre le ton et

(1) Cette antipathie foncière de Rousseau pour Voltaire et pour son genre d'esprit ne l'empêcha pas d'être tenté quelquefois de l'imiter. Ces essais *contre nature* furent généralement malheureux. On peut voir la *Vision de Pierre de la Montagne, dit le Voyant.*

pour apprécier la sincérité inopportune. Mais lorsqu'il apprit que l'ours de l'Ermitage poussait l'humeur farouche jusqu'à ne pas vouloir qu'on établît un théâtre à Genève (1) et qu'on y jouât *Mérope* et *Mahomet,* Voltaire n'y tint plus et son ironie tourna à la fureur. Dès lors il ne cessa d'accabler Rousseau de violentes invectives. A la *Lettre sur les spectacles*, qui pourtant renfermait quelques lignes aimables pour lui, il répondit par les calomnieuses diatribes qui s'appellent les *Sentiments des citoyens* et la *Guerre civile de Genève.*

Arrêtons-nous un moment à cette lutte des philosophes dont l'influence remplit le dix-huitième siècle. Tout devait forcément amener ce conflit entre les deux puissances qui se partageaient la royauté, mais qui se haïssaient d'instinct, sans, pour ainsi dire, s'être jamais vues. En dehors même de leur rivalité naturelle, il y avait entre Voltaire et Rousseau une incompatibilité absolue d'esprit, de caractère et d'humeur, de doctrine même, car, pour nous borner là, l'un est un aristocrate et l'autre un démo-

(1) Ce grand ennemi du théâtre n'a pas laissé pourtant d'aborder la scène plus d'une fois. Outre le *Devin du village*, nous avons de lui la scène lyrique de *Pygmalion*, l'opéra-ballet des *Muses galantes;* trois petites comédies : *Narcisse, ou l'Amant de soi-même*, qui fut jouée sans succès, les *Prisonniers de guerre*, l'*Engagement téméraire;* une tragédie en trois actes : la *Découverte du nouveau monde*, des fragments d'une *Yphis* et d'une *Lucrèce.* La plupart de ces ouvrages

crate ; celui-là a par-dessus tout la passion du théâtre, que l'autre considère comme l'une des pestes du genre humain ; le premier croit de toutes ses forces à la civilisation, au progrès, aux lumières, aux sciences et aux arts, où le deuxième ne voit qu'une corruption, et qu'il voudrait détruire pour ramener les hommes à l'âge d'or de l'état sauvage. Enfin, après avoir d'abord trouvé Voltaire en face de lui et investi de l'empire littéraire dans sa patrie d'adoption, la France, Rousseau le retrouvait fixé aux portes de Genève, comme s'il l'eût poursuivi jusque dans sa véritable patrie pour lui disputer la gloire et lui arracher l'influence dont il y jouissait.

On ne peut nier, et M. Gaston Maugras l'a démontré amplement, que Jean-Jacques ait été l'agresseur, sous l'inspiration sans doute d'une jalousie instinctive, comme d'une humeur sombre, mélancolique, atrabilaire, et par répulsion naturelle pour un genre d'esprit qui était tout l'opposé du sien. A plusieurs reprises il attaque Voltaire sans provo-

sont restés très justement inconnus, et sauf du premier, qui lui tenait fort à cœur, Rousseau en parle d'une manière très détachée, tout en se justifiant de la contradiction apparente qu'ils impliquent de sa part. Rousseau était un écrivain trop *personnel* pour avoir des qualités dramatiques, mais nous n'examinerons pas jusqu'à quel point cette incapacité, dont il avait conscience, a pu influer sur la rigueur de sa thèse, même en tenant tout le compte qu'il faut de son désintéressement philosophique.

cation, et Voltaire se dérobe, lui si prompt d'habitude à engager le fer. Pendant la bataille même, le *patriarche* semble bien, à un certain moment (1763), lui avoir fait des avances de réconciliation par l'intermédiaire du pasteur Moultou. Nous avons peine à penser, avec M. Maugras, que ce fut par pure bonté d'âme et pour épargner un malheureux. Ce récent historien de la grande querelle des deux frères ennemis donne tous les torts à Rousseau et toutes les générosités à Voltaire. C'est trop. Sans doute il faut faire à l'orgueil et à la jalousie de Jean-Jacques leur large part dans cette déclaration de guerre, mais il serait injuste de ne pas tenir compte de la sincérité de ses convictions, ou tout au moins de la sincérité de son antipathie. L'audace de Voltaire ne fut jamais incompatible avec la prudence : il est permis de croire qu'il redoutait d'instinct une prise corps à corps avec cette éloquence passionnée, amère et véhémente, qui ne badinait pas. Il avait peur d'être entraîné sur un terrain qui n'était pas le sien et où ses armes ordinaires ne lui suffiraient plus. Mais quand enfin, poussé à bout, ce qui n'était pas bien difficile, et voyant qu'il ne servait à rien de ménager un pareil barbare, Voltaire eut pris son parti, il se dédommagea surabondamment. Dès lors il ne garde plus de mesure, il n'épargne aucune épithète ; il n'a plus besoin de prétextes et l'accable sans cesse, dans

sa correspondance comme dans ses récits. Les infortunes même de son adversaire ne le désarment pas ; on dirait qu'elles l'excitent au contraire. C'est dans la période où Rousseau, mêlé aux troubles de Genève, se voit condamné par le conseil et par les pasteurs ; où ses *Lettres de la montagne,* défendues à Paris, sont brûlées à Berne et à la Haye ; où il erre de Motiers à Strasbourg, de Strasbourg en Angleterre, sans pouvoir trouver d'asile définitif, en proie aux inimitiés qu'il a soulevées, et plus encore aux agitations de son esprit, à ses soupçons et à ses terreurs, qu'il l'écrase de coups répétés et le piétine impitoyablement.

Jusqu'en 1750, Voltaire occupait seul le trône littéraire. Il n'avait pu se voir sans humeur contraint tout à coup à le partager avec cet inconnu de la veille, cet étranger, cet ancien laquais, ce fanatique, ce Huron, qui avait fait irruption dans la célébrité par le scandale de son *Discours sur les sciences et les arts.* Voltaire n'avait conquis sa gloire et assis sa domination que lentement, pas à pas ; Rousseau, dès son premier ouvrage, avait appris son nom à la foule. Il avait fait comme un homme qui attroupe les passants en tirant un coup de pistolet par la fenêtre. Voltaire le lui pardonnait d'autant moins qu'au fond il ne pouvait comprendre le succès d'un tel énergumène. Il y avait de l'un à l'autre, je l'ai

déjà dit, une profonde antipathie d'intelligence et de nature.

Ce qui rétablit encore le beau rôle au profit de Rousseau, c'est qu'il attaque toujours son adversaire ouvertement. Il n'en était pas ainsi de Voltaire : il usait envers lui de sa tactique accoutumée, se cachant sous l'anonyme, ou ne craignant pas d'imputer à d'autres ses propres pamphlets, et Rousseau, qui le connaissait bien pourtant, s'y laissait quelquefois prendre. Ainsi ce dernier attribua avec persistance au pasteur Vernes, malgré ses énergiques démentis, le *Sentiment des citoyens,* où Voltaire avait pris un ton édifiant et véritablement ecclésiastique pour le dénoncer à l'indignation de ses concitoyens, en dévoilant les plus honteux secrets de sa vie, et il ne fut pas moins dupe à propos de la *Lettre à Pansophe,* dont le patriarche, non content de renier énergiquement la paternité, accusa d'abord l'abbé Coyer, puis Bordes. Voltaire avait encore si bien caché sa main dans la rédaction des *Notes sur la lettre de M. de Voltaire à Hume,* où il publiait, en les interprétant à sa façon, des extraits d'une vieille correspondance de Rousseau, que Grimm, en flétrissant le ton et les révélations de ce « dégoûtant libelle, ne paraît pas avoir soupçonné le véritable auteur ». La vraie conclusion, c'est celle qu'exprimait en 1766 le docteur Tronchin, dans une lettre inédite citée par

M. Maugras, où il renvoie les deux *méchants fous* dos à dos, en s'applaudissant de ce qu'ils fissent si beau jeu « à la vertu » (qu'on lui passe ce bon vieux mot un peu lourd) et détruisissent le funeste effet de leurs doctrines par l'extravagance de leur conduite.

Le succès de la *Nouvelle Héloïse* exaspéra particulièrement Voltaire. Le roman de Rousseau était venu à une heure favorable : il réagissait contre le froid libertinage de Crébillon fils et de toute la littérature galante, contre l'esprit sceptique et la cruelle ironie des contes de Voltaire, par la passion brûlante, exaltée et déclamatoire ; il donnait à un genre dont jusqu'alors le chef-d'œuvre était les *Lettres péruviennes* de Mme de Graffigny, un éclat et une éloquence qu'il n'avait jamais eus. Il créait, pour ainsi dire, malgré des longueurs qui nous fatiguent et le rendent presque illisible aujourd'hui, le roman moderne, ce roman où la faute de la femme, non seulement excusée, mais glorifiée, forme l'élément essentiel de l'action ; où la passion est la loi suprême, qui domine toutes les autres, qui suffit à tout et qui a tous les droits.

Les thèses même et les dissertations verbeuses dont la *Nouvelle Héloïse* était mêlée, — thèses sur le duel, sur le suicide, sur l'éducation ; les hors-d'œuvre, si fatigants pour nous, qui, après la partie de passion pure, remplissent les longues lettres des

deux amants, dont quelques-unes sont de véritables traités, — par exemple, les satires contre les Parisiennes et contre l'Opéra, l'apologie des jardins anglais, — répondaient encore à un goût de l'époque et n'étaient pas faits, loin de là, pour diminuer le succès. Les hommes résistaient; pas une femme qui ne fût conquise. « L'auteur, écrivait Grimm, a voulu que ses héros tinssent dans toutes les occasions une conduite exactement contraire à ce que tout homme raisonnable et sensé en attend. » Aussi, en dépit de la chaleur et de la magie du style, les hommes raisonnables et sensés n'étaient-ils pas contents. Mais les femmes, dit la Harpe, passaient à le lire les nuits qu'elles ne pouvaient pas mieux employer, et fondaient en larmes. Quand les femmes sont pour un livre, peu importe l'opinion des critiques.

Voltaire n'était pas homme à fondre en larmes et à se laisser désarmer par les sophismes du sentiment. Lors même qu'il n'eût pas eu des raisons toutes personnelles pour se mettre en travers d'un succès de Rousseau, l'œuvre était antipathique à sa nature, par le style et la langue comme par le fond des idées, comme par cette inspiration maladive qui laisse déjà pressentir sous Saint-Preux les Werther, les René et les Obermann. Ce livre, il l'écrivait plus tard à Mme du Deffand, lui paraissait composé « moitié dans un mauvais lieu et moitié aux Petites-Mai-

sons ». Après avoir déclaré qu'il se dispenserait de parler d'un si impertinent ouvrage, il n'y put tenir et il publia contre la *Nouvelle Héloïse*, sous le nom de Ximénès, quatre lettres de persiflage qui ne reculent pas toujours devant d'indécentes pasquinades. Vainement d'Alembert, dont la sagesse et la modération dans ce conflit furent exemplaires tant qu'il ne s'y vit pas personnellement mis en jeu, mais qui devait bien vite perdre ce beau sang-froid dès qu'il se sentit atteint lui-même, essaya de le calmer en lui écrivant cette phrase qui définit si bien Rousseau : « Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager ; » l'irritable poète ne voulut jamais entendre raison, et il s'acharna à envenimer la querelle imprudemment soulevée par un adversaire qui n'avait ni son agilité d'esprit, ni son agilité de main, ni son inépuisable arsenal d'invectives.

M. Saint-Marc Girardin n'a pas échappé à la nécessité d'une espèce de parallèle qui s'impose à tout historien de Voltaire ou de Rousseau. Pour moi, si j'étais condamné à choisir entre eux, je n'hésiterais pas : oui, malgré tout le mal qu'il a fait, toutes les intelligences qu'il a égarées, tout ce qu'il y a en lui de faux et de charlatanesque ; quoique ce détestable sophiste ait propagé en morale, en éducation, en politique, tant d'erreurs et de paradoxes funestes,

qui ont porté leurs fruits, je le préfère encore, et de beaucoup, à Voltaire, parce que du moins sous ses déclamations théâtrales je découvre plus d'une fois des accès de sensibilité véritable, des élans sincères et généreux ; parce que, dans un siècle impie et libertin, il eut le double mérite, si incomplet qu'il soit, de prêcher, sinon de pratiquer, le respect des mœurs, et de commencer, au sein même de la philosophie, une réaction religieuse contre l'incrédulité systématique. Sur la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, jamais il ne varia ni ne faiblit. Pour venger la Providence des attaques irrévérencieuses de Voltaire, qui fait payer à Dieu l'appui qu'il lui prête et se plaît à le trouver en faute, il a des accents d'une chaleur et d'une émotion, des raisonnements d'une fermeté et d'une profondeur que Voltaire n'a jamais connus. Si l'on veut mesurer la distance morale qui sépare l'un de l'autre, on n'a qu'à comparer la *Lettre sur la Providence* au *Poème sur la destruction de Lisbonne.* Bref, j'aime mieux cette éloquence, même pompeuse et apprêtée ; ce sentiment, même maladif, que l'éternel ricanement qui voltige à la surface des choses, comme la flamme bleue de l'enfer dans le tableau des nonnes de *Robert le Diable.*

Une autre supériorité de Rousseau, c'est qu'il se réfute lui-même. Il a des inconséquences dont il faut lui savoir gré et des contradictions qui équivalent à

des désaveux : quoique ces contradictions soient, pour ainsi dire, passées en proverbe, la façon dont M. Saint-Marc Girardin les relève et les met en lumière constitue l'une des parties les plus neuves et les plus piquantes de son livre. Il fait très finement remarquer que Rousseau commence par le paradoxe pour finir par le lieu commun ; qu'il met l'erreur au frontispice de son monument et la vérité dans les coins ; que ses conclusions sont souvent aussi justes que ses maximes sont fausses. Sur tous les points principaux, il a presque toujours soutenu, avec une égale éloquence, deux thèses opposées.

C'est généralement dans les lettres de Rousseau qu'il faut aller chercher ainsi la contre-partie de ses sophismes les plus malsains. Là, derrière l'écrivain qui pose pour la galerie et soutient son rôle, on retrouve l'homme qui ne pose pas et qui, en faisant la leçon à ses disciples exagérés, à ses maladroits imitateurs, se la fait à lui-même, ramène à des proportions raisonnables la bouffissure de ses paradoxes et nous guérit de la tentation de les prendre à la lettre. Opposez à ses déclamations contre les riches sa réponse à Romilly (1758), qui lui avait envoyé une pièce de vers où il abondait dans son sens, et qu'il rappelle à la vérité et à la justice. A la glorification de l'amour romanesque, que tout le monde voulait voir dans la *Nouvelle Héloïse,* quoique Rous-

seau eût prétendu glorifier, au contraire, le repentir et la vie calme, réglée, bourgeoise, en faisant épouser à Julie M. de Wolmar, opposez sa réponse à Deleyre, qui se croyait un nouveau Saint-Preux, et à qui il écrit, comme le plus prosaïque des bourgeois : « Vous avez fait une sottise... Songez que l'amour n'est qu'illusion, qu'on ne voit rien tel qu'il est tant qu'on aime, et, s'il vous reste une étincelle de raison, ne faites rien sans consulter vos parents. »

Après avoir solennellement tracé son code de l'éducation dans *Émile,* — dont on pourrait déjà trouver le germe çà et là dans la *Nouvelle Héloïse,* — il ne semblait occupé qu'à détourner ses correspondants de la pratique, comme s'il eût pris à tâche de dissuader chaque individu, en faisant tous ses efforts pour convaincre le public. Veut-on élever un enfant selon sa méthode, il tremble devant sa responsabilité, il sent qu'il ne s'agit plus d'un roman où l'auteur peut accommoder les événements au but qu'il poursuit ; il crie : « Prenez garde. Dans un pareil système, il faut tout ou rien... Si l'on ne va pas jusqu'au bout, c'est un grand mal de commencer... Sachez discerner le vrai, le fond essentiel des formes changeantes, les principes généraux des applications particulières. » Il a peur, comme il le dit en propres termes, que l'enfant ne soit un jour victime de ses erreurs.

Sa vie, comme ses écrits, fut un tissu de contradictions et d'incohérences. Il met sa famille aux Enfants trouvés, — et il flétrit, dans l'*Émile*, les mères qui n'allaitent pas leur progéniture, et il écrit : « Celui qui ne peut remplir les devoirs de père, n'a pas le droit de le devenir. » Il donne des consultations minutieuses au prince de Wirtemberg sur une matière qu'il doit forcément ignorer ; après quoi, il déclare dans les *Confessions* qu'il ne regrette rien de sa conduite envers ses enfants et qu'il agirait encore de même, « avec bien moins de doute possible ». Il ne se croit aucun devoir envers ceux qu'il a mis au monde, et il s'en croit, il le proclame très haut, envers Thérèse, la fille d'auberge qu'il n'a pas eu besoin de séduire. Il tonne contre la noblesse et le rôle parasitaire des gens de lettres, et, après avoir été l'hôte de Mme d'Épinay à l'Ermitage, il devient encore celui de la maréchale de Luxembourg à Montmorency. Il brusque les gens les plus dignes de respect, s'indigne des invitations qu'on lui adresse, méprise les comédiens, — et va souper chez Sophie Arnould. Il foudroie la corruption du théâtre, ses peintures de l'amour coupable, et il compose la *Nouvelle Héloïse*, qu'aucune fille, il le déclare, ne pourra lire sans se perdre. Il traite ses ennemis de jongleurs, il affecte sur sa personne la négligence d'un homme de la nature, et il n'oublie aucun petit charlatanisme pour se singulariser : sous pré-

texte de commodité, il s'affuble d'un costume arménien, minutieusement combiné pièce à pièce, et non sans une évidente coquetterie, avec Mme de la Tour, l'une de ses dévotes. Mais il porte une certaine sincérité dans toutes ses variations, comme il porte une conviction factice dans ses paradoxes.

De même, cet homme qui pousse les droits de l'État jusqu'à formuler un véritable code de socialisme et de communisme dans les discours sur *l'économie politique* et sur *l'inégalité des conditions*, jusqu'à se faire le précurseur des jacobins dans le *Contrat social*, est aussi celui qui a soutenu avec le plus d'ardeur et le moins de mesure les droits de l'individu : contradiction, pour le remarquer en passant, commune à toute l'école démocratique qui le reconnaît pour chef.

Les droits absolus de l'État et l'égalité absolue, ces deux théories de Rousseau, sont aussi les deux dogmes fondamentaux de la Révolution. C'est d'ailleurs par le sentiment, plus encore que par les idées, qu'il a mérité d'être choisi pour patron du parti révolutionnaire, — par son mépris de la civilisation et de l'ordre établi, par ses déclamations contre les grands et les riches, où sa haine cherche vainement à se déguiser en pitié, et qui ne peuvent éveiller au cœur du peuple que l'envie, l'instinct révolutionnaire par excellence. Les paroles prennent leur vraie signification par le sentiment seul qui les inspire.

Qu'y a-t-il entre les enseignements de saint Paul et ceux de Sénèque? La différence de l'orgueil stoïque à la charité chrétienne. Et de même, entre les censures de la société telles qu'on les trouve dans Rousseau ou dans les moralistes chrétiens, les orateurs de la chaire? Ils disent souvent des choses toutes semblables, et peut-être n'est-ce pas toujours Rousseau qui les dit le plus vivement; mais combien l'intention diffère! Si le monde est mauvais, ceux-ci n'en imputent la responsabilité qu'à nos vices; celui-là prétend, au contraire, que c'est la société qu'il faudrait détruire.

Cette misanthropie l'entraîne quelquefois à des raisonnements bien curieux, comme lorsqu'il trouve moyen de s'en prendre à la société du désastre de Lisbonne, par opposition à Voltaire qui s'en prend à Dieu. Je regrette que M. Saint-Marc Girardin n'ait pas consacré un chapitre spécial à l'étude de Rousseau misanthrope : nous aurions eu certainement des aperçus fort ingénieux sur les causes et sur la nature de cette misanthropie qui prétend ne haïr les hommes que par amour de l'humanité; sur la couleur socialiste et révolutionnaire qu'elle revêt et qui en fait quelque chose de si différent de la misanthropie simplement grondeuse et bourrue d'Alceste, par exemple. Alceste, après avoir perdu son procès, maudit ses juges et s'emporte contre la méchanceté

des hommes ; Rousseau, sans avoir perdu le sien, s'attaque à la justice elle-même, à la société tout entière ; il voudrait abolir les tribunaux et ramener l'humanité à l'état de nature. Voilà où en était arrivé celui qui, quelques années auparavant, écrivait à un correspondant épris de passion pour la solitude : « Gardez-vous d'épouser les fureurs atrabilaires des misanthropes, ennemis mortels du genre humain. »

Rousseau est le vrai père de la Révolution : elle est sortie tout armée, et elle le savait bien, du cerveau de ce laquais philosophe, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Les *Droits de l'homme* sont issus du *Contrat social*. Robespierre, et ces terroristes sensibles et intègres qui voulaient établir le règne de la vertu par la force, étaient les fils de Jean-Jacques, qui regardait le gouvernement démocratique comme trop parfait pour les hommes, et bon pour « un peuple de dieux ». Tous les girondins s'étaient nourris de sa moelle, et dans leurs déclamations, outre ses idées, ils reproduisent parfois jusqu'aux formes de son style, ses images et ses apostrophes. L'héroïne de la Gironde et de la Révolution, Mme Roland, a pris tout particulièrement Rousseau pour modèle dans sa personne comme dans ses écrits. Ses *Mémoires* se sont inspirés des *Confessions*, dont ils ont l'allure humblement orgueilleuse et la mise en scène un peu théâtrale. Comme lui, elle affiche

la prétention de ne rien cacher, et c'est là qu'il faut chercher l'explication la plus naturelle et la moins défavorable de certaines pages scabreuses qui révoltent sous la plume d'une femme. Dans les maximes, les sentences et les apostrophes dont elle a rempli ses *Mémoires*, on reconnaît toute la défroque déclamatoire de Rousseau. Sa religion est calquée sur celle du Vicaire savoyard. On pourrait reprendre en détail le portrait de Sophie, la jeune fille modèle de l'*Émile*, et montrer qu'il n'est pas un des traits de cette figure que Mme Roland ne se soit efforcée de reproduire, en appelant l'art à achever l'œuvre de la nature.

Plus encore que l'*Émile* et les *Confessions*, la *Nouvelle Héloïse* a exercé une influence décisive sur son âme. C'est par ce roman que Rousseau lui fut révélé, et elle en parle dans sa correspondance avec un enthousiasme où elle plaide d'avance sa propre cause. Elle commence par avoir sa Claire d'Orbe, la confidente de toutes ses pensées et de tous ses rêves, dans la personne de Mlle Cannet. Après avoir longtemps repoussé la recherche d'une foule de prétendants, dont elle se divertit, comme Julie, à tracer les silhouettes caricaturales, elle finit par épouser M. de Wolmar, c'est-à-dire Roland de la Platière, de vingt ans plus âgé qu'elle, homme de mérite et homme sérieux, philosophe au cœur froid, qu'elle estime sans l'aimer, et qui semble plutôt son père que son mari. Mais

elle veut avoir son Saint-Preux, et elle le rencontre en Buzot. Elle est, comme Julie, prêcheuse et même un peu pédagogue; il y a en elle le même mélange de passion et de philosophie, de sensualité et de pédantisme, la même absence de délicatesse féminine, qui lui fait aborder sans embarras certains sujets choquants. On pourrait pousser la comparaison plus loin et la serrer d'aussi près que possible.

Le buste de Rousseau figurait dans les cérémonies patriotiques de la Révolution; il ornait la salle des séances de l'Assemblée. Plusieurs décrets successifs ordonnèrent l'érection d'un monument en sa faveur; la Constituante avait accordé une pension à celle qui se disait sa veuve; on le citait et on prononçait son éloge à la tribune; Palissot se voyait refuser un certificat de civisme pour l'avoir insulté dans sa comédie des *Philosophes*. On faisait hommage aux diverses assemblées révolutionnaires d'éditions de ses œuvres et de plusieurs de ses manuscrits. On portait le *Contrat social* dans les fêtes publiques, comme l'Évangile du monde nouveau. Le 20 vendémiaire an III, ses cendres furent transférées au Panthéon, au milieu d'un cortège triomphal auquel la Convention s'était associée tout entière, et où des groupes symboliques figuraient chacun de ses livres, aux accents d'un orchestre qui jouait des airs du *Devin du village*.

Mais les temps sont bien changés. Aujourd'hui la

démocratie le traite comme il traita lui-même ses propres enfants. Rousseau est délaissé. Depuis dix ans, nous avons vu de nouvelles éditions de Voltaire, de Diderot, de Montesquieu même ; depuis plus d'un quart de siècle nous n'avons pas vu une nouvelle édition de Rousseau. On imprime sans cesse tous les écrivains du dix-huitième siècle, de Buffon à Restif de la Bretonne ; mais l'*Émile*, la *Nouvelle-Héloïse*, les *Confessions* ne sont plus guère que des souvenirs, ou des thèmes de dissertations, d'exercices moraux et littéraires. Sans doute il a encore ses fidèles, même ses fanatiques, mais il n'est plus dans le courant. On a essayé, en 1883, de faire aux Champs-Élysées une exposition iconographique de Jean-Jacques, accompagnée de quelques-uns de ses manuscrits et d'objets lui ayant appartenu : elle a passé, pour ainsi dire, complètement inaperçue. Son centenaire a été célébré en 1878, sans aucun éclat, bien qu'on l'eût renvoyé du 2 au 14 juillet pour le faire concorder avec la fête nationale, et qu'on eût composé le comité de cent cinquante noms choisis dans l'élite de la démocratie avancée et présidés par Louis Blanc, qui avait un double titre à cet honneur, comme un sophiste éloquent, distingué, dangereux, issu en droite ligne du *Contrat social*, et comme un historien de la Révolution rallié au panache rouge de Robespierre, disciple fervent de Jean-Jacques.

On avait voulu d'abord associer le centenaire de Rousseau à celui de Voltaire, car ils moururent à un mois de distance l'un de l'autre ; mais on recula, au dernier moment, devant l'idée d'exaspérer, par ce rapprochement posthume, les mânes des deux philosophes. En les évoquant dans une prosopopée comme celle que Jean-Jacques adressait jadis à Fabricius, il me semble que j'entends chacun d'eux protester contre un compagnon pour lequel il n'éprouva jamais qu'un souverain mépris : « Eh! quoi, dirait Voltaire, vous m'accouplez à ce sombre énergumène, à cet archifou, qui fut malade toute sa vie de la glande pinéale, et qui eut une fluxion sur l'âme comme d'autres en ont sur les dents ; à ce misérable qui a abandonné ses amis et qui mérite d'être abandonné de tout le monde ; en horreur à tous les honnêtes gens qui ont approfondi son caractère brouillon ; délateur, le plus méchant coquin qui ait jamais déshonoré la littérature, ressemblant à un philosophe comme un singe ressemble à l'homme, et qu'il faut laisser à son opprobre ; à ce laquais de Diogène, qui a trouvé quatre ou cinq douves pourries du tonneau de son maître et s'est mis dedans pour aboyer ; à ce petit bout d'homme pétri de vanité, qui s'est conduit comme un coquin envers moi; à ce pied plat qui eût été pendu à Paris, s'il ne se fût honteusement sauvé ! » Et Rousseau répondrait : « M. de Voltaire en

a menti comme un impudent. Le nom de ce baladin souille la plume qui l'écrit. Je le hais, car il m'a fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles : il m'a aliéné mes concitoyens, avec une noirceur infernale, pour le prix des applaudissements que je lui avais prodigués parmi eux ; il a perdu Genève, pour le prix de l'asile qu'il y avait reçu. Je le haïrais davantage encore si je le méprisais moins. Son génie n'est qu'un opprobre de plus par l'indigne usage qu'il en a fait. Ses talents ne lui ont servi, ainsi que ses richesses, qu'à nourrir la dépravation de son cœur, et ses écrits qu'à augmenter le mépris qu'on a pour lui. Français, ce que j'ai dit aux Génevois, je vous le répète : ce fanfaron d'impiété, ce beau génie et cette âme basse, cet homme, si grand par ses talents et si vil par leur usage, vous laissera de longs et cruels souvenirs. La ruine des mœurs, la perte de la liberté seront chez nos neveux les monuments de sa gloire. S'il restait dans leur cœur quelque amour de la patrie, ils devraient détester et maudire sa mémoire. » J'aurais voulu qu'aux fêtes du centenaire il se fût trouvé un orateur qui vînt lire pour tout discours les jugements de Voltaire sur Rousseau et de Rousseau sur Voltaire.

En définitive, malgré la revanche momentanée et l'avance que le philosophe de Genève avait prise sous la Révolution, c'est lui qui demeure vaincu dans

cette lutte posthume où se continue la guerre qu'ils s'étaient faite de leur vivant. Jean-Jacques n'a pas encore sa statue à Paris, où Voltaire en a deux, sans parler de celles de l'Institut et du Théâtre-Français. La souscription ouverte pour lui en élever une s'est traînée longuement au milieu de l'indifférence publique. On n'est parvenu qu'à lui ériger un buste à Asnières ! Là où Voltaire a donné son nom à un quai, à une place, à un grand boulevard, il n'a sous son patronage qu'une rue de troisième ordre, et le perpétuel ricanement du patriarche de Ferney semble grimacer encore, comme une provocation et comme une raillerie, au nez de son morose adversaire.

VI.

L'ABBÉ GALIANI.

Les voyageurs en Italie ont souvent décrit un type curieux, aujourd'hui presque disparu, ou du moins bien dégénéré : celui de l'improvisateur napolitain. Debout sur le môle, le *chante histoire*, mimant ses vers, gesticulant comme un diable, réunissant en lui la double inspiration de ses compatriotes Marini et Pulcinella, et jouant de la lyre de Corinne avec la batte d'Arlequin, groupait autour de son tréteau un auditoire déguenillé de mangeurs de macaroni, qu'il animait de sa verve et échauffait de sa flamme.

Le type légendaire du *cantastorie* me revient à l'esprit devant ce singulier abbé Galiani, savant économiste et facétieux conteur, philosophe et bouffon, politique et poète, abbé *in petto*, chanoine *in partibus*, protégé de Benoît XIV et favori des encyclopédistes; grand amateur de dissertations et de paradoxes,

amusant tissu de contradictions qui faisaient bon ménage dans un cerveau en travail où bouillonnaient tous les feux du Vésuve ; avocat du pour et du contre, poussant l'indépendance jusqu'à la taquinerie, aimant à soutenir « le despotisme bien cru et bien vert » parmi ses bons amis les libéraux du dix-huitième siècle, et à plaider chaudement l'existence de Dieu dans le salon du baron d'Holbach (il devait mourir en excellent chrétien) ; fuyant les voies battues, professant une sainte horreur pour le lieu commun, retournant toutes les questions comme on retourne un vieil habit, donnant une marotte au bon sens, habillant la folie de couleurs graves et la raison de couleurs gaies ; esprit singulièrement vif, mobile, original, causeur étincelant, plein de saillies, d'un tour alerte, adroit et imprévu, et, par-dessus tout, pour le nommer du seul nom qui l'explique, merveilleux improvisateur, mais improvisateur qui, dans ses boutades les plus variées et dans ses accès d'esprit les plus français, resta toujours Napolitain jusqu'à la moelle des os.

L'abbé Galiani n'avait pas encore trente-deux ans au moment où il arriva (1760) à Paris, qui était alors, suivant son expression, le café de l'Europe. Il y venait comme secrétaire d'ambassade, mais devait y laisser plus de traces dans l'histoire des lettres que dans celle de la diplomatie. Lorsqu'il fut présenté au

roi, les courtisans rirent aux dépens de ce tout petit homme qui ne payait pas de mine ; il les désarma par un bon mot, qui devait être suivi de beaucoup d'autres. Sa première parole fut une saillie, comme s'il eût voulu tout de suite donner la note familière de son esprit et prendre le ton qu'il ne quitta plus. Il arrive souvent, à ce qu'assurent les théoriciens de l'amour, que deux personnes destinées à s'adorer par la suite commencent par se détester à la première rencontre. Ce fut le cas de Galiani et de la ville de Paris : tout d'abord il la prit en haine, et demanda son rappel. Le climat était détestable ; les idées et les façons le choquaient : « Tout fait violence à mon tempérament napolitain, mais la plus cruelle est celle qui est faite sans cesse à mon naturel et à mon pauvre sens commun... Je reconnais que je ne suis point fait pour Paris (1). » La semaine d'après, je veux dire l'année d'après, il s'y trouvait comme chez lui. Il y passa neuf ans, les plus beaux de sa vie, et il ne se consola jamais de son rappel.

« Oui, Paris est ma patrie, écrivait-il à Mme d'Épinay. On m'a arraché de Paris, et on m'a arraché le cœur. » Pour résister à la tentation de se jeter par la fenêtre, il s'arrangeait de son mieux « un échan-

(1) *L'abbé Galiani, Correspondance*, nouvelle édit. par Lucien Perey et Gaston Maugras, 2 vol. in-8°.

tillon de Paris » à Naples : avec quelques amis, il s'efforçait de « jouer le Paris, comme Nicolet joue Molière à la foire ». On a dit qu'il mourut de l'avoir quitté, lui qui devait d'abord mourir s'il y restait ; c'est vrai peut-être : seulement il faut reconnaître qu'il y mit le temps, car il survécut dix-huit années à son départ.

De 1760 à 1769, l'abbé Galiani fut l'astre des salons parisiens, où le marquis de Caraccioli, son ami et son compatriote, allait le remplacer. C'est un phénomène assez curieux que cette quasi-royauté de l'esprit français exercée par deux Napolitains à Paris, dans le siècle le plus spirituel et la société la plus raffinée qu'il y ait jamais eu. Joignez-y l'Allemand Grimm, et le phénomène est plus curieux encore. L'Europe entière avait envoyé ses représentants à l'*Encyclopédie*, et la nouvelle tour de Babel s'élevait au milieu de la confusion des langues.

Jamais triomphateur de salon n'a été plus caressé, choyé, fêté, adulé, exalté. Le microscopique abbé faisait concurrence aux écureuils et aux sapajous. Il fallait absolument l'avoir à ses soirées. Il était l'âme, la vie, le mouvement, l'éclat de rire et le rayon de soleil des salons de Mme d'Épinay et de Mme Geoffrin. Avec lui entraient, suivant l'expression de Diderot, « la gaieté, l'imagination, l'esprit, la folie, tout ce qui fait oublier les peines de la vie ». Les mémoires et

les correspondances du temps ne tarissent pas sur sa verve. Tel était son charme de causeur qu'il séduisait les plus froids, qu'il remuait les plus flegmatiques, et que le lourd Marmontel lui-même, échauffé à ce souvenir, a retrouvé quelque chose de la verve du modèle pour tracer son portrait.

« L'abbé Galiani, dit-il, était de sa personne le plus joli petit arlequin qu'eût produit l'Italie ; mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel. Épicurien dans sa philosophie, avec une âme mélancolique, ayant tout vu du côté ridicule, il n'y avait rien, ni en politique ni en morale, à propos de quoi il n'eût quelque bon conte à faire ; et ces contes avaient toujours la justesse de l'à-propos, et le sel d'une allusion imprévue et ingénieuse. Figurez-vous avec cela, dans sa manière de conter et dans sa gesticulation, la gentillesse la plus naïve, et voyez quel plaisir pouvait nous faire le contraste du sens profond que présentait le conte avec l'air badin du conteur. Je n'exagère point en disant qu'on oubliait tout pour l'entendre, quelquefois des heures entières. Mais son rôle joué, il n'était plus de rien dans la société et, triste et muet dans un coin, il avait l'air d'attendre impatiemment le mot du guet pour rentrer sur la scène. Il en était de ses raisonnements comme de ses contes ; il fallait l'écouter. Si quelquefois on l'interrompait : « Laissez-moi donc achever, disait-

il ; vous aurez bientôt tout le loisir de me répondre. » Et lorsque, après avoir décrit un grand cercle d'inductions (car c'était sa manière), il concluait enfin, si l'on voulait lui répliquer, on le voyait se glisser dans la foule, et tout doucement s'échapper. »

« Le petit être né au pied du Vésuve, écrivait Grimm à son tour, est un vrai phénomène. Il joint à un coup d'œil lumineux et profond une vaste et solide érudition ; aux vues d'un homme de génie, l'enjouement et les agréments d'un homme qui ne cherche qu'à amuser et à plaire. C'est Platon, avec la verve et les gestes d'Arlequin. »

Toujours Arlequin! Il paraît que ses auditeurs ne pouvaient se dérober à ce rapprochement. Mais Grimm va plus loin que Marmontel, puisqu'il lui donne de l'*homme de génie* sans sourciller, et qu'au lieu d'Arlequin-Machiavel, c'est Arlequin-Platon qu'il nous montre sous les traits du facétieux Napolitain.

Un peu plus tard, Voltaire lui-même reprendra pour son compte cette comparaison ambitieuse du turbulent abbé avec le grand philosophe grec, en remplaçant Arlequin par Molière : « Oh! le plaisant livre, le charmant livre! » s'écrie-t-il à propos de ces *Dialogues sur le commerce des blés,* dont on ne parviendrait pas à comprendre aujourd'hui le succès, malgré toute la verve lumineuse de l'auteur, si l'on

ne se rappelait à quel point les économistes occupaient alors l'opinion et combien, même dans le monde des salons, même parmi les femmes, on se passionnait sur la question de la libre exportation des grains, autorisée par édit quelques années auparavant. « Il semble que Platon et Molière se soient réunis pour le composer. » Voilà encore Galiani monté d'un cran. Voltaire n'y allait pas de main morte lorsqu'il se mettait à louer. Bien que l'abbé n'appartînt qu'à la *petite boulangerie*, pour parler son style, et que sa philosophie ne se fût jamais entièrement affranchie de certains *préjugés*, il n'en avait pas moins droit à tous les encouragements du patriarche. Au point où nous en sommes, et puisqu'il ne s'agit encore que du causeur et de l'homme de salon, laissons là Molière pour nous en tenir à Arlequin : la comparaison est plus juste.

On remarquera sans doute la parfaite concordance de tous ces témoignages, que je ne cite pas seulement pour donner une idée de l'effet produit et de l'admiration excitée par Galiani dans la société parisienne, mais aussi parce qu'ils reconstituent en même temps cette physionomie curieuse et la font revivre devant nous : « L'abbé est inépuisable de mots et de traits plaisants, écrivait Diderot dans la lettre déjà citée. C'est un trésor dans les jours pluvieux. Je disais à Mme d'Épinay que, si l'on en faisait chez les table-

tiers, tout le monde en voudrait avoir un à sa campagne. » Ici perce, plus nettement que dans les lignes de Marmontel et de Grimm, une certaine tendance à traiter Galiani comme un jouet amusant et sans conséquence, comme une distraction pour les heures d'ennui, comme une machine à bons mots et à bons contes qui n'avait besoin que d'un tour de clef, et qu'on pouvait mettre de côté quand elle avait marché jusqu'au bout. Sous l'admiration même qu'il provoque, on sent que la considération manque : « Aucun de nous n'aurait pensé à faire son ami de l'abbé Galiani, » a dit Marmontel, et le mot est terrible. Diderot en a encore écrit un qui ne l'est pas moins, et qui va nous expliquer celui-là : « L'abbé m'a beaucoup déplu en confessant qu'il n'avait jamais pleuré de sa vie, et que la perte de son père, de ses frères, etc., ne lui avait pas coûté une larme. » Voilà bien l'homme qui, transportant sa personnalité dans ses théories, et bâtissant des systèmes à l'appui de sa propre infirmité, a démontré ingénieusement que la sensibilité dépend du bonheur, qu'on n'est attaché à la vie d'autrui qu'en proportion de l'attachement qu'on a pour la sienne, et qui, après avoir étudié l'humanité en lui-même, formulait cet axiome d'une désinvolture superbe : « Le cœur n'a jamais tué personne. » Rappelons simplement, en guise de correctif, le faible de l'abbé Galiani pour le paradoxe, sa

haine de la déclamation et du lieu commun, enfin le plaisir qu'il prit toujours à s'accuser lui-même, ne fût-ce que pour étonner ses auditeurs et aller à l'encontre des conventions reçues.

Diderot nous a conservé, dans ses lettres, cinq ou six contes de Galiani, très courts mais très caractéristiques, et dont la liberté va jusqu'à la licence, l'esprit jusqu'à la folie. N'oublions pas, en les lisant, que nous n'avons là qu'un canevas, quelque chose comme ces *scenario* de la comédie italienne que les Dominique et les Isabelle brodaient de leur verve bouffonne. Il faut que l'imagination anime ce squelette et lui rende l'accent de la voix et du geste. Mais dans ces cendres froides et sous cette charpente noircie d'un feu d'artifice depuis longtemps éteint on peut retrouver encore les vestiges de l'ancienne flamme. Il suffit de lire le *Cardinal*, le *Porco sacro* et la *Malle*, pour deviner ce que pouvaient être ces grosses facéties, dans la bouche de cet abbé Panurge, « assis sur le bon fauteuil, sa perruque de travers, parlant beaucoup et remuant des pieds et des mains comme un énergumène », suivant le portrait qu'il trace de sa propre personne dans sa correspondance.

Il y avait du Rabelais, plus que du Platon et autant que de l'Arlequin, dans le terrible petit abbé. Il avait l'expression crue. Diderot, qui n'y regardait pas de si près, ne se gênait point pour transmettre

ces bons contes tout chauds à Mlle Volland, assez philosophe de son côté pour ne pas s'effrayer aisément. Loin d'en atténuer les tons, il les eût plutôt renforcés. Nous n'oserions lui reprendre certaine histoire de jésuite pour la mettre sous les yeux de nos lecteurs, moins aguerris peut-être que l'intrépide personne qu'il honorait de sa tendresse.

Tout se tournait en contes et en images dans l'esprit de Galiani. Ses lettres sont un feu d'artifice continu. Il s'amuse de son propre pétillement. Il sème pêle-mêle le vrai et le faux, le blanc et le noir, suivant sa disposition d'esprit, dans ces amusants bavardages, où la profondeur même ne manque pas et où des aperçus rapides, jetés comme des éclairs, entr'ouvrent de larges perspectives. Tantôt le paradoxe n'est chez lui que le masque de la satire : « Dans l'ordre essentiel et naturel du monde, il y a des sots et des hommes d'esprit. La nature a voulu que chacun y jouât un rôle. Or il n'y a que deux rôles à jouer : commander ou conseiller. On ne pouvait pas laisser conseiller aux sots : ils n'avaient pas même l'esprit de raisonner. Il a donc fallu que les sots commandassent, car, s'ils ne faisaient pas cela, ils ne feraient rien du tout, et ils seraient un superflu de la nature, qui ne doit avoir rien de superflu. » L'abbé Galiani ne réfléchissait pas, en écrivant cela, qu'il avait été presque ambassadeur, et

qu'il devait être presque ministre dans son pays natal ; ou peut-être y pensait-il au contraire, en se rappelant les ministres et les ambassadeurs qu'il avait alors vus de près. — Tantôt le paradoxe n'est qu'un vêtement bizarre dont il affuble la vérité pour qu'on la regarde. Ou bien c'est une thèse ingénieuse et subtile, dans laquelle la fantaisie sert d'assaisonnement au bon sens. Il lui arrive sans doute, et maintes fois, de déraisonner par amour de l'esprit et de l'originalité quand même, comme ces causeurs brillants que les applaudissements échauffent, et qui, à force de vouloir se surpasser, finissent par patauger en pleine sottise. Mais il est rare que ses plus malheureuses pages ne soient pas mêlées de fines remarques, d'aperçus piquants et de lambeaux de vérité où l'esprit du style rehausse la nouveauté du fond. Telle est sa thèse étonnante sur la paresse, qui « vient dans les hommes d'un sentiment de supériorité qu'on suppose dans les autres hommes ». Telles sont encore ses réflexions sur la prévoyance, considérée comme la source universelle des malheurs de l'humanité ; et sur l'éducation, « qui n'est que l'élaguement des talents naturels pour donner place aux devoirs sociaux ». — « Mon *Traité d'éducation* est tout fait, écrit-il à Mme d'Épinay. Je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes. Elle se réduit toute à ces deux

points : apprendre à supporter l'injustice, apprendre à souffrir l'ennui. Que fait-on faire dans un manège à un cheval? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le pas ; mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou le français à un enfant, ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse, c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté des autres (et à s'ennuyer) et à être battu par un être né son égal (et à souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social, il va dans le monde, il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et il ne s'en plaint pas)... »

De toutes ces petites dissertations écrites au courant de la plume, avec l'accent même, et aussi avec les négligences de la causerie, la plus ingénieuse, la plus originale est celle qui roule sur la curiosité. Il y démontre une série de propositions qui ne sont peut-être pas tout à fait aussi paradoxales qu'elles en ont l'air, à savoir : 1° que la curiosité ne s'éveille en nous « que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité et que nous ne nous occupons plus que de nous-mêmes et de notre individu ; 2° que plus le spectateur est à l'aise, plus le risque qu'il voit est grand, plus il s'intéresse au spectacle : d'où il suit

que le secret de réussir au théâtre est de présenter des gens dans la position la plus embarrassante à des spectateurs jouissant de la plus grande tranquillité possible. C'est pourquoi aussi il faut, dans tout poème, que la versification soit heureuse, le langage pur et naturel. Tout mauvais vers, toute phrase obscure et entortillée est comme un vent coulis dans une loge : en faisant souffrir le spectateur, il met fin à ce plaisir épicurien de la curiosité, suite constante de l'oisiveté, de la sécurité, du repos de l'âme et du corps. 3° Elle est une sensation particulière à l'homme ; les animaux n'en ont même pas l'idée : ce qu'on prend quelquefois pour de la curiosité en eux n'est que de l'épouvante ou de la convoitise. 4° Si la curiosité est impossible aux bêtes, l'homme curieux est donc plus homme qu'un autre homme, — et voilà le plus bel éloge qu'on ait jamais fait des savants, qui ne sont que de grands curieux, — et des badauds de Paris.

Figurez-vous un causeur comme Méry développant cette chaîne de déductions devant un cercle d'auditeurs dressés à toutes les escrimes de l'esprit, sautant d'un anneau à l'autre avec l'agilité d'un clown qui passe à travers un cerceau de papier, quel charme de le voir et de l'entendre ! Galiani était un Méry de Naples, moins poète et plus philosophe que l'autre, d'une verve aussi bruyante, d'une science plus uni-

verselle. Il y a en lui du mime et du *gracioso,* même la plume à la main. Son *humour,* mélange continuel de gravité et de bouffonnerie, où le rire va parfois jusqu'à la grimace, la plaisanterie jusqu'à l'extravagance et la grossièreté, est tout différent de la froide ironie du Nord. C'est un feu d'artifice toujours flambant, toujours crépitant, toujours jetant des gerbes étoilées. Au premier mot il prend feu, comme une fusée dont on approche la lumière.

Mme d'Épinay lui écrit que Carlin a été le camarade d'école de Ganganelli ; aussitôt voilà son imagination qui travaille et qui bâtit le plan d'un magnifique roman par lettres entre le pape et le comédien. Il était ainsi plein de livres qu'il ne faisait pas, et tout débordant d'idées dont les pauvres d'esprit recueillaient les gouttes perdues autour de lui. Certes ce n'était pas un homme vulgaire, celui qui s'est si bien affranchi des préjugés et des conventions de la critique du temps ; qui, malgré son admiration pour Voltaire, a vu avec tant de justesse le côté faux et mesquin de ses *Commentaires sur Corneille;* qui a prononcé des paroles si prophétiques au début du règne de Louis XVI ; qui, dans ses lettres et son *Coup d'œil sur l'état futur de l'Europe,* a mêlé des vues si étonnamment sagaces à d'énormes erreurs. Que lui a-t-il manqué pour arriver plus haut, ou même pour gar-

der le rang que ses contemporains lui donnaient? Bien des choses, et particulièrement l'esprit de suite, comme on disait au dix-septième siècle, puis la dignité de l'esprit et du caractère. Cet improvisateur qui s'éparpilla et s'émietta en menue poussière, cet amusant professeur d'égoïsme sceptique et de matérialisme frivole, génie de salon qui jeta toute sa poudre au vent, a passé sans presque laisser de trace, malgré son esprit encyclopédique, sa pénétration et son originalité. Quand on le rencontre sur son chemin, on lui accorde sa curiosité sans lui accorder son estime. Il a prononcé lui-même sa sentence, en ne croyant peut-être pas si bien dire : « Voilà comme je suis : deux hommes pétris ensemble, et qui cependant ne tiennent pas tout à fait la place d'un seul. »

VII.

LES ÉCRIVAINS DÉCRIÉS.

I. — ALEXIS PIRON.

Il serait difficile de laisser dans l'histoire littéraire une plus mauvaise renommée que celle de Piron (1689-1773). Son nom est devenu en quelque sorte proverbial pour désigner un poète poussant le badinage jusqu'à la licence, un courtisan des Muses éhontées du *Parnasse satirique*, un esprit sans délicatesse et sans goût, voué au culte des gaietés sans façon et sans voile. La réalité est pour quelque chose dans cette fâcheuse réputation, mais la fantaisie y est pour beaucoup. Une ode fameuse, dont Piron se repentit amèrement, mais dont il porta le châtiment mérité toute sa vie, et, par surcroît, d'autres productions très légères, dans les divers sens du mot, lui ont valu cette gloire peu enviable. Toutes les poussées de cette verve sans cesse en ébullition, et plus abondante que choisie, ont été recueillies précieuse-

ment par les *anas*, les *Mémoires secrets*, les gazettes, les correspondances, les chroniques ; transmises jusqu'à nous et libéralement propagées, à l'exclusion de presque tout le reste, par le colportage et par ces librairies infimes qui exploitent les bas-fonds de la littérature. De plus, comme on ne prête qu'aux riches et comme on leur prête toujours, des éditeurs peu scrupuleux ont tiré parti de cette renommée spéciale en portant au compte, déjà trop chargé, du malheureux poète, une foule de péchés qu'il n'avait pas commis, et en couvrant de cette enseigne *voyante*, pour attirer les badauds, toutes les marchandises de mauvais aloi qui traînaient dans les arrière-boutiques du dix-huitième siècle.

L'histoire de Piron est peu à peu devenue une légende, qui ne s'est guère moins grossie en chemin que le recueil de ses œuvres. Sa lutte héroï-comique avec les habitants de Beaune, ses plaisants démêlés avec Voltaire, ses bons mots contre l'Académie, ses *éternuements* d'épigrammes, font la joie des collectionneurs d'anecdotes. La chronique légère a largement brodé sur ce riche canevas, et tout a contribué à faire de Piron, en dépit de la *Métromanie*, une de ces figures suspectes à première vue, qu'on n'ose admettre qu'en tremblant aux honneurs de l'histoire littéraire. Sa popularité même se tourne contre lui ; elle est une punition et, par quelques points,

une injustice de plus. Cette célébrité malheureuse, qui rappelle dans la poésie celle de certains spécialistes dans la médecine, a résisté naturellement à toutes les tentatives de réhabilitation.

Une première circonstance atténuante à la décharge de Piron, c'est la naïveté quasi enfantine qu'il garda toute sa vie. — Quoi! la naïveté de l'auteur des épigrammes, des pièces de la Foire, des chansons que l'on sait, et de bien d'autres choses! Oui, si bizarre que puisse sembler ce mot, appliqué à l'auteur de ces œuvres. Comme la Fontaine, quoique en un genre bien différent, Piron portait une sorte d'ingénuité dans les actes qui en semblaient le moins susceptibles. Étranger à tout calcul, presque incapable de sang-froid, il ne se laissait emporter que par la fougue de sa verve et la chaleur sanguine de son tempérament. Il était à la fois naïf et malicieux, innocent et roué, si je puis ainsi dire, mais malicieux comme un page espiègle, et roué comme un *polisson* qui fait l'école buissonnière, en jouant à tout le monde des niches qui ne sont pas toujours de bon goût. Malgré le soin qu'il prit de se créer des protecteurs, il était incapable de retenir un bon mot, même pour se ménager un bienfait. Il gardait dans ses relations avec les grands dont il avait besoin, son laisser aller habituel, la pétulance de sa franchise et la vivacité de son esprit de saillies. Mme de Mi-

meure, qui le connaissait bien, se plaisait à l'appeler son « grand benêt » et son « grand nigaud », mais c'était un *nigaud* qui tenait parfaitement sa place au premier rang dans la ménagerie des *bêtes* de Mme de Tencin. Lui-même, qui se connaissait mieux encore, se qualifiait volontiers de ce nom de *Binbin*, ressouvenir de son enfance et du logis paternel :

> Binbin je suis, fus et serai :
> Tel je vécus, tel je vivrai :
> Hardi, honteux, têtu, crédule,
> Hypocondre, gai, mouton, mule.

dit-il, traçant son portrait en style ultra-familier. C'est le *binbin* qui apparaît le plus souvent dans ces lettres et dans ces vers où le grand enfant prodigue les *gamineries* de son inépuisable belle humeur. Tout l'amuse, tout l'intéresse, tout lui est un prétexte suffisant à prendre la plume, et il se dépense, sans compter, en rondes, en ponts-neufs, en chansons à la Vadé, en parades, en parodies, en sornettes largement assaisonnées de sel gaulois, semblables à ces plats légers où, comme il eût dit lui-même, la sauce fait passer le poisson.

Une autre circonstance atténuante, c'est l'état précaire et presque misérable qui fut toujours le sien. L'apothicaire de Dijon, — Piron, fils d'un apothicaire, n'est-ce pas de la couleur locale, et cela n'ex-

plique-t-il pas jusqu'à un certain point la saveur rabelaisienne et pantagruélique de sa verve? — était loin d'être riche, et il avait géré ses affaires en vrai poète. Le fils ne s'y entendait pas mieux. Ses débuts furent difficiles. Réduit tout d'abord à accepter une place de copiste pour vivre, il dut conquérir laborieusement chacune des faveurs de la fortune, si mince qu'elle fût. Il lui fallut escalader des pieds et des mains la cime du théâtre de la Foire! Même à l'époque la plus glorieuse de sa vie, lorsqu'il eut enrichi la comédie française de cette œuvre rare où les maîtres ont salué un reflet de Molière et à laquelle il devra de garder une place dans l'histoire de notre littérature, il ne fut jamais entièrement à l'abri du besoin. Il devint à peu près aveugle dans ses dernières années, et il l'avait toujours été à moitié. Les tracasseries des comédiens, l'hostilité sourde des confrères qu'avaient blessés ses épigrammes sans fiel, mais non sans aiguillon, le lourd fardeau d'un passé compromettant qu'il ne put jamais parvenir à faire oublier, parce que trop de gens étaient intéressés à le rappeler sans cesse, et qui se dressait devant lui pour lui barrer toutes les routes; sur la fin, la longue et cruelle maladie de sa femme, devenue folle furieuse, et qu'il soigna avec un dévouement inaltérable; bref, la perte de la plus grande partie de sa fortune, autant de coups qui se réunirent

pour l'ébranler, sans parvenir à l'abattre. La vie de ces grands rieurs, si gaie à la surface, est souvent bien triste et bien sombre en dessous, et quand on a étudié de près celle de Piron, les plus sévères sont disposés à quelque indulgence pour lui.

Il y a un point par où l'auteur de la *Métromanie* se rapproche de l'auteur du *Virgile travesti*. Comme les souffrances physiques de celui-ci, la gêne et la demi-misère de celui-là donnent d'autant plus de prix à sa belle humeur : en même temps, c'est l'explication et l'excuse de ce qu'elle eut d'excessif. En voulant pousser ce rapprochement trop loin, on en détruirait la justesse ; je me contente de l'indiquer. L'un et l'autre supportèrent leur sort avec la même gaillardise ; le burlesque et la bouffonnerie leur furent comme un refuge où ils défiaient la fortune adverse et se retrempaient joyeusement pour la lutte. L'intrépide plaisanterie de Scarron fait songer à celle du sauvage cloué au poteau et raillant les flèches qui vont le tuer. L'éternel éclat de rire de Piron, narguant l'indigence, houspillant les distributeurs de renommée, s'écriant avec son insouciance joyeuse : « Je ne suis pas riche, c'est vrai, mais je m'en... moque, c'est comme si je l'étais, » cet éclat de rire vaut presque le traité philosophique de M. Droz sur l'art d'être heureux.

Cependant, car il faut tout dire, cette philosophie

ne l'empêchait pas de faire son possible pour vaincre sa pauvreté, ou pour l'adoucir et la tenir en laisse, comme une bête apprivoisée. Le stoïcien en Piron n'a rien d'héroïque ; il se double même tout naturellement d'un épicurien. Comme Scarron, il ne craint pas de mettre à l'épreuve la générosité de ses protecteurs ; il leur demande avec le sans-façon d'un enfant, il leur rappelle les promesses oubliées, il arrache des cadeaux à force d'importunité et s'en vante ; il plaisante lui-même, avec une dignité fort contestable (mais ne parlons pas de dignité à propos de *Binbin*), sur son adroite insistance à harceler la générosité de ses protecteurs et sur les avantages qu'il en retire. Tout lui est bon : une pension, un pâté, un jambon, un panier de vin, et si, au lieu d'un panier, il reçoit un tonneau, alors sa verve s'allume avec un enthousiasme puisé aux entrailles du sujet, et sa reconnaissance éclate en un dithyrambe. La cave fut le seul luxe de ce sybarite empêché. Pour être déguisées en bouffonneries, ses quémanderies restent toutefois fort visibles. Sans tomber jamais jusqu'à la servilité et la platitude, dont elles se sauvent par la familiarité, elles n'en sont pas moins un fâcheux héritage des vieilles mœurs littéraires, mais que rendent plus excusable chez lui que chez beaucoup d'autres son caractère, son genre de vie, le ton qu'il emploie, la nature tout amicale de ses

rapports avec les personnages dont il provoque les bienfaits petits ou grands, et la gêne perpétuelle de ce frère aîné du *Pauvre diable* de Voltaire, écrivain besogneux, toujours talonné par un bel appétit et une soif de vrai Bourguignon.

Quelques traits prouvent, d'ailleurs, qu'il n'y avait en Piron rien qui ressemblât à de la bassesse. Ce n'est pas lui qui se fût laissé bafouer par ses bienfaiteurs, comme les Montmaur et les Sarazin. Il était homme à se redresser sous l'injure, de quelque part qu'elle vînt, et à remettre vivement à leur place les grands seigneurs qui se fussent permis de donner à leur protection des allures hautaines et méprisantes. J'ai déjà cité le dialogue qui eut lieu un jour à la porte d'un homme de qualité, où Piron s'était rencontré avec un noble visiteur : « Passez, Monsieur le duc, ce n'est qu'un poète. — Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang, » dit fièrement Piron en passant le premier. Mot hardi, où la littérature faisait *ex abrupto* sa déclaration des *Droits de l'homme*. Ce n'est point là, d'ailleurs, la seule contradiction heureuse que nous pourrions signaler dans la vie de Piron, et plus d'une fois il sut mettre en pratique et affirmer par ses actes ce noble sentiment de sa profession, qu'il a donné pour signe distinctif au héros de la *Métromanie*, où tout le monde reconnut son portrait.

En étudiant avec soin, et sans préventions d'aucune sorte, le caractère de Piron, nous n'hésitons pas à le mettre au-dessus de beaucoup de ses contemporains, qui font pourtant bien meilleure figure que lui dans l'histoire littéraire. Il n'avait pas seulement de la probité, il avait de l'honneur; sa malice ne dégénérait point en méchanceté, et il dut à sa bonhomie foncière, comme à sa rare franchise, de garder beaucoup d'amis, malgré sa langue terriblement affilée, malgré sa supériorité redoutable dans les guerres de reparties, de bons mots écrasants et de sanglantes épigrammes. Ses mœurs n'étaient pas celles qu'on eût pu croire d'après quelques-unes de ses œuvres; mais c'est là un éloge purement relatif et dont nous ne voulons point exagérer la valeur. On l'a défini quelque part : un cynique doublé d'un patriarche. Le mot est plus piquant que juste, car je ne vois pas trop à quel patriarche on pourrait comparer Piron, à moins que ce ne soit au patriarche Noé, au moment où il vient de goûter un peu trop largement au jus de la vigne, et a besoin qu'on lui jette un manteau.

Je serais tenté de porter encore à la décharge de Piron la vaillante guerre qu'il soutint toute sa vie contre Voltaire. Non que je me fasse aucune illusion sur ses motifs, et que j'aie la naïveté d'y rien voir qui, de près ou de loin, ressemble à une croisade. La

lutte avait commencé par une méchanceté toute gratuite de celui-ci : or Piron avait pour principe de ramasser chaque offense et de la payer scrupuleusement, sans faire tort des intérêts. Il n'a pas ménagé davantage les deux ennemis du philosophe : l'abbé Desfontaines et Fréron, sur lesquels il déchargea tout un double carquois d'épigrammes. L'Académie, qui ne l'avait pas élu, fut criblée de flèches, dont quelques-unes sont restées dans la plaie. Voltaire ne devait pas échapper davantage à la vengeance, et depuis lors il fut harcelé sans relâche. Il est bien amusant à entendre sur le compte de son ennemi, comme sur celui de J.-B. Rousseau, qu'il venait de voir à Bruxelles et qu'il raille à tour de bras dans sa correspondance avec Mlle de Bar, une drue commère, capable de lui donner la réplique et digne de devenir Mme Piron, comme elle le devint en effet. D'ailleurs le grand enfant avait la singulière manie de se croire très supérieur à Voltaire, et de prendre tout à fait au sérieux ces petites escarmouches de plume et de langue, où la rapidité foudroyante de la riposte lui assurait presque toujours la victoire.

« Demain, écrivait-il, nous dînons ensemble chez le général D... Je vous avoue que j'en ai une joie maligne. Je suis las du tête-à-tête avec lui. Je ne lui en donnais que pour son argent, par l'inutilité qu'il y aurait eu de le pousser à un certain point

entre quatre-z-yeux; mais demain qu'il y aura grande compagnie, je l'attends. J'ai tâté son jeu assez pour ne le guère craindre. »

Bravo! je réponds que le lendemain Voltaire fut battu à plate couture. Piron respire ici l'odeur de la poudre, il ressemble au cheval de Job, impatient de voler au combat; il s'enivre d'avance du plaisir souverain de désarçonner Voltaire devant la galerie, car il lui faut une galerie pour le stimuler. Mais quand il ajoute : « Est-ce donc à l'auteur de *Cortès* à plier devant le faiseur de *Zulime*, » on ne peut s'empêcher de sourire. — « M. de Voltaire travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze, » disait-il encore. Et l'on sourit toujours, mais en se sentant désarmé devant cette fierté naïve et cette intrépidité de bonne opinion. Quoi qu'il en soit, la servile adoration de Voltaire était alors poussée si loin qu'il faut savoir quelque gré de leur vaillance à ceux qui, comme Piron, osaient parler en face à l'idole, sans courber la tête, et infliger de temps à autre à son orgueil la salutaire humiliation d'une défaite publique.

La dernière considération qu'on peut porter au bénéfice de Piron, c'est sa conversion finale, dont il ne craignit pas de rendre hautement témoignage. Sa muse libertine n'avait du moins jamais fait profession d'incrédulité; s'il avait été licencieux, il n'avait pas été impie. Rien ne permet de mettre en doute

l'entière sincérité de ce retour, qu'il tint à proclamer lui-même, sans ombre de respect humain, avec la franchise qu'il portait en toutes choses, et qu'il prouva par de beaux vers, fermes, vigoureux, d'un large souffle, qui ne se sentent nullement des fatigues de l'âge ni de l'ennui d'une pénitence. Si l'on peut juger du repentir par la force de son expression et par l'élévation des vers qu'il a inspirés, on n'a qu'à lire la paraphrase du *De profundis*, celle du 2e *Psaume de la Pénitence*, et d'autres morceaux trop peu connus non seulement pour l'honneur de Piron, mais pour sa gloire, et l'on ne doutera plus de la vérité d'un remords qui se traduisait par de tels accents.

N'allons pas plus loin. Le mot de réhabilitation est bien solennel en pareille matière; cependant, sans vouloir réclamer l'acquittement de Piron, il était permis de plaider le défaut de discernement et le repentir. C'est ce qu'a fait, avec un zèle parfois un peu exagéré, mais bien pardonnable de la part d'un avocat, son dernier éditeur, à qui l'on doit la découverte de bon nombre de ses productions jusque-là inconnues, lettres, contes, épigrammes et chansons (1). Nous n'acquitterons pas son client, mais

(1) *Œuvres inédites de Piron* (in-8°), et *Complément des œuvres inédites*, 1865, in-12), *publiés sur documents authentiques et manuscrits autographes*, par M. Honoré Bonhomme.

nous reconnaîtrons volontiers que, s'il a laissé une réputation détestable, il vaut mieux que sa réputation : il y en a tant d'autres qui valent moins que la leur !

II. — FRÉRON.

Le souvenir des outrages sans nom dont Fréron fut poursuivi pendant toute sa vie pèse encore sur sa mémoire. Le roi de l'invective, Voltaire, furieux d'avoir été regardé en face et jugé par lui, l'a drapé dans un manteau de calomnies si savamment tissu qu'il n'a jamais pu s'en dépouiller entièrement. Voltaire savait bien ce qu'il disait en écrivant : « Calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Il en est resté, en effet, contre Fréron je ne sais quelle vague défiance et quelle suspicion injuste de la part de ceux même pour qui ces insultes lui devraient être un titre de gloire.

Ce n'est pas qu'on n'ait essayé plusieurs fois déjà de réagir contre la persévérante injure de sa renommée. M. Jules Janin a écrit un jour l'apologie de Fréron, qui n'eût certes pas attendu un tel défenseur. Un autre apologiste non moins inattendu, M. Monselet, a composé un petit livre piquant et qui s'est fait lire, où il essayait de réhabiliter l'*illustre critique,* mais avec les allures d'un paradoxe littéraire. Rien ne pouvait être plus utile

pour sa mémoire, rien ne pouvait plus directement et plus efficacement concourir à sa défense qu'un volume d'extraits choisis, reliés par un commentaire historique et biographique, comme celui que M. Ch. Barthélemy a publié en 1877 sous ce titre : *les Confessions de Fréron,* et qu'on eût intitulé tout simplement autrefois : *Esprit de Fréron.* Pourquoi *Confessions?* Ce mot à effet, — et c'est peut-être là l'explication toute simple, — ressemble à une antiphrase, en tête d'un volume où l'on se propose de prouver que Fréron, malgré les infamies dont on a voulu le noircir, n'a rien, ou du moins n'a que des peccadilles à *confesser.* Il donne l'idée d'un coupable qui s'humilie, comme saint Augustin, ou, par une intention déjà trop large, qui s'étale comme Jean-Jacques, non d'un accusé qu'on absout.

Il n'est pas nécessaire de parcourir un bien grand nombre de ces pages pour se convaincre que ce critique, impudemment décrié comme un insulteur par celui qui passa toute sa vie à l'outrager, fut un esprit judicieux, sensé, habituellement plein de mesure dans sa fermeté, un écrivain correct, un observateur juste et fin, l'arbitre incorruptible, mais toujours calme et presque toujours courtois, de la raison et du bon goût. Élève et collaborateur de l'abbé Desfontaines, cette première victime de Voltaire, qui, suivant sa tactique ordinaire, l'a désho-

noré pour le punir de n'être pas tombé à ses pieds, il publia successivement, lorsqu'il se sentit capable de voler de ses propres ailes, trois recueils critiques : les *Lettres de Madame la comtesse de ****, les *Lettres sur quelques écrits du temps;* enfin, en 1754, l'*Année littéraire,* qu'il continua jusqu'à sa mort (1776), et qui est restée son grand titre devant la postérité.

Je ne pense pas, à vrai dire, que la critique de Fréron soit destinée aujourd'hui, malgré d'incontestables qualités, dont seront surpris ceux qui le jugeaient uniquement d'après Voltaire, à récolter un grand regain de succès. Ni la forme, ni les idées n'ont rien d'entraînant, rien d'original. Le style est d'une élégance un peu froide : Fréron aime les comparaisons mythologiques, l'allégorie, les métaphores classiques. Pour le fond, il représente toutes les causes vaincues, particulièrement la religion, la morale et le goût, trois choses qu'il ne sépare jamais : « Le goût, a-t-il dit spirituellement, mais en employant l'une de ces images qui donnent à son style quelque chose de démodé, le goût est un prince détrôné qui de temps en temps doit faire des protestations. » S'il était détrôné de son temps, il est complètement oublié du nôtre, et on n'en saurait parler, même à mi-voix, sans se faire conspuer par nos hommes de génie, qui inventent chaque jour une école nouvelle, comme un professeur de troi-

sième, comme un écrivain à manchettes et à perruque, qui lirait la Harpe et Quintilien.

Fréron est le fidèle, le servant, le champion du goût, qu'il met au-dessus de toutes les autres qualités de l'écrivain, qu'il comprend à la façon classique, qu'il préfère à l'imagination, à l'esprit, à l'invention, aux dons les plus brillants, parce que le goût a précisément pour rôle de retrancher sans pitié tout ce qui va au delà comme à côté du vrai beau. Presque tout son discours de réception à l'Académie de Nancy, où il avait été présenté par le bon duc Stanislas, son protecteur, roule sur le goût, dont il a donné une assez heureuse définition en écrivant ces lignes : « Mais, qu'est-ce donc que ce goût sur lequel on a tant écrit? Est-ce une pure lumière de l'esprit? Je croirais, Messieurs, que c'est l'un et l'autre tout ensemble; que c'est à la fois un discernement vif et une sensation délicate. Si j'osais, je dirais que c'est le cœur éclairé. »

Fréron a les principes de l'ancienne critique, qui jugeait les œuvres de l'esprit en elles-mêmes, abstraction faite de toute question de race et de milieu, d'après un *canon* dont les modèles se trouvaient surtout dans l'antiquité. Pour lui la beauté était une, et elle avait son type absolu. C'est un homme du dix-septième siècle, un homme de tradition, stable au milieu du mouvement qui l'entoure, et qui ne

s'est point laissé entamer par l'assaut confus des idées nouvelles. Cependant cet esprit stable n'est pas immobile; il sait s'affranchir au besoin des étroites formules et élargir ses points de vue. Tout en demeurant essentiellement Français et en reprochant à la littérature anglaise l'infériorité de son goût, qui la place au-dessous de la nôtre, il reconnaît chez elle « ces cris du cœur qui sont l'expression la plus certaine du génie ». Il apprécie l'utilité des traductions pour agrandir l'esprit et le faire sortir du cercle « tracé autour de lui par l'éducation et les préjugés. Les traductions, ajoute-t-il ingénieusement, sont des espèces de voyages que l'on nous fait faire dans les différentes contrées du monde littéraire », et qui doivent, pour ainsi dire, multiplier notre âme en l'enrichissant. Il distingue parfaitement le goût classique du goût académique. Il accepte la tragédie bourgeoise et la tragédie en prose, tout en professant que le relâchement des anciennes règles est toujours l'avant-coureur de la décadence (on ne savait pas encore en ce temps-là qu'il n'y a point de décadence, qu'il n'y a que des évolutions), et que, si belle que soit une tragédie en prose, elle sera toujours, à mérite d'ailleurs égal, très inférieure à une tragédie en vers comme ceux de Racine, — ce qu'il serait difficile de contester.

Cet homme, d'un goût intransigeant, va jusqu'à

admettre Vadé et le genre poissard, en le distinguant du burlesque avec une justesse qui prouve un grand discernement critique : « Le burlesque ne peint rien ; le poissard peint la nature, basse, si l'on veut, aux regards dédaigneux d'une certaine société philosophique, mais très agréable à voir, quoi qu'en disent nos délicats. Un tableau qui me représente avec vérité une guinguette, des gens du peuple dansant, des soldats buvant et fumant, n'a-t-il pas le droit de me plaire? Vadé est le Téniers de la littérature, et Téniers est compté parmi les plus grands artistes, quoiqu'il n'ait peint que des fêtes flamandes. Il n'y a point de connaisseur qui ne soit enchanté de ses tableaux, comme il n'y a point d'homme de lettres ni d'amateur qui n'ait vu jouer et qui ne lise même avec plaisir les œuvres de Vadé. Il faut bien qu'elles aient une sorte de mérite réel. Quel est donc ce mérite? C'est que la nature y est rendue avec ces traits et ce coloris qui la font d'abord reconnaître... Le bel esprit et la philosophie sont des modes ; la nature est de tous les temps et de tous les pays. » Cela est vrai, mais il serait facile d'abuser de ce dernier axiome, et, après tout ce que nous a montré une école naturaliste que Fréron ne pouvait prévoir, nous n'oserions accorder un laissez-passer aussi large aux indiscrétions de la nature.

La littérature est le centre des études de Fréron, mais il rayonne parfois dans toutes les directions du grand domaine de l'art. C'est ainsi qu'il a sur la peinture et sur la musique des vues ingénieuses et justes. Voici, par exemple, quelques réflexions sagaces, dont les fanatiques de la musique allemande, les mameluks de Wagner, pourraient faire leur profit :

« Chaque peuple chérit son langage, en aime les accents, y trouve des charmes, les prend pour ceux de la nature... Le génie français forma d'abord ce langage et ces accents conformes à son caractère distinctif... Il suit de là que la musique doit être nationale, et que chaque peuple doit avoir la sienne propre, puisque chaque peuple a sa langue particulière. La musique chantante n'est proprement qu'une modification d'une langue quelconque : ce n'est que cette langue même, plus harmonieusement et plus fortement accentuée. Que penser d'un peuple qui voudrait se défaire de sa langue naturelle pour goûter une musique étrangère, en adoptant la langue de cette musique? Pourrait-il y reconnaître son âme, son génie? Ne serait-ce pas en quelque sorte se dénaturer? »

Si réel que soit le talent de Fréron, son caractère reste pourtant bien au-dessus. Ses vrais titres à l'estime, j'allais dire à l'admiration, c'est le courage

qu'il eut, non seulement de résister au courant qui entraînait tout, mais encore de se mettre en travers ; c'est la dignité de son attitude en face des injures sans nom, des ignobles et sanglants outrages prodigués par la tourbe encyclopédique à celui dont l'indépendance lui faisait honte.

En plaidant avec une persistance indomptable pour toutes les vérités bafouées contre toutes les erreurs triomphantes ; en perçant de ses flèches, lancées avec le coup d'œil sûr et le sang-froid d'un archer émérite, les bataillons grouillants de sophistes qui montaient à l'assaut de toutes les traditions, il savait bien à quelles représailles il s'exposait et que, sans parler de son repos, sa réputation même était en jeu : « Les philosophes, M. de Voltaire à leur tête, écrivait-il dans l'*Année littéraire*, crient sans cesse à la persécution, et ce sont eux qui m'ont persécuté de toute leur fureur et de toute leur adresse. » Ils le couvrirent de boue ; ils ameutèrent contre lui l'opinion ; ils tournèrent même contre Fréron les puissants du jour, circonvenus par leurs obsessions et leurs flatteries. On a particulièrement exalté le courage intrépide, l'héroïque audace de Diderot, ce lutteur de la libre pensée. Il en faut rabattre. Tandis que la direction de la librairie, tandis que le ministre Choiseul et la toute-puissante favorite le prenaient sous leur protection, la grande

Catherine lui achetait sa bibliothèque, à la condition qu'il en resterait le gardien jusqu'à sa mort, et lui octroyait une pension dont elle lui faisait payer cinquante années d'avance. On le voit, il était avec ses principes démocratiques des accommodements, et la légende des persécutions souffertes par l'*Encyclopédie* demande bien des retouches. Il y avait là de quoi compenser un peu les mandements de l'archevêque Christophe de Beaumont, voire les réquisitoires d'Omer Joly de Fleury et les mutilations clandestines de l'imprimeur Le Breton, dont Diderot foudroya la lâcheté dans l'une de ses plus véhémentes invectives. Le vrai lutteur, au temps de l'*Encyclopédie*, ce fut Fréron. Presque seul contre une armée, non seulement il avait à combattre, et il combattit sans relâche et sans peur, sinon toujours sans reproche, les écrivains les plus puissants et les plus populaires, ceux qui faisaient l'opinion, ceux qui disposaient de la renommée, ceux qui distribuaient le ridicule, ceux qui pouvaient écraser leur téméraire ennemi sous la coalition de toutes les forces littéraires servilement groupées autour d'eux ; mais encore il avait contre lui les soutiens naturels des principes dont il s'était constitué le défenseur et qui, par un aveuglement inconcevable, et pourtant si commun qu'on pourrait presque l'ériger en loi historique, persécutaient leur cham-

pion en le désarmant et protégeaient les démolisseurs de la société confiée à leur garde. Dans ce siège en règle livré à l'édifice séculaire où les brèches s'élargissaient chaque jour, les assaillants, qui ne le sait? avaient pour auxiliaires la plupart des généraux de la place assiégée, qui fraternisaient avec eux, leur fournissaient des munitions, leur livraient les forts les uns après les autres et leur ouvraient subrepticement les portes. Partout, dans les salons, dans les bureaux, dans les ministères, à la cour même, la résistance s'était amollie jusqu'à la complaisance, jusqu'à la complicité. Le directeur de la librairie, Malesherbes, qui devait si noblement expier ses erreurs, mais sans pouvoir les réparer, joignait au poignard de ses ennemis les ciseaux de la censure. Avons-nous besoin d'en donner une autre preuve que cette lettre, si souvent citée?

« Il est vrai que Fréron a souvent voulu attaquer dans ses feuilles l'*Encyclopédie* et ses éditeurs, parce qu'il dit qu'ils l'ont souvent attaqué dans leur ouvrage. Je n'ai jamais voulu laisser passer ses attaques. J'en ai donné un jour la preuve à M. d'Alembert, en lui faisant lire dans quelques épreuves des feuilles ce que j'y avais rayé. Il me parut sensible à cette attention. Depuis, Fréron est souvent revenu aux attaques, et moi aux ratures. Jamais je n'ai voulu

permettre aucun extrait d'aucun ouvrage fait contre l'*Encyclopédie.* »

Ce malheureux et vaillant Fréron, seul contre tous, n'avait pour lui que la reine, et qu'était-ce que la reine auprès de Mme de Pompadour, protectrice des philosophes, philosophe elle-même? On ne rencontrerait pas, dans l'histoire littéraire, l'exemple d'un homme plus effroyablement diffamé que Fréron. Il en plaisante lui-même, avec cette ironie sereine dont il avait le courage et le secret :

« Mes ennemis, ni ceux que je croyais mes amis, n'ont pu me nuire (ils ne devaient pas être toujours aussi impuissants); mais je leur rends justice : ils n'ont rien épargné pour y réussir... M. de Voltaire, cet aigle impérieux qui, du haut du ciel, est venu fondre sur un misérable roitelet, ne m'a pas fait la blessure la plus légère, le plus petit tort ; je sens avec douleur combien il doit en être piqué, et je suis réellement fâché de ne lui avoir pas donné, pour le moins, la satisfaction de m'être pendu de désespoir comme Lycambe : apparemment que les vers d'Archiloque avaient une certaine vertu strangulatoire que n'ont pas ceux de M. de Voltaire. »

Voltaire, en effet, se distingua au premier rang dans cette croisade contre le coquin qui osait se dérober à son universelle influence. Il n'épargna aucun moyen; il le vilipenda en prose ou en vers, il fit

courir contre lui les bruits les plus calomnieux et raconta un jour qu'il était aux galères. Les épigrammes ne suffisant pas à dégorger son fiel, il se soulageait dans de longues satires, dans des pamphlets virulents, dans des comédies aristophanesques. Fréron, toujours invulnérable en son dédain, assista impassible à l'*Écossaise* et en rendit compte, absolument comme il l'eût pu faire de *Nanine* et de l'*Enfant prodigue*, avec un esprit et un flegme qui mirent, — et ce ne fut pas la seule fois, — les rieurs impartiaux de son côté. Toutes les menaces et tous les outrages n'eurent jamais le pouvoir ni de l'intimider, ni de l'exaspérer, ni de lui faire dire moins, ni de lui faire dire plus que ce qu'il voulait dire. Après comme avant, il restait inébranlable à son poste de combat, et cette tranquillité railleuse avait le don d'agiter au plus haut point les nerfs de Voltaire, qui ne se possédait plus et entrait en rage dès qu'on prononçait devant lui le nom de ce gueux de Fréron.

Tout en attaquant le peu vénérable patriarche, Fréron, en vrai critique, rendait justice à ses qualités. Il le traitait d'*écrivain de premier ordre* « qui pouvait se soutenir par lui-même », et qui « a daigné s'étayer de l'appui des philosophes et leur donner, en les recherchant, une sorte de consistance », mais qui « les connaît mieux que personne, ne croit ni à leurs

talents, ni aux éloges qu'il leur prodigue, les méprise au fond de l'âme et ne les loue que pour en être loué ». Saurait-on faire plus équitablement la part de l'éloge et du blâme que dans les portraits dont je détache les quelques traits suivants :

« M. de Voltaire est assurément un des plus beaux esprits de France, et celui dont le coloris est le plus brillant. Il a toutes les grâces, toute la vivacité de nos femmes aimables, mais on lui refuse absolument la beauté romaine (ceci était écrit vers 1750). Il sera lu comme un écrivain de beaucoup d'esprit, à qui il manque les parties les plus essentielles. L'invention et le jugement font les grands poètes. » — « C'est avec douleur, dit-il ailleurs, que je me vois forcé de lui attribuer, en partie, la dépravation du goût. Il jouit de la gloire la plus éclatante et la mieux méritée à bien des titres. Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir plus de talent : il est le premier peut-être qui, à force d'esprit, ait pu se passer de génie. »

On a rarement trouvé mieux que ce dernier trait pour caractériser Voltaire. En tout cas, ceux même qui contesteraient la justesse du jugement n'en sauraient nier la modération. Je n'ai pas lu, je l'avoue, et on m'en croira aisément sur parole, les cent quatre-vingt-trois volumes de l'*Année littéraire,* monument un peu lourd, un peu confus et très inégal

sans doute, du talent critique de Fréron. Mais ce qui me frappe en tout ce que j'ai vu de lui, c'est précisément la mesure que garde toujours dans le feu de la bataille cet homme que l'auteur de l'*Écossaise* et du *Pauvre Diable* a réussi, à force de l'insulter, à faire passer pour un insulteur.

Les ennemis de Fréron devaient finir par triompher. Ils avaient répandu le bruit de sa mort, afin de pouvoir l'outrager jusque sur son cercueil ; ils étaient parvenus à faire suspendre momentanément son redoutable journal, à faire jeter l'écrivain à la Bastille et au For-l'Évêque. Ce n'était pas assez. Un jour Fréron apprend que le garde des sceaux Miromesnil, gagné par les encyclopédistes, vient de leur accorder la suppression de l'*Année littéraire*. Aussitôt sa goutte remonte au cœur et l'étouffe. Tout le reste l'avait laissé insensible ; il ne put résister à la douleur de se voir ravir son instrument de combat, l'arme de bonne trempe dont il s'était si vaillamment servi depuis vingt-deux ans. Dès qu'il fut mort, on eut honte, mais il était bien mort, et l'on sait que ce n'est pas son fils qui pouvait le remplacer. Élie-Catherine Fréron, le défenseur de la religion et de la monarchie, fut continué par Stanislas Fréron, l'*orateur du peuple*, le régicide, que les souvenirs de la réaction thermidorienne ne peuvent amnistier de son horrible conduite à Marseille et à Toulon. Ah !

pauvre Fréron! s'il a commis quelques péchés dans sa longue carrière de critique, en voilà le châtiment.

Mais c'est assez, c'est trop de cette expiation posthume. Il ne la méritait pas. Surtout il ne méritait point le décri que le complot de Voltaire et des écrivains à sa suite a attaché à son nom. Il serait temps de le dédommager de ce qu'il a souffert, avec un stoïcisme exempt de toute ostentation, pour la cause du juste et du vrai. Comme victime et comme justicier, Fréron a doublement droit à cette compensation. Ce ne fut pas un critique de haute volée et de large envergure; ce fut un homme de sens, de goût et de principes, qui arracha un jour à Voltaire lui-même un aveu significatif. Ce fut surtout un homme de cœur, qui dédaigna les bénéfices de la courtisanerie générale et ne voulut point sacrifier sa conscience à sa renommée.

III. — RESTIF DE LA BRETONNE.

Depuis douze à quinze ans, Restif de la Bretonne, si longtemps méprisé par la critique, a repris une certaine faveur. L'histoire littéraire abandonnait jusqu'alors aux curiosités scabreuses de l'érudition l'étude de ce bizarre et monstrueux phénomène, poussé presque sans culture dans les bas-fonds de la philosophie et les sous-sols du roman, comme un champi-

gnon plus repoussant encore que vénéneux. L'homme fut un maniaque obscène, fou d'orgueil, batteur d'estrade et coureur de filles, ami peu sûr, mari détestable, despote, irascible, capable et coupable des actes les plus malhonnêtes et même des infamies les mieux caractérisées. Sa vie n'est qu'une longue souillure, physique et morale ; son œuvre, un fatras incohérent et cynique, produit d'une imagination dépravée aussi dépourvue de sens moral que de goût, d'ordre et de mesure, mais où, de loin en loin, on découvre quelque vérité originale, quelque page expressive, émue, éloquente, comme une fleur poussée sur un tas de fumier.

Les deux à trois cents volumes de Restif de la Bretonne, — c'est à peine si l'on peut les compter (1), — imprimés souvent sur du papier à chandelles, avec une orthographe extravagante et les combinaisons typographiques les plus étranges, presque toujours par Restif lui-même, qui a composé des volumes entiers à la casse sans en écrire une seule ligne d'avance, ont croupi dans l'arrière-boutique des bouquinistes, sur les quais, au fond des greniers, sur

(1) Son premier ouvrage : *la Famille vertueuse*, est de 1767 ; Restif était alors dans sa 33e année. Le dernier qu'il ait publié lui-même est les *Nouvelles contemporaines*, en 1802. Il devait mourir en 1806. Il fut plus d'une fois son propre éditeur, et il se plaint sans cesse d'avoir été volé par ses libraires.

les rayons perdus de quelque bibliothèque clandestine, environnés aux yeux de tous les *honnêtes gens,* comme on disait autrefois, d'une atmosphère de répugnance et de réprobation. Les spéculateurs de la littérature ordurière y fouillaient pour en retirer quelque truffe qu'ils offraient à l'appétit blasé de leurs lecteurs, et, depuis sa mort, on n'avait jamais réimprimé que la *Vie de mon père,* l'un des ouvrages très rares de Restif qu'on puisse manier autrement qu'avec des pincettes.

Et voici tout à coup que le mort a ressuscité, qu'on s'est mis à rechercher de toutes parts avec fureur ces livres décriés, à vendre au poids de l'or ces feuillets de papier gris abandonnés autrefois au crochet du chiffonnier. Voici qu'on a tiré Restif de son trou, de son bouge, de sa borne, de son ruisseau, pour l'étaler au grand jour, le mettre sur un piédestal et l'étudier sous toutes ses faces. Ce *mille-pattes* de la littérature, cet insecte stercoraire si redoutablement prolifique, qui a semé ses œufs derrière lui pendant trente-huit ans, avec l'infatigable et révoltante fécondité du puceron ; ce nain noué et contrefait, erreur de la nature ; cet avorton parfois plus rageur et plus malfaisant que le Caliban de Shakespeare, est presque passé au rang des grands hommes. Après l'intéressante et impartiale étude de Gérard de Nerval dans les *Illuminés,* M. Charles Monselet avait

donné le signal de la réaction par un livre piquant qui remit le nom de Restif à la mode. Elle a été reprise à la fois par M. Paul Lacroix, qui a publié, dans un gros volume de 500 pages, la *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne*, débordante de détails, d'indications, de renseignements de tout genre, et par M. Assézat, qui nous a donné en trois volumes un choix des nouvelles dont se composent *les Contemporaines*, récits réalistes puisés dans la vie bourgeoise et populaire, écrits d'un style bizarre, le plus souvent plat, quelquefois emphatique et ampoulé : la *Jolie Vielleuse*, la *Fille du savetier du coin*, les *Trois belles Charcutières*, les *Huit petites Marchandes du boulevard*, la *Belle Bourgeoise et la Jolie Servante*, la *Jolie Paradeuse*, etc., et où ceux qui ne craignent point d'aller faire, au prix de quelques éclaboussures, des études de mœurs au fond des ruelles, trouveront de quoi se satisfaire. Enfin, pour nous borner là, l'on a réimprimé plus récemment encore la *Vie de mon père* et les quatorze volumes de *Monsieur Nicolas*.

Comment s'explique un tel revirement, et peut-il se justifier? Oui, dans les limites qu'on va voir, et pourvu qu'il n'ait rien de commun avec une réhabilitation. Restif de la Bretonne est un type tellement extraordinaire qu'il n'est ni sans profit, ni surtout sans intérêt, de l'étudier, et son œuvre, spécimen

véritablement indéfinissable de production intellectuelle, mérite un examen non seulement comme une anomalie, comme un phénomène, comme l'expression d'un état fort rare qui semblerait vouloir donner raison au paradoxe de ces aliénistes suivant lesquels le génie confine à la folie, mais pour les bouffées de bon sens qui la traversent, pour la part de vérité qu'elle renferme, pour la quantité d'idées singulières, toujours audacieuses, souvent folles ou dégoûtantes, parfois dignes de réflexions, qu'il y jette comme au hasard de la plume ; surtout pour la multitude d'observations, de traits de mœurs, de peintures curieuses, de renseignements intimes et copiés sur le vif qu'elle nous offre. Il n'est pas sans art, à sa manière : l'excentricité de ses écrits, comme celle de sa conduite, s'explique à coup sûr par son tempérament, mais le calcul n'y est pas étranger. Il cherche l'effet jusque dans ses titres, qui piquent la curiosité, et il a une science grossière de la gradation, de l'accumulation, du contraste, de l'intérêt dramatique et violent, qui donne à quelques-unes de ses ébauches hâtives un certain air de parenté avec celles de nos romans-feuilletons.

Restif, toujours intolérable aux gens de goût, et dont on ne peut supporter la lecture qu'à la condition de n'être puriste ni en fait de style ni en fait de morale, a eu de tout temps des partisans fanatiques,

qui le hissaient sur un piédestal, tandis que la plupart le poussaient du pied à l'égout. On peut même dire qu'il présenta toute sa vie, par une contradiction de plus, lui dont le caractère et les ouvrages ne sont que le plus incroyable amalgame de contradictions, ce nouveau phénomène non moins extraordinaire que ceux dont nous avons déjà parlé, d'être à la fois bruyamment célèbre et presque complètement inconnu. Tandis que ses livres faisaient tapage et que sa *gloire* courait les rues, son genre de vie, ses relations habituelles, son humeur, sa malpropreté, son cynisme le retenaient dans l'obscurité. De grandes dames, qu'il ne perd aucune occasion d'énumérer avec complaisance, — la marquise de Montalambert, les duchesses de Luynes et de Mailly, Mme de Clermont-Tonnerre, Mme de Chalais, etc., — le recherchaient avec curiosité et le comblaient de prévenances. On lui écrivait des lettres exaltées, on lui adressait des louanges dithyrambiques, qu'il prenait au mot. Mercier, Crébillon fils, la Fanny de Beauharnais, Dorat-Cubières, Fontanes même, avec lequel il se brouilla complètement par la suite, — qui se fût attendu à trouver Fontanes en pareille compagnie? — le mettaient dans les premiers rangs, et il se plaçait plus haut encore. Mais la plupart des écrivains classés ignoraient ou feignaient d'ignorer son nom. Les Allemands traduisaient tous ses livres; ils n'en

font jamais d'autres : on sait que le plus grand écrivain de France à leurs yeux c'était Mercier, qui n'avait qu'un tort, disait un savant professeur de critique, celui de trop sacrifier aux grâces. Comment n'auraient-ils pas goûté Restif, l'ami de Mercier, son congénère, son frère siamois, caractère et esprit de même trempe, original de même acabit, — un Mercier élevé à sa dixième puissance ?

« Avez-vous lu par hasard, écrivait Schiller à Gœthe, le singulier ouvrage de Restif : *le Cœur humain dévoilé (Monsieur Nicolas)*? En avez-vous du moins entendu parler? Je viens de lire tout ce qui en a paru et, malgré les platitudes et les choses révoltantes que contient ce livre, il m'a beaucoup amusé. Je n'ai jamais rencontré une nature aussi violemment sensuelle ; il est impossible de ne pas s'intéresser à la quantité de personnages, de femmes surtout, qu'on voit passer sous ses yeux, et à ces nombreux tableaux caractéristiques qui peignent d'une manière si vivante les mœurs et les allures des Français. J'ai si rarement l'occasion de penser quelque chose en dehors de moi et d'étudier les hommes dans la vie réelle, qu'un pareil livre me paraît inappréciable. »

Ce suffrage, qui s'applique d'ailleurs à l'une des œuvres les plus considérables et les plus typiques de Restif, mérite un peu plus de considération : il exprime avec bienveillance les qualités qui peuvent lui

faire quelquefois pardonner ses *platitudes* et ses tableaux *révoltants*, à savoir la vérité, la vie, le caractère et l'originalité de son coup de pinceau. On jette le livre avec dégoût, écœuré par tant de puérilités fastidieuses, par tant de scènes ignobles, par la vileté des personnages, par la longueur et la minutie monotones du récit, que commente sans cesse un fatigant, un sénile rabâchage de réflexions et d'exclamations où perce la vanité la plus bizarre sous les aveux les plus déshonorants ; on le reprend et on le garde, sauf à le rejeter vingt fois encore, — gagné par une page sincèrement émue et même élevée, comme celles où il raconte son départ de la maison paternelle pour l'imprimerie d'Auxerre ; par l'intérêt d'une physionomie, par la fraîcheur de quelque peinture, par la franchise, intrépide après tout, et instructive en son genre, avec laquelle il nous dévoile la dégradation progressive d'un cœur né avec de bons instincts, mais corrompu presque sans résistance au contact de la plus basse débauche. Il y a plus d'une perle dans cet amas d'immondices, plus d'un filon précieux sous cet entassement de scories, et ce courant fangeux roule çà et là des parcelles d'or qu'on peut recueillir en se salissant les mains.

Restif de la Bretonne est un Jean-Jacques du ruisseau. Il a écrit ses *Confessions* dans *Monsieur Nicolas* et en a semé des fragments dans le *Paysan* et la

Paysanne pervertis, comme dans la plupart de ses autres ouvrages ; il a dix fois refait à sa manière l'*Émile* et la *Nouvelle Héloïse*. Il a toutes les prétentions philosophiques de son modèle, qu'il n'admirait pas d'ailleurs sans de nombreuses restrictions, et ne conte jamais pour le seul plaisir de conter. C'est un reviseur du pacte social comme Rousseau. Il en affectait la sauvagerie, la taciturnité, la misanthropie : il eût pu, comme lui, écrire ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*, lorsqu'il allait chaque nuit faire le tour de l'île Saint-Louis, en gravant sur les parapets et sur les murs la commémoration des principaux événements de sa vie ; il en dépassa le cynisme, mais du moins il en a dépassé également la sincérité. Restif de la Bretonne est l'un des très rares contemporains de Voltaire qui aient eu le courage de condamner, au nom du patriotisme, le poème de la *Pucelle* : quelque insuffisante que soit cette condamnation, citons-la pourtant à sa décharge. Il est équitable aussi de ne pas le confondre avec la plupart des écrivains licencieux : s'il y en a bien peu dont il n'ait égalé ou même outré la licence, il est permis de dire que ce n'est point par un parti pris de corruption. Il n'a rien de l'immoralité légère, voulue, systématique, du libertinage papillonnant de Crébillon fils ou de Casanova. Restif est un homme *violemment sensuel*, comme dit Schiller, dépourvu

de sens moral, d'un monstrueux érotisme, mais toujours grave, prenant tout au sérieux, portant une sorte de naïveté stupéfiante, même des prétentions de moraliste et quelquefois l'onction d'un prédicateur de la vertu, jusque dans ses pages les plus ignominieuses. En traçant des tableaux obscènes, ce satyre sentimental et déclamateur prétend donner d'utiles leçons et rendre le vice odieux. Il sème ses histoires lubriques de considérations édifiantes, comme il introduit partout ses idées sociales, philosophiques et littéraires ; il se pose en professeur de sagesse et en réformateur même, lorsqu'il n'est qu'un radoteur de polissonneries, un monomane de débauche. Tour à tour, en racontant ses plus honteux désordres, il admire sa puissance de séduction irrésistible, vante ses heureuses dispositions naturelles, se lamente sur sa faiblesse ou sa dépravation, tire des enseignements à l'adresse du lecteur, verse des larmes sur son bonheur passé et ses malheurs présents. Il mêle à un réalisme grossier un attendrissement niais et une phraséologie ridicule, aux plus immondes peintures les accents d'un pathétique trivial et les effusions d'une sensibilité malsaine. Jamais on n'avait montré à la fois moins de vergogne dans ses récits et plus de vertu dans ses titres, ses réflexions et ses notes. Observez-le avec attention : vous ne surprendrez pas un sourire au coin de son

œil de Faune, de sa bouche d'Ægipan qui célèbre religieusement les rites orgiaques. Ce patriarche de mauvais lieu nous fait ses honteuses confidences avec une certaine bonhomie crapuleuse, et c'est de très bonne foi, à ce qu'il semble, qu'en rivalisant avec l'Arétin, il foudroie de son mépris le marquis de Sade.

A ce point de vue, M. Assézat a donc eu raison d'établir une distinction entre Restif et la plupart de ceux qui ont traité les mêmes sujets *délicats,* comme il dit par un adorable euphémisme. Il a tort de tourner cette distinction en apologie, et de parler des critiques *prud'hommes* qui se voilent la face devant les nudités de l'auteur d'*Ingénue Saxancourt.* C'est déjà chose assez *délicate,* suivant son expression, de se faire l'éditeur de Restif, sans donner à un panégyrique qui a besoin de rester très humble, pour qu'on le laisse passer, un caractère gratuitement agressif. Il serait trop facile aux critiques *prud'hommes* de répondre à M. Assézat en le renvoyant à un grand nombre des pages rééditées par lui-même, bien qu'elles n'aient pas été choisies, assurément, parmi les plus *animées* de l'auteur (pour employer un autre de ses euphémismes) et aux appréciations de critiques qu'on n'a jamais soupçonnés de *prud'homie,* par exemple à celles du bibliophile Jacob, ou même aux siennes propres. N'insistons pas : M. Assézat sait mieux que nous à quoi s'en tenir là-dessus, car

il a plus que nous lu les œuvres de Restif. Peut-être d'ailleurs, au fond, ne sommes-nous pas tout à fait en désaccord sur le genre de son mérite et de sa gloire, si nous nous en rapportons du moins à un passage de la préface qu'il a mise en tête des *Contemporaines du commun*. « On représente la Renommée avec une trompette, quelquefois avec deux, selon une pensée *délicate* (encore!) empruntée à Dante par Voltaire :

> La Renommée a toujours deux trompettes :
> L'une, à sa bouche appliquée à propos,
> Va célébrant les exploits des héros;
> L'autre...

M. Assézat achève, mais nous n'achevons pas, n'étant point aussi *délicat* que lui. La citation est bien faite pour l'homme auquel il l'applique. Quand il renonce à chercher de quel côté vient le vent qui a soufflé le nom de Restif de la Bretonne dans la bruyante trompette de la Renommée, cette abstention est un aveu, et jamais accusateur de Restif n'a dépassé la sévérité méprisante que montre ici son panégyriste. Restif est dans la littérature une curiosité excentrique et malsaine comme les nids d'hirondelle, les côtes de chien au piment et les cloportes à l'huile de ricin dans l'art culinaire. Il ne s'adresse pas aux gourmets, mais aux blasés de la biblioma-

nie. Ceux-là sauront toujours bien le trouver. Ils payeront la *Femme infidèle* 450 fr., les *Nuits de Paris* 900, etc. : ce n'est pas un grand mal, s'ils ont assez d'argent pour en pouvoir faire un pareil usage. Je ne crois donc pas qu'il fût très nécessaire de le réimprimer. Un travail profitable par exemple, ce serait de recueillir et de grouper tous les renseignements historiques, particulièrement sur la Révolution, disséminés dans son œuvre. Il a longuement et en tous sens traversé Paris, la fin du dix-huitième siècle et l'époque révolutionnaire, en spectateur, battant le pavé jour et nuit, selon son usage. Il a vu et raconté bien des choses, surtout les choses de la rue, en témoin dont la déposition est précieuse. Il a causé avec bien des hommes, avec Collot d'Herbois et surtout avec Mirabeau, dont il nous rapporte, dans *Monsieur Nicolas*, une longue et très caractéristique conversation. Que nous importent les palinodies, les inconséquences, les vilenies même dont ce petit bourgeois de Paris, devenu tout à coup par peur, comme la plupart des révolutionnaires, jacobin après le 10 août, mais qui du moins se borna à l'encre et n'alla jamais jusqu'au sang, a semé ses ouvrages; la lâcheté inouïe des démentis qu'il se donne, les calomnies souvent immondes qu'il a ramassées, avec sa crédulité sotte et affolée, dans l'égout démagogique? Sur le chapitre des calomnies révolution-

naires, nous n'en sommes pas à quelques ordures de plus ou de moins ; nous lui abandonnerons ses jugements et ne lui demanderons que des faits.

Ce qui était très utile aussi, c'était d'entreprendre sur l'œuvre fourmillante de Restif le travail énorme et difficile mené à bien par M. Paul Lacroix. Au lieu de rééditer ce fatras, le classer, le cataloguer, en tirer toute la moelle et la substance, mettre le fil d'Ariane aux mains des curieux, accumuler à propos de chaque ouvrage tous les renseignements biographiques et bibliographiques, anecdotiques, historiques qu'il contient ou qu'il appelle, voilà ce qu'a voulu faire M. Paul Lacroix. Rien n'est plus embrouillé qu'une bibliographie de Restif. Son œuvre est un chaos dont il s'est plu à accroître sans cesse la confusion par des changements de titres, des paginations extravagantes, des numérotages de volumes mêlés au numérotage de la collection, dans un système presque incompréhensible, des cartons, des annonces répétées d'ouvrages qui n'ont jamais paru, des désaveux et des attributions à d'autres écrivains de livres qui sont bien de lui, et *vice versa*. Restif prête son nom, ou emprunte celui de Nougaret, de Linguet, de Cazotte, sans la moindre hésitation. Il réunit des opuscules qui n'ont aucun rapport ensemble, il se répète, se dédouble, embrouille ses cartes comme à plaisir. Il se livre aux fantaisies les plus variées,

inventant à chaque instant une orthographe nouvelle, des accents toniques, des majuscules, adoptant un nouveau système de composition, variant les caractères d'imprimerie selon la nature et l'importance relative de chaque passage, quelquefois dans le même mot, cousant à ses livres des parties supplémentaires non chiffrées, que sais-je encore? M. Paul Lacroix le poursuit dans tous ses retranchements, lève tous les voiles, débrouille toutes les obscurités, explique les allusions et les anagrammes, décrit chaque livre, chaque édition, même la plus introuvable, les contrefaçons et les imitations, en indiquant les variantes essentielles, en donnant les prix atteints dans les ventes publiques et sans négliger les estampes, qui ont une grande importance dans les ouvrages de Restif et qu'il surveillait lui-même minutieusement.

Après avoir lu l'ample commentaire du bibliophile, on connaîtra à fond ce *monstre d'originalité*, cerveau à projets, maniaque à tête fêlée d'où sort beaucoup de vent traversé de quelques éclairs, toujours en ébullition et en enfantement, socialiste, communiste, paradoxal par nature autant que par système. Il y a deux hommes en Restif : le conteur réaliste, et le réformateur, l'illuminé, le rêveur. Comme conteur, Restif n'invente pas ; il recueille tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, les lettres même qu'on lui écrit ; il fait des romans avec ses souvenirs personnels, avec

sa famille, car son infatuation sans bornes n'a épargné à la postérité aucune confidence sur lui et les siens, — avec ses voisins, ses amis et ses ennemis, en prenant si peu de précautions et de déguisement qu'il s'expose aux aventures les plus désagréables. Il est tel roman, comme la *Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, qu'il a composé au fur et à mesure des événements qui lui arrivaient.

Il prenait jamais la plume pour écrire un récit qu'il n'eût ce qu'il appelait une *base*, — et un *modèle* ou une *muse;* mais cette muse était le plus souvent une blanchisseuse ou une charcutière, quelquefois beaucoup pis. Chacun de ses ouvrages a sa clef. Il ne craint de compromettre personne, ni de se compromettre lui-même. Pour le *Paysan perverti*, il n'hésite pas à nous répéter sous toutes les formes que c'est sa sœur et lui qui en sont les héros : Restif, en effet, est bien un paysan perverti, le *faraud* d'Auxerre grisé par ses innombrables conquêtes dans les salles de danse, qui garda toujours une certaine ingénuité rustique et grossière jusque dans sa corruption. On les retrouve encore tous deux, ainsi que son père, sa mère, ses frères, Mme Parangon, Gaudet d'Arras, — tous ces personnages réels plus ou moins transformés ou *romanisés*, selon son expression, qu'il fait sans cesse reparaître, comme plus tard

l'auteur de la *Comédie humaine*, — dans la *Paysanne pervertie*. Il fondit ensuite ces deux ouvrages et en fit celui qu'il considère comme son chef-d'œuvre : *le Paysan-Paysanne pervertis*, sur le compte duquel il ne tarit pas dans le volume consacré à l'examen de ses productions, car il a consacré plus de quatre-vingts pages à en faire ressortir les beautés éclatantes, la haute utilité, la moralité profonde, et à dix reprises il le traite d'admirable. Aucun auteur n'a si largement prodigué les documents pour sa biographie, sans reculer devant aucune confidence. Tous ceux qui ont eu le malheur de se trouver en rapports avec Restif, depuis sa femme jusqu'à son gendre, figurent dans ses livres, souvent sous les traits les moins flatteurs. C'est par centaines qu'il déshonore longuement, n'ayant pas l'air de se douter de l'énormité qu'il commet, les filles ou les femmes de Sacy et d'Auxerre, sans compter celles de Paris, dans ses confessions de *Monsieur Nicolas*, où la boue dont il se salit atteint tous ceux qui l'ont approché, et il y revient longuement, en levant tous les voiles, dans son *Calendrier*, car il ne se lasse pas de se rouler avec volupté, le vieux pourceau qu'il est, dans cette fange de souvenirs.

Le réformateur ne se borne pas à vouloir refaire la langue et l'orthographe, à créer par milliers des mots plus barbares les uns que les autres ; il s'atta-

que aux lois, aux mœurs, aux institutions, à la science, à l'*infâme* propriété ; il veut même créer une religion, ce qui suffirait à expliquer sa haine furieuse contre le catholicisme, les moines et les prêtres. Pour connaître ce Restif utopiste, philanthrope, communiste, il faut feuilleter la collection des *Idées singulières*, le *Pornographe*, la *Mimographe*, le *Thesmographe*, le *Glossografe*, dont il s'est borné à nous donner une analyse et un assez long fragment dans la revue de ses ouvrages, l'*Andrographe*, le *Gynographe*, qui lui a valu l'honneur d'être classé par Pierre Leroux parmi les précurseurs de Fourier. L'idée du phalanstère se trouve indiquée çà et là dans ses œuvres, et il n'est pas jusqu'à la banque d'échange de Proudhon qu'on ne trouve en germe dans les *Contemporaines*.

Par un phénomène qui n'est pas le moins inexplicable de sa nature si étrangement complexe et contradictoire, ce cynique des ruisseaux de Paris emportait dans ses scabreuses pérégrinations nocturnes à travers la grande ville la mémoire attendrie de la vie de famille et de la vie rustique. Littérairement, l'auteur des *Contemporaines* et des *Nuits de Paris* se reconnaît dans la *Vie de mon père;* moralement, on a peine à croire que ces livres sortent de la même main. La personnalité de Restif se trahit encore çà et là, dans la *Vie de mon père*, par un peu de roma-

nesque et de déclamation, comme aussi par des rappels et des citations de ses propres écrits. Mais dans son ensemble l'ouvrage est un tableau, plein de vérité et de sentiment à la fois, des mœurs de la petite bourgeoisie campagnarde au dernier siècle. La figure originale de Pierre Restif, son aïeul, si aimable au dehors, si dur chez lui, où tout tremble à sa voix, et celle de son père Edme, « l'honnête homme », au sens droit et judicieux, toujours prêt à apaiser les contestations, à régler les différends, à se dévouer, exerçant autour de lui une influence bienfaisante, s'appliquant, de concert avec l'instituteur et le curé, à maintenir la foi et les mœurs, à améliorer la condition des villageois, y sont peintes en traits saisissants. Le chef de famille exerce une autorité absolue, et le respect qu'il inspire est sans mélange. Les domestiques sont de la maison ; ils partagent la table et la nourriture du maître ; la prière se fait en commun ; chaque soir, le père lit tout haut un chapitre de la Bible, qu'il accompagne de réflexions courtes et simples. Toutes les scènes et tous les usages sont profondément empreints d'un certain cachet patriarcal.

C'est presque un tableau de l'âge d'or, sans rien de conventionnel et de chimérique, avec un grand accent de réalité au contraire, que cette description d'un petit coin de la Bourgogne, où, d'après ce té-

moignage peu suspect et en dépit des duretés de l'existence matérielle, on vivait heureux alors. Malgré les circonstances qui l'expliquent et le justifient, la physionomie vénérable d'Edme Restif, père de quatorze enfants, nous est un peu gâtée par son second mariage avec Barbe de Bertro, qui avait tout au moins dans sa vie une fâcheuse aventure. Il semble bien que le brave Edme, malgré toute sa gravité et sa sagesse, n'ait pas été insensible aux charmes d'une femme dont la frivolité était si peu faite pour lui, mais qui se transforma peu à peu à son contact, comme aussi sans doute par l'effet de l'âge et l'influence de la famille, — et qu'il ait instinctivement cherché dans cette union un dédommagement au mariage de raison que la tyrannie paternelle, malgré son amour pour une autre femme, le força de contracter avec une campagnarde taciturne aussi pourvue de mérites solides que dépourvue d'attraits. Notre héros fut le premier fils de Barbe Ferlet de Bertro, et il serait facile de retrouver en lui quelque chose du sang des Restif, mais profondément modifié par celui de cette personne romanesque.

On rencontrera aussi dans la *Paysanne pervertie*, comme contraste aux tableaux de la corruption des villes, de belles et touchantes scènes de la vie de famille au village. C'est un fouillis que ce roman

épistolaire, où l'on ne tarde pas à s'embrouiller, à perdre pied dans la confusion des noms et l'entrecroisement des intrigues, et qui peu à peu devient forcené et mélodramatique, en voulant pousser à outrance la punition de la coupable Ursule, tour à tour miracle de candeur, miracle de perversité et miracle de repentir. La mauvaise imitation de Rousseau se trahit à chaque page sous une forme à la fois triviale et déclamatoire; on la retrouve, poussée aux proportions les plus hyperboliques, jusque dans le style entrecoupé et convulsif qui lui sert aux moments pathétiques, et dans les notes où il commente les lettres de ses personnages et joint ou oppose ses réflexions aux leurs. Dans cet entassement d'horreurs éclatent çà et là des traits d'émotion et d'éloquence. Mais surtout les lettres de Fanchon mettent en scène, avec un sentiment d'une vérité irrésistible, la vie d'une famille de la vieille souche restée fidèle à son foyer, à sa foi et à ses mœurs, pleine de douleur et de compassion pour les fautes de ses deux enfants prodigues. Quelques-unes de ces lettres sont de véritables chefs-d'œuvre. Le père y apparaît dans sa majesté auguste et vénérable; la mère dans son abnégation, son dévouement et sa tendresse; les fils dans leur respect et leur soumission. On en pourrait détacher plusieurs pages pleines en même temps de simplicité et de grandeur, où le genre de vie et de travaux, le com-

merce continuel avec la Bible donnent à leur langage et à leurs manières une noblesse, une solennité presque liturgiques (1).

Qui croirait, encore une fois, qu'un pareil homme fût resté capable de ressentir et de communiquer de telles émotions? Comment ce sentiment sincère et profond de la naïveté des mœurs champêtres, de la famille, du foyer, a-t-il pu persister avec un tel dévergondage d'imagination et une conduite d'une abjection si bestiale? Restif était un inconcevable mélange de beaucoup de parties viles et de quelques parties nobles, d'abaissement moral et d'élévation. Un rayon luisait parfois à travers ses ordures. Le paysan qui s'était perverti à la ville, qui s'était enfoncé peu à peu, puis roulé et vautré dans toutes les fanges des égouts parisiens, avait gardé le souvenir, et même le regret, — regret platonique et qui ne tirait pas à conséquence, — de la vie d'autrefois. Ces heureuses rencontres suffisent à l'empêcher d'être tout à fait méprisable.

Le livre de M. Paul Lacroix a le mérite de faire connaître à fond Restif, en dispensant de le lire. Ce

(1) Rutif lui-même admirait naïvement ces lettres comme des chefs-d'œuvre, en quoi il n'avait pas tout à fait tort, et il faut voir son indignation comique contre « cette brute » de Sautereau de Marsy, qui « a lu les lettres de Fanchon, dans la *Paysanne*, sans en être touché ! »

difforme et scandaleux écrivain, qu'il était réservé à notre époque de remettre en lumière et presque en honneur, est dans la littérature française un phénomène unique, heureusement, bien qu'il puisse être, par certains côtés, considéré comme le digne ancêtre de l'école naturaliste actuelle. A ce double point de vue, mes lecteurs voudront bien me pardonner l'étude semi-zoologique et semi-littéraire que je n'ai pas cru devoir refuser à cet animal de génie, dépourvu d'ailleurs de toute espèce de talent.

IX.

ANDRÉ CHÉNIER.

I.

Il n'est pas de nom, dans toute notre histoire littéraire, auquel s'attache un intérêt plus vif et plus attendri que celui de ce jeune poète, tranché dans la pleine et robuste fleur d'un talent qui touchait au génie, et dont l'exécution, accomplie l'avant-veille du 9 thermidor, suffirait pour faire maudire la Terreur. L'admiration qu'il inspire se mêle de ce sentiment particulier de mélancolie qu'on éprouve devant les débris d'un grand monument inachevé.

On ne saurait trouver un exemple plus frappant pour démontrer à quoi tiennent les destinées littéraires, et combien parfois les réputations sont longues à recevoir le sceau définitif. Jusqu'en 1819, André, éclipsé par l'éclat de son frère Marie-Joseph, ne fut qu'une ombre de plus au pâle cortège des figures effacées par la mort avant d'avoir pu se produire au

grand jour. Dans ce domaine indécis et crépusculaire, dans ces limbes de la gloire qu'emplissent des vagissements et des larmes, la jeune victime du 7 thermidor menait le chœur de ceux qui *avaient quelque chose là!* En 1819, grâce à la publication de Latouche, la figure se dessine et prend corps ; l'auréole du poète se fixe autour de cette tête coupée par Sanson. L'auteur de la *Jeune Captive* apparaît désormais semblable aux martyrs sur fond d'or des miniatures du moyen âge, se détachant dans le cadre lumineux d'une gloire qui peut se compléter, mais qui semble ne pouvoir plus s'accroître. Ce n'est pas seulement un Grec égaré en France et dans la Révolution, — *Andreas Byzantinus*, comme il s'appelait. C'est un berger de Théocrite, enseveli dans son idylle, comme Archimède dans son problème, au milieu des horreurs d'une société mise à sac, et promenant sa rêverie parmi ces réalités effroyables. Ainsi les vieux peintres nous montrent les Innocents jouant avec des fleurs sous le couteau déjà levé des bourreaux d'Hérode.

Telle est l'image sensible qui, jusqu'à nos jours, résumait aux yeux des neuf dixièmes au moins de ses lecteurs la vie et l'œuvre d'André Chénier. En traçant son portrait, la critique presque tout entière faisait du poète né à Constantinople, mort à la barrière de Vincennes, un pasteur d'Arcadie, à l'inspi-

ration souriante et à la destinée tragique. En vain quelques ïambes fameux protestaient violemment dans son œuvre contre la couleur rose de cette pastorale dénouée dans le sang; on en tenait compte sans doute, mais on n'y voulait voir qu'une exception, qui avait tout juste la valeur d'un contraste piquant, d'une agréable et vive antithèse. Aujourd'hui il n'est plus permis de s'en tenir à ce portrait de profil. La figure d'André Chénier, vue de face et dans son ensemble, est bien autrement complexe, énergique et expressive, et il faut que la postérité se décide à substituer à l'image du doux rêveur celle du mâle et hardi génie qui, en luttant quatre années, front haut et poitrine découverte, avec une vaillance dont la témérité généreuse nous éblouit encore, contre « ces bourreaux, barbouilleurs de lois », mérita chaque jour l'honneur de tomber leur victime.

Rien n'est plus facile, pour un esprit cultivé, que de goûter la poésie de Chénier; mais s'il s'agit de l'analyser et de la définir nettement, c'est tout autre chose. Il est malaisé de définir un génie de nature si complexe et en même temps si exquise, si divers dans les points de vue auxquels il se prête, si multiple dans ses origines et dans les sources où il puisa, comme dans le rôle qu'il remplit et dans l'influence qu'il exerça après lui.

Mais André Chénier semble avoir prévu la diffi-

culté et voulu nous tirer d'embarras. Combien de fois n'a-t-il pas analysé lui-même son talent et peint en traits d'une naïveté savante le charme particulier qui s'en dégage ! Ne croirait-on pas qu'il parle de lui dans ces vers où il célèbre « la jeune Marie » :

> Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles
> Vinrent, en bourdonnant, sur ses lèvres vermeilles
> S'asseoir, et déposer ce miel doux et flatteur
> Qui coule avec sa voix et pénètre le cœur.
> Reine aux yeux éclatants, la belle Poésie,
> Lui sourit et trempa sa bouche d'ambroisie.

Il revient toujours à cette comparaison de l'abeille, qu'appelle invinciblement la lecture de ses vers, — de l'ingénieuse et diligente abeille que toutes les roses et tous les parfums de l'antiquité sollicitent, et qui butine avec ardeur partout où elle peut enrichir son odorante récolte :

> D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel,

dit-il encore ailleurs ;

> Tout m'enrichit et tout m'appelle, et, chaque ciel
> M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
> Je remplis lentement ma ruche industrieuse.

Mais là surtout où il a le mieux indiqué comment il sait être à la fois original et imitateur, s'assimiler la substance de ses modèles, en les transformant et

en les renouvelant, c'est dans une de ses épîtres à Le Brun, qu'il avait l'ingénuité de regarder comme son maître :

Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant.
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère,
Je lui montrerai l'art ignoré du vulgaire
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien...
Tantôt, chez un auteur, j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement;
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.

Il faudrait citer en entier ce passage où il dévoile toutes les formes et toutes les souplesses de son procédé, non sans nous montrer en même temps combien il reste inimitable dans ses imitations. On n'y voudrait seulement qu'un peu plus de cohésion dans les images. André Chénier est un maître, en ne se croyant qu'un disciple. Ses copies sont des créations. Il est à la fois le plus érudit de nos poètes, avec

Ronsard, — qu'il goûtait peu, parce que Ronsard a trahi l'antiquité en la traduisant, mais qu'il avait lu pourtant, — et l'un des plus personnels : alliance bien rare, et qui fait le charme, si rare aussi, de sa poésie. Les sentiments même qu'il éprouve le plus directement et le plus vivement, ceux que lui inspirent l'amour, la patrie, la liberté, il les exprime en empruntant aux anciens des formes et des images. Tout se coule, comme de soi, dans ce moule de l'imitation naïve et savante, qui est devenue l'habitude et le besoin de son esprit.

André Chénier a tout lu et tout retenu. Ce fils d'une Grecque se retrouve dans l'antiquité comme dans sa patrie et son climat, et le grec est véritablement pour lui une langue *maternelle*, qu'il semble avoir sucée avec le lait. Là, tout le séduit, tout l'attire, tout l'enivre ; il paye à chacun de ses poètes le tribut de son imitation, ou plutôt chacun lui paye tribut à lui-même : il prend ici une métaphore, là une comparaison, ailleurs une tournure nouvelle, plus loin une épithète, et de ces fleurs éparses il compose, avec un art infini, cette guirlande poétique où les nuances et les parfums se fondent si bien que le critique le plus attentif, le plus exercé, n'y pourrait signaler la moindre disparate. Et ce n'est pas seulement aux écrivains qu'il emprunte : il *traduit* aussi les camées, les pierres gravées, les statues ; il

emprunte aux artistes des thèmes gracieux ou sévères, des *motifs* de tableaux, qu'il retrace en ses vers d'un contour aussi pur et aussi précis que s'ils étaient sculptés sur l'ivoire.

C'est à la grande source d'Homère qu'il a puisé tout d'abord. André Chénier est homérique par l'épithète, par la comparaison, par l'harmonie sonore, par la saveur antique, par l'abondance et le flot de l'image. Homère domine et pénètre toute son œuvre. Son poème de *l'Aveugle*, son élégie du *Jeune Malade* en sont imprégnés. Même quand il ne s'en inspire pas directement, le père de la poésie, selon la remarque de M. Becq de Fouquières dans la forte et substantielle étude qu'il lui a consacrée, s'insinue en lui par l'art savant et perfectionné de Virgile et de Théocrite. Qui n'a-t-il pas imité? Vous reconnaîtrez tour à tour, et quelquefois en même temps, Hésiode, Anacréon, Sophocle, Euripide, Pindare, Bion, Moschus, Mimnerme, les poètes de l'*Anthologie* et les Alexandrins; Lucrèce, Horace, Ovide, Properce et Tibulle, Valerius Flaccus et Pétrone, même Calpurnius et Manilius, dans le riche et complexe tissu de ses vers. Il sait, sans jamais en français parler grec ni latin, et en gardant une horreur profonde du néologisme, introduire dans son style des tournures abandonnées, le renouveler par des alliances, des combinaisons empruntées au génie des langues classiques

et de notre vieille langue, car il n'a guère moins étudié Amyot, Montaigne, Rabelais, Malherbe et la Fontaine que les anciens (les poètes contemporains n'ont même pas été oubliés par cette muse *industrieuse*, qui picore partout), ou en retrempant le sens d'un mot dans son étymologie primitive. C'est par centaines qu'on relèvera dans son œuvre des tours comme ceux-ci :

> Se trouble, et tend déjà les mains à la prière...
>
> . . . . . Et j'étais misérable,
> Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
> N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris...
>
> Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
> De sa bouche abonder les paroles divines...
>
> A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
> Sous un cuir souple et *lent* ne demeure plié...
>
> . . . . . C'est le vainqueur du Gange,
> Au visage de vierge, au front ceint de vendange...
>
> Et le dormir suave au bord d'une fontaine...

La question du style d'André Chénier exigerait de très longs développements. Un poète surtout ne se lassera jamais d'étudier les secrets de sa versification, cette coupe savante, neuve et variée, le nombre, l'harmonie douce et vibrante à la fois de son rythme, l'art avec lequel il déroule, presse, suspend la période, et ces rejets hardis, et ces tours rares,

et ces trouvailles d'expression, et ces heureuses alliances de mots. Il est impossible de pousser plus loin l'habileté de la facture : le vers assoupli se prête à tout ce qu'il veut, et suit l'idée dans ses moindres replis. Cette souplesse devient même un écueil pour son talent : il abuse parfois de la faculté de tout dire, les plus petites choses, fût-ce les plus prosaïques, en termes ingénieux et choisis, et tombe dans l'abus de la périphrase.

Comme les poètes de l'*Anthologie*, qui l'ont si souvent inspiré, André Chénier a des familiarités charmantes, où sa muse sait replier ses ailes et voler à fleur de gazon. Nul n'a mieux manié l'ironie et le badinage. A force d'art, il relève jusqu'au grotesque : tel est ce fragment, *le Satyre et la flûte*, si achevé en son genre, d'une si heureuse propriété de termes, d'une coupe si nette, si bien étudié dans ses moindres détails, qu'on le dirait gravé sur une pierre précieuse avec une pointe de diamant. Mais cette curiosité du détail n'empêche pas son vers de garder toujours une ampleur d'allure qui rappelle l'*incessu patuit dea*. Aussi André Chénier a-t-il pour l'alexandrin une prédilection à peu près exclusive. En dehors de ses ïambes, les petits vers sont rares dans son œuvre, et gardent, pour la plupart, la trace d'une certaine lourdeur : il semble que l'envergure de sa poésie n'y tienne pas à l'aise.

André Chénier est un pur païen. On dirait qu'il est né sur le mont Hymette et qu'il a eu pour mère une Muse. Il ne connaît que les dieux de l'Olympe. C'est à peine si, parmi les pièces achevées (Élégie IV), se trouve un ressouvenir de la Bible, qu'il devait avoir lue pourtant, comme Homère, en poète. Il est vrai que, parmi ses œuvres inédites on signale un fragment de scène historique, qu'il n'eût probablement jamais terminée, sur Théodose et saint Ambroise; il est vrai aussi qu'il avait commencé un poème de *Suzanne*, mais qui, d'après son plan et ses notes, devait être moins biblique qu'*asiatique*, et servir de prétexte aux descriptions orientales les plus rares, les plus curieuses et les plus raffinées. En dehors de ces quelques pages, qui ont à peine la valeur d'une exception, ce descendant d'Homère semble ne s'être occupé du christianisme que pour maudire les crimes d'Alexandre VI, dans le fragment d'un de ces innombrables poèmes qui bouillonnaient au fond de son cerveau.

Par son paganisme *ingénu*, Chénier est le fils du dix-huitième siècle autant que de l'antiquité. Nous retrouvons également cette double influence dans le matérialisme d'*Hermès*, qui tient à la fois de Lucrèce et de l'*Encyclopédie*, et dans ces idylles, dans ces élégies, dans ces pièces à Camille, tout imprégnées d'une passion molle et brûlante, toutes pénétrées du

culte de la Vénus physique, où il dépasse Parny, en égalant Tibulle. C'est toujours l'amour des sens qu'il peint, et il le peint toujours d'après l'antique. Même en ces tableaux ardents, l'artiste jamais ne se laisse emporter ni distraire.

II.

L'homme et l'artiste se tiennent étroitement chez André Chénier, sans que l'un nuise à l'autre. Non seulement il imite sans cesser d'être original, mais c'est dans l'imitation que consiste son originalité. Personne ne fut plus de son temps que ce poète qui semble isolé dans l'étude et le culte des anciens. Les œuvres en prose d'André Chénier, — toutes, ou à peu près, des œuvres de circonstance et de polémique, — sont écrites avec une propriété et une force de style bien rares dans l'espèce; qui leur donnent un véritable intérêt littéraire, comme avec une fermeté de bon sens, une hauteur de courage, une abondance de vues ingénieuses et justes qui en font de vraies pages d'histoire. Il a ressenti toutes les fièvres de la Révolution, pris part à toutes ses luttes, flétri toutes ses violences. Lui, le mosaïste délicat, le ciseleur de bijoux poétiques, il est entré dans la fournaise, il s'est battu corps à corps avec ces « brigands abhorrés »; il leur a craché à la face son mé-

pris et sa haine. La bravoure indomptable de cet *homériste* a été véritablement homérique. On ne sait pas assez qu'il fut l'un des auxiliaires et des conseillers de Malesherbes dans la défense de Louis XVI. Sur cette phase héroïque de sa vie, il faut lire le livre éloquent de M. Oscar de Vallée : *André Chénier et les Jacobins.*

Au premier abord, lorsqu'on n'envisage dans Chénier que le poète antique, l'auteur de l'*Aveugle,* du *Mendiant,* de l'*Oarystis,* de la *Lampe*, de la *Jeune Tarentine,* on est frappé du contraste entre la nature de son talent et sa destinée, entre l'objet habituel de ses études ou de ses chants, et l'horreur de sa mort. A mesure qu'on pénètre plus avant dans sa vie et dans son œuvre, ce sentiment s'atténue bien vite et finit même par disparaître complètement. On sait et l'on voit alors à quel point le grand mouvement révolutionnaire avait eu prise sur cette âme qui semblait devoir s'y dérober en s'enfermant dans la contemplation de l'antiquité. Nul n'en avait embrassé les larges espérances avec plus de généreuse illusion ; nul n'en maudit les crimes et n'essaya d'arrêter avec une plus vaillante imprudence ce char stupide de la grande idole, qui marchait en écrasant pêle-mêle ses adorateurs et ses ennemis, et qui finit par l'écraser lui-même. L'ensemble d'articles, de notes, de fragments, de projets

qui représente sa lutte contre le jacobinisme est instructif jusque dans ses chimères, ses contradictions et ses erreurs. Après les enthousiasmes et les ivresses des premiers jours, éclairé par les événements, mais s'apercevant, un peu tard, qu'on n'arrête point une nation comme on veut sur la pente où on l'a lancée, il s'épuise en efforts, dont on n'a pas le courage de relever l'inconséquence, pour flétrir les corollaires sans renier les prémisses : il dispute sa foi contre un désenchantement chaque jour plus amer et plus complet. Il y a encore de l'amour pour les choses dans sa haine contre les hommes. On sent toujours l'ancien disciple de Condorcet, l'ami de l'humanité, l'ennemi de l'ancien régime, le patriote de 89 et le large *constitutionnel* de 91, adorateur de la liberté et que la république même n'effrayait pas, dans le redoutable anti-jacobin de 92 à 93, qui semble vouloir jeter lui-même sa tête à la Révolution, moins pour expier le tort d'avoir cru en elle que le malheur de n'y pouvoir plus croire. A-t-on jamais pénétré d'un regard plus perspicace, démasqué d'une main plus audacieuse, flagellé d'un fouet plus terrible, stigmatisé d'un fer plus chaud tous ces forçats de l'histoire, cloués au pilori de leur immortalité? Il est leur juge et leur exécuteur en même temps, juge d'autant plus irrécusable qu'il les aimait avant de les connaître, qu'il ne les a mé-

prisés qu'après les avoir connus, que sa haine eut le désintéressement de son amour, et qu'il a *voulu* signer ses accusations de sa vie, à l'exemple de ceux dont Pascal a dit : « J'en crois volontiers des témoins qui se font égorger. »

Oui, quand on relit aujourd'hui, après quatre-vingts ans passés sans les refroidir sur ces cendres brûlantes, les articles publiés par André Chénier dans les *Mémoires de la Société de* 1789, dans le *Moniteur*, dans le *Mercure*, surtout dans le *Journal de Paris*, il semble évident qu'il ait voulu inscrire sa mort comme un crime de plus au bilan de ces années sinistres, et qu'il aurait cru ne pas témoigner suffisamment son horreur aux *brigands* qui firent dévier la Révolution vers la Terreur, s'il ne leur donnait l'irrésistible envie de lui fermer la bouche à leur manière. André Chénier était de ces âmes, plus ardentes et plus généreuses que fortes peut-être, qui ne peuvent survivre à la perte de leurs croyances. La désillusion l'a tué autant que le couperet de la guillotine. Son courage est fait de son désespoir. On le suit avec une admiration épouvantée dans ces duels où il croise la plume contre le couteau, mettant son point d'honneur à s'attaquer aux plus dangereux et le raffinant jusqu'à écrire son nom au bas de tous ses défis.

Il arrache les masques : d'un trait net et incisif

il dessine une figure. Robespierre, « un parleur, connu par sa féroce démence » ; Pétion, « magistrat dont la cruauté niaise est passée en proverbe », et qui, après l'ignoble journée du 20 juin, « a eu la courageuse bassesse de dire aux émeutiers qu'ils se sont conduits avec la fierté et la dignité d'hommes libres » ; Rœlerer, « homme d'une ambition rusée et versatile, de tous les hommes le plus habile à deviner d'avance les dominations prochaines, à les prévenir, à leur sacrifier sans se compromettre auprès de la domination présente » ; Manuel, qui s'était fait l'éditeur des lettres de Mirabeau à Sophie et les avait ornées d'un pompeux discours préliminaire, « fastidieux mélange de déclamations amphigouriques, d'équivoques impures, de cynisme et d'impertinent orgueil..., dont la lecture repousse toute âme bien née, et semble l'avertir, par le dégoût qu'elle lui inspire, qu'un honnête homme n'écrit pas ainsi » ; Condorcet, dont l'optimisme l'avait d'abord séduit, mais qu'il refusa de suivre en le voyant devenir le plus triste des sectaires, « homme né pour la gloire et le bien de son pays, s'il avait su respecter ses anciens écrits et su rougir devant sa propre conscience ; homme qui pouvait, lui, parvenir aux honneurs et à la fortune dans tous les temps où il n'aurait fallu pour cela renoncer ni à la justice, ni à l'humanité, ni à la pudeur, et dont il serait absurde

d'écrire le nom parmi cet amas de noms infâmes ,si les vices et les bassesses de l'âme ne l'avaient redescendu au niveau, ou même au-dessous de ces misérables ;... qui écrivait et parlait jadis des jacobins comme on parle aujourd'hui de lui », et, parvenu à faire oublier « tout ce qu'il oubliait lui-même, s'assied majestueusement entre Brissot et Marat ».

Brissot! Parmi tous les noms vils et odieux que Chénier foule aux pieds avec un mépris trop grand pour leur faire l'honneur de les craindre, il s'acharne voluptueusement, pour ainsi dire, sur le nom de Brissot comme sur celui de Collot-d'Herbois : « L'ami Brissot jadis caressait et rois et ministres, et la police et tout le monde, et jusqu'aux bourreaux de Damiens, espérant toutefois qu'on les surpasserait en invention, comme le monde va toujours se perfectionnant... Les mauvais citoyens l'ont accusé d'inconstance. Quelle ineptie ! Il encensait les puissants d'alors, il encense les puissants d'aujourd'hui. » La guerre était incessante, implacable entre le *Patriote* et le *Journal de Paris*. Brissot se défendait en attaquant à son tour ; mais Chénier, avec un dédain suprême, avertissait le « libelliste qui barbouille avec de la fange et du sang les premières pages du *Patriote français* », que, malgré sa supériorité dans l'art de la calomnie, il lui serait à jamais aussi impossible de flétrir le nom de son adversaire que de

relever le sien. Quant au saltimbanque Collot-d'Herbois, « bouffon qui n'a fait que changer de tréteaux... défenseur officieux de tous les soldats qui ont été aux galères ou qui sont dignes d'y aller », c'est surtout pour la part qu'il avait prise à l'organisation de la fête scandaleuse en l'honneur des Suisses de Châteauvieux qu'André Chénier le crible de ses traits les plus sanglants et vide sur lui tout son carquois.

Et que de portraits plus généraux ne faudrait-il pas joindre à ceux-là! André Chénier a buriné à vingt reprises différentes, et chaque fois avec une vigueur nouvelle, la figure de ces « histrions, galériens, voleurs avec effraction, harangueurs de clubs ou de halles », aux yeux de qui il consent à passer pour *aristocrate,* car leurs injures ont cet avantage de bien attester qu'il n'est pas ce qu'ils sont, et, quelque nom qu'ils lui donnent, il le trouve toujours assez honorable pourvu qu'ils ne le partagent pas avec lui. En traits dignes de ses *ïambes,* il a tracé les types du jacobin, du tartufe de patriotisme, des gens qui n'ont pour vertu que leur haine, des courtisans du peuple, des brouillons qui vivent de la liberté comme les chenilles des arbres fruitiers qu'elles tuent, de ces êtres qu'on voit sortir de terre dans toutes les révolutions et qui, flétris par une vie honteuse, affichent un patriotisme suspect dans des déclamations

emportées, croyant se racheter de l'opprobre par l'impudence.

En même temps son talent poétique s'agrandit et se transforme. Assoupli et fortifié par son long commerce avec les anciens, il se dégage d'eux, il s'émancipe de leur tutelle ; il se sent maître de ses forces, maître de son sujet, dominé par une inspiration brûlante qui ne laisse plus de place à la patiente imitation, quoiqu'il se glisse encore çà et là, jusque dans ses plus véhémentes invectives, un ressouvenir de cette antiquité dont il s'est si bien approprié la substance. La poésie indignée s'échappe de sa bouche comme la flamme et la lave du cratère d'un volcan. Après l'ode médiocre sur le Jeu de paume, les ïambes (c'est lui qui a introduit dans notre langue poétique ce mot grec qu'il a fait français) sur l'entrée triomphale des soldats révoltés du régiment de Châteauvieux, les strophes à Charlotte Corday, les dernières poésies écrites à Saint-Lazare, et surtout l'admirable et sanglante invective contre « les bourreaux barbouilleurs de lois », nous montrent un poète nouveau qui, formé, mûri, amené à sa perfection, vigoureusement nourri de tous les sucs et de toutes les moelles, éclate enfin, en brisant ses lisières, avec une incroyable énergie, et découvre aux plus aveugles le caractère profondément français, malgré son apparence grecque, de la renaissance qu'il avait préparée.

La transformation, ou plutôt le développement est complet. Si l'on veut voir à quel point le poète exquis, celui qui avait su fondre, dans une perfection si rare, l'harmonie racinienne avec l'harmonie homérique, est devenu, sous l'empire d'une inspiration nouvelle, un poète violent et sombre, dont la lyre n'a plus que des cordes d'airain ; comment Théocrite, Anacréon, Horace et Méléagre se sont changés en Archiloque, il ne faut pas lire seulement les ïambes superbes qui se terminent par ce distique :

Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice;
Toi, Vertu, pleure si je meurs !

et ceux que Sainte-Beuve a révélés pour la première fois dans l'édition de 1839, mais encore les pièces de Saint-Lazare, qui, restées inédites jusqu'à ces dernières années, ont été imprimées pour la première fois en entier dans l'édition de M. Gabriel de Chénier. Auguste Barbier, dans ses satires les plus crues et les plus osées, n'a point dépassé l'effrayante énergie de ces vers, où l'image sait au besoin se faire triviale et cynique comme les personnages qu'elle stigmatise :

Hou ! les vils scélérats, les monstres, les infâmes,
De vol, de massacre nourris,
Noirs ivrognes de sang, lâches bourreaux de femmes !...
Quel remords agite le flanc,

Tourmente le sommeil du dicastère infâme
Qui mange, boit, rote du sang?...
Puis tu les enverras tous au fond des ténèbres
Lécher le c.. du bon Marat.

Qui croirait entendre le poète de *Néère* et de *Pannychis?* Voilà quels mots devait apprendre, à quel ton devait se plier la muse d'André Chénier pour se mettre au diapason des événements et des hommes!

III.

L'œuvre de Chénier se compose en grande majorité de fragments, mais chacun de ces fragments est précieux. Parfois ce n'est qu'un vers qui se détache tout à coup sur un canevas en prose, montrant sous quelle forme l'idée poétique l'a saisi, et quel est le point de départ du tableau qu'il rêvait. Les poésies d'A. Chénier sont comme un de ces admirables musées antiques où l'on trouve à peine quelques statues entières, mais où le moindre débris, un torse, une tête, un bras, un doigt, laisse entrevoir tout l'art de l'ouvrier et révèle, pour ainsi dire, la statue absente. Ces membres épars que le poète n'a pas eu le temps de compléter et de réunir constituent le commentaire le plus éloquent du mot que la légende prête à Chénier montant sur l'échafaud : « Pourtant j'avais quelque chose là, » ou plutôt : « Que de choses j'avais là! »

André est à la fois le dernier classique et, qu'on me permette cette expression vieillie, le premier romantique. S'il appartient exclusivement au dix-huitième siècle par sa vie et sa mort, il est tout entier du nôtre par la nature de son talent. C'est le dix-neuvième siècle d'ailleurs qui l'a retrouvé et adopté, et la date tardive de sa révélation posthume a, pour ainsi dire, transplanté au milieu de nous le poète de la *Jeune Captive*, en le reportant au seuil de cette poésie nouvelle dont il est l'un des pères. Chénier était né à peine quelques années avant Chateaubriand et Mme de Staël. Si sa carrière n'eût été tranchée dans sa fleur, elle pouvait se prolonger aisément jusqu'au milieu du mouvement littéraire de 1830 : nul doute qu'il n'eût été alors considéré comme un aïeul, surtout après les agrandissements et les transformations que le cours des choses n'eût point manqué d'apporter à son talent, et qui s'y marquaient déjà en traits si vigoureux et si éclatants dans ses dernières années. L'auteur des idylles, des élégies et des épigrammes antiques, devenu le chantre de Charlotte Corday et du « divin triomphe » des Suisses de Châteauvieux, se serait de plus en plus dégagé de tout lien d'imitation, et son génie élargi, vivifié, eût accusé plus nettement chaque jour cette renaissance véritablement française qui se voilait d'abord en lui sous les dehors d'une renaissance de l'antiquité.

Mais nous n'avons même pas besoin de cette hypothèse, si naturellement qu'elle se présente à l'esprit. Telle qu'elle est, l'œuvre de Chénier, dans sa grâce savante, dans son heureux mélange d'artifice et de candeur, d'enthousiasme poétique et d'étude diligente, est l'entrée en scène d'un art nouveau, tout moderne d'inspiration, de sentiment et de facture, sous son appareil mythologique. Il en est de cette jeune Grecque comme des nymphes de Prudhon, où les beautés du premier Empire et de la Restauration, nées dans une époque tragique, reconnaissaient l'expressive et séduisante mélancolie de leur sourire. L'influence qu'il a exercée n'est pas moins incontestable que les analogies et les airs de famille qui rapprochent de lui toute une large veine de la poésie actuelle. Déjà dans les premières générations, si Lamartine et plusieurs autres se dérobent entièrement à cette influence, elle se fait sentir, à des degrés très divers, chez Vigny, Soumet, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, bien d'autres encore, et même çà et là chez Victor Hugo. Qui pourrait la méconnaître surtout dans l'école *Parnassienne?* Par le retour à la mythologie, par l'étude plus exacte et plus intime de l'antiquité, mais beaucoup mieux encore par sa poétique, par la précision de la forme, la science de la facture et du rythme, la recherche des coupes nouvelles, de l'épithète pittoresque, du tour imprévu, de

tous les secrets ingénieux du vers, elle se rattache à André Chénier, si elle n'en est pas issue. Après la période si réglée, si disciplinée, si plate (pour tout dire en un mot) du dix-huitième siècle, il est le premier qui ait restitué à la poésie ses libertés fécondes d'autrefois, en y ajoutant quelques libertés nouvelles, et en ne craignant même pas de rompre la mesure pour doubler l'harmonie. Il est l'un des premiers également qui ait poursuivi un genre d'effets souvent cherchés depuis, et avec moins de discrétion, en s'efforçant de produire par ses vers les impressions d'un autre art disposant de moyens plus plastiques. Et c'est pourquoi ce livre, ouvert par le nom d'un poète qui était encore du dix-septième siècle, quoiqu'il ait écrit la plupart de ses œuvres, et les seules qui comptent, dans le dix-huitième, se ferme logiquement sur le nom d'un autre qui commence en réalité le dix-neuvième siècle, bien qu'il ne l'ait pas vu naître.

FIN.

TABLE.

Pages.

I. — JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU 1

II. — VOLTAIRE 19

I. — AROUET 19

II. — VOLTAIRE 36

III. — VOLTAIRE ET FRÉDÉRIC 60

IV. — LE PATRIARCHE DE FERNEY 91

III. — L'ABBÉ PRÉVOST 121

IV. — DIDEROT 141

V. — LES ÉPISTOLIÈRES 159

I. — Mme DU DEFFAND 159

II. — Mlle DE LESPINASSE 174

III. — Mme DU CHATELET 187

IV. — Mme DE GRAFFIGNY 198

V. — Mlle AÏSSÉ 205

VI. — Mlle DE CONDÉ 216

VI. — JEAN-JACQUES ROUSSEAU 223

VII. — L'ABBÉ GALIANI 251

VIII. — LES ÉCRIVAINS DÉCRIÉS 267

I. — ALEXIS PIRON 267

II. — FRÉRON 279

III. — RESTIF DE LA BRETONNE 293

IX. — ANDRÉ CHÉNIER 317

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 1 7 1971
DEC 1 6 1971
12 12 74
OCT 24 1986
23 OCT '86
0 1985
09 NOV

a39003 002290400b

CE PQ 0263
.F7 1886
C00 FOURNEL, FRA DE JEAN-BA
ACC# 1383486

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 01 03 01 6